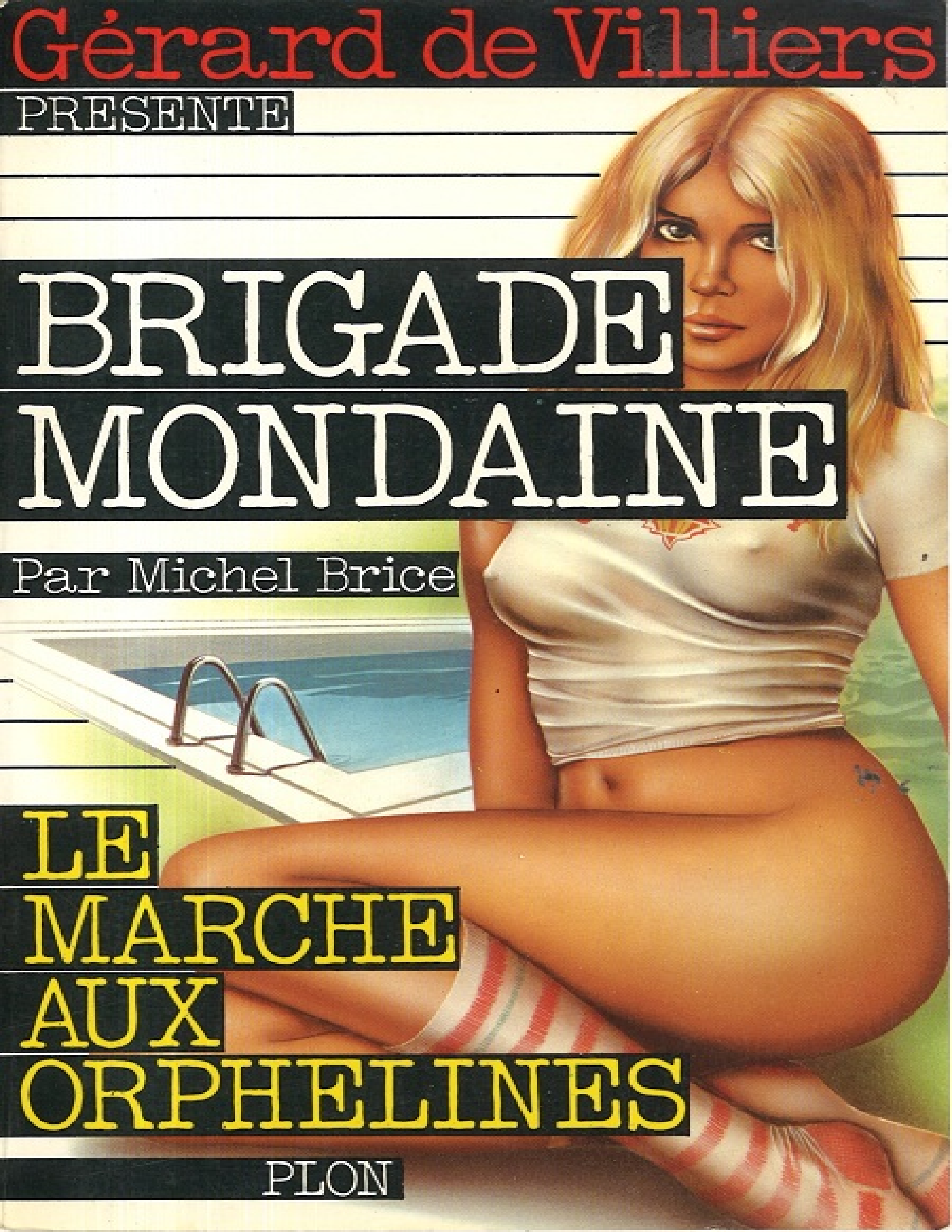


Gérard de Villiers
PRESENTE
BRIGADE
MONDAINE
Par Michel Brice
LE
MARCHE
AUX
ORPHELINES
PLON

MICHEL BRICE

Brigade mondaine
(N° 5)

LE MARCHÉ AUX ORPHELINES

Les dossiers Brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

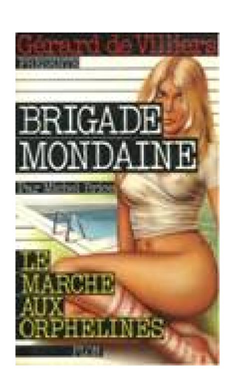
Résumé

Le tronçon du manche était tel que le voulait Colette.

Parfaitement lisse et doux. D'un coup de langue, elle humecta ses lèvres roses un peu gonflées. Porta le bâton à sa bouche jusqu'à ce qu'il soit

complètement mouillé. Puis, sur la pointe de ses pieds nus, elle alla à la porte et colla son oreille. Pas un bruit, l'orphelinat dormait.

CHAPITRE PREMIER



La petite scie égoïne allait et venait sans répit avec un crissement acide. À chaque morsure des dents acérées, un filet de sciure voletait jusqu’à terre, à la verticale du rebord de la table.

Colette s’activait avec précaution, attentive à faire le minimum de bruit, la main gauche crispée contre le manche à balai. De temps en temps, une mèche de cheveux glissait sur son front, voilant ses yeux marron, très foncés, aux cils étonnamment longs et recourbés. Alors, elle la rejetait en arrière d’un mouvement de tête énervé et reprenait son travail, les dents du dessus plantées dans la lèvre inférieure.

En moins de cinq minutes, ce fut terminé. L’extrémité du manche, libérée, bascula avec un frôlement sourd le long de la chemise de nuit de coton blanc jusqu’au minuscule nuage de sciure étalé dans la moquette.

Colette se pencha avec vivacité, le ramassa et, le reposant sur la table, vérifia à l’aide de son décimètre d’écolière qu’elle ne s’était pas trompée sur la taille.

Le cou très fin et très blanc se courbait sous la masse des cheveux. Colette avait de longues mains aux doigts tachés d’encre. Avec un réseau de veines légères et translucides sur le dessus. Des mains enfantines aux ongles coupés courts. Enfantines comme l’expression studieuse de son visage aux joues encore rondes, comme la sage chemise de nuit de pensionnaire un peu

trop grande pour elle. Mais les seins tendaient déjà le tissu, et les hanches s'arrondissaient sous la ceinture de coton serrée à la taille.

Trente-cinq centimètres… juste ce quelle avait prévu. Ça irait. Elle recoiffa ses longues boucles brunes avec un sourire de satisfaction et elle attrapa une feuille de papier de verre déposé sur la table, en travers d'un cours de géographie. Encore trois minutes, et les esquilles de bois, à l'extrémité sciée, eurent disparu.

Le tronçon du manche était tel que le voulait Colette : parfaitement lisse et doux. Pour plus de sûreté, elle l'enveloppa dans le creux de sa main gauche et le fit glisser de l'autre. Ses cils se mirent à battre. Elle sourit. Parfait. Aucune aspérité. Pas le moindre risque d'écharde.

D'un coup de langue, Colette humecta ses lèvres roses un peu gonflées. Elle porta le bâton à sa bouche, le faisant aller et venir de droite à gauche en le tournant sur lui-même jusqu'à ce qu'il soit complètement mouillé. Puis elle l'éleva lentement devant elle, dans la lumière de la lampe de bureau. Le bâton luisait doucement. Prêt à l'emploi.

Colette entreprit de récupérer soigneusement la sciure qu'elle mit dans une feuille arrachée à son cahier de notes avant de jeter le tout au panier. Puis elle rangea le reste de manche à balai, la scie et le papier de verre au fond de son placard. Demain, elle trouverait bien le moyen de se débarrasser de tout dans l'atelier du concierge de l'Orphelinat. Il était vieux et, en plus, il avait la cataracte. Il ne s'apercevrait de rien.

Après, sur la pointe de ses pieds nus, elle alla jusqu'à la porte et elle y colla son oreille. Pas un bruit, la maison tout entière était endormie. Sans doute, la lumière était-elle allumée dans sa chambre et on pouvait la voir du dehors. Mais elle s'en moquait. De l'autre côté de la rue, il n'y avait plus personne à onze heures du soir : un garde-meubles dont le veilleur habitait de l'autre côté, sur la ruelle donnant sur les anciens lavoirs de la ville.

Le lit de cuivre ancien, un classique une place-et-demie du siècle dernier à gauche de la porte, était défait. Colette s'y était sagement couchée à neuf heures, comme toutes les autres pensionnaires de l'Orphelinat. Heureuse de l'aubaine. Le matin même, Mlle Elstir, la directrice, lui avait annoncé devant toute la classe qu'en raison de ses notes exécrables elle avait décidé de lui faire faire des heures de bachotage supplémentaires avant le bac, dans deux mois. On la consignerait dans une chambre individuelle, pour pouvoir potasser ses cours le soir, sous la propre surveillance de la directrice.

Sanction en forme de faveur que Mlle Elstir réservait aux mauvaises élèves des grandes classes de l'Orphelinat, comme elle le précisait aux envoyés du ministère de l'Education lors des inspections annuelles. Deux autres filles seulement pouvaient bénéficier de la sanction. Il n'y avait que trois chambres individuelles disponibles dans l'Orphelinat pour les élèves. Les autres se répartissaient dans les dortoirs. Celui des grandes, celui des moyennes et celui des petites. En tout, environ soixante-dix orphelines, venues de la capitale et de toute la région parisienne. Triées sur le volet, avant d'entrer, par Mlle Elstir elle-même. Son établissement avait une excellente réputation et elle veillait à la maintenir.

La chemise de nuit alla atterrir sur la couverture de piqué rouge délavé. Maintenant, Colette était nue. Tenant toujours son bâton à la main, elle s'approcha de la grande psyché à cadre doré, disposée dans un angle de la pièce du côté de la fenêtre et qu'elle avait été surprise de découvrir en s'installant ici. Surprise et ravie, consciente d'être très jolie. Colette adorait se regarder dans une glace. Elle n'arrêtait pas de s'étonner d'avoir, à quelques semaines de ses dix-sept ans, les hanches déjà aussi rondes et les seins aussi gonflés.

Les mains nouées autour du bâton, bras relevés, elle se mit d'abord à onduler. Puis elle rabattit lentement le bâton vers sa poitrine tendue, frottant les pointes de ses seins jusqu'à les faire durcir. Le bâton descendit sur le ventre, frôla la toison noire et bouclée, extraordinairement importante et qui était la plus grande fierté de Colette. En séductrice née, elle avait compris depuis toujours qu'un de ses charmes principaux résidait là, dans l'étonnant contraste entre cette fourrure foisonnante et la blancheur laiteuse de son ventre et de ses cuisses.

Le bâton glissa entre celles-ci. Colette le rattrapa par derrière et le fit remonter le long de ses reins, qu'elle avait présentés à la glace en se cambrant. Elle frissonna, et faillit courir se jeter en travers de son lit. Mais elle se ravisa. Les paupières à demi fermées, elle se dirigea vers son bureau et repoussa nerveusement ses cours et ses cahiers.

Elle allait écrire à Roger. Ce serait meilleur, en même temps… D'ailleurs, elle lui raconterait ce qu'elle serait en train de faire tout en écrivant. Il serait content, elle en était sûre. Ça lui donnerait envie de mieux se débrouiller pour la voir, lors des promenades du mercredi après-midi dans les bois de Beuvron, là même où ils s'étaient connus, peu avant

Pâques. Le jour où il était venu chercher du côté des filles de l'Orphelinat le ballon envoyé trop loin par un copain. C'est Colette qui avait ramassé le ballon et le lui avait rendu. Derrière un tronc d'arbre. Avant de lui prendre la bouche tout à coup, d'autorité. Après, il avait envoyé le ballon à ses camarades mais il n'était pas allé les rejoindre. Et il s'était révélé tel que Colette l'avait jugé au premier coup d'œil avec son instinct déjà aigu : de la même race qu'elle, celle qui est faite pour l'amour.

Colette gémit quand le bâton atteignit la gaine de son ventre. Elle s'avança encore plus au bord de sa chaise, et attrapa nerveusement un stylo feutre.

Elle se mit à tracer d'une écriture saccadée des phrases et des mots d'une précision et d'une crudité à faire rougir un adjudant de la Légion.

La chair de ses cuisses vibrait, ses épaules se voûtaient dans de brusques frissons. Colette ne songeait plus une seconde à chasser les mèches balancées qui lui mangeaient maintenant tout le visage.

Arrivée au bas de la page, qu'elle avait couverte sans alinéa, très serré, Colette reprit sa respiration. Elle lâcha son stylo feutre et attrapa la feuille pour la retourner. Reprenant une seconde le contrôle d'elle-même. Pour tendre l'oreille. Histoire de vérifier si la maison dormait toujours. Aussitôt, elle sut que non et pâlit. Là-bas, dans le silence de la nuit, au bout du couloir, la dernière marche de l'escalier avait craqué. Un bruit très léger, très étouffé, mais qui n'échappa à l'oreille de Colette, en parfaite habituée des plaisirs solitaires – et interdits – qu'elle était.

On venait.

Le feu aux joues, elle glissa sa lettre sous un cahier quelle ouvrit précipitamment devant elle. Elle avait à peine jeté le bâton dans son tiroir que la porte tourna sur ses gonds. Après un rapide toc-toc. Juste pour le principe.

Mlle Elstir apparut.

Alors, seulement, Colette se rappela qu'elle était nue. Nue pour potasser un cours de Maths dont elle s'aperçut en même temps qu'elle l'avait ouvert devant elle à l'envers. Le sang disparut de ses pommettes, pompé vers l'intérieur par une panique incontrôlable. Elle leva les yeux avec une lenteur désespérée. La directrice lui parut encore plus impressionnante que d'habitude : Mlle Elstir était drapée dans une très longue robe de chambre de soie mauve à ramages. Ses cheveux grisonnants, libérés de leur habituel

chignon strict, flottaient autour de son maigre visage aux pommettes saillantes. L'effet était presque effrayant, tant la directrice avait les yeux brillants, d'une lueur glauque et dorée, entre ses paupières réduites : elle était démaquillée.

La voix s'éleva, sèche et métallique :

— Alors, on reste assise devant sa directrice ?

Colette eut l'impression que tout son sang réaffluait en même temps à son visage. Elle obéit, se dressant avec une telle hâte qu'elle manqua faire basculer la chaise derrière elle.

— Qu'est-ce que tu trafiquais ? reprit Mlle. Elstir du même ton uni.

Colette baissa ses longs cils souples, incapable d'affronter les yeux dorés dardés sur elle.

— Je… j'étais en train de travailler, mentit-elle d'une voix mal assurée.

La directrice s'approcha. Elle pencha sa haute silhouette sur le bureau. Sa main, longue et musclée, glissa vers le cahier.

Un petit rire cruel déchira les tympans de Colette.

— Tu lis à l'envers, maintenant ?

Mlle Elstir referma le cahier et le tapota.

— Tu ne t'en es peut-être pas rendu compte parce que tu étais nue ? ironisa-t-elle. Ça a dû te troubler.

Colette baissa encore plus la tête et, de nouveau, ses cheveux inondèrent son visage comme un masque derrière lequel elle se réfugia.

Il y eut un silence d'une demi-minute. Soudain, Mlle Elstir se remit à rire. Un rire complètement changé, chaud cette fois. Trop même. Colette se sentit frémir.

— Petite imbécile ! fit la directrice. Tu t'imagines qu'on peut me cacher la vérité ? J'étais sûre de te trouver dans cet état en venant. Tu penses ! Ta première nuit toute seule !

La voix aussi avait changé. Plus du tout celle d'une directrice. Un ton d'indulgence complice qui ne cherchait même pas à se déguiser.

Mlle Elstir s'assit sur le lit et sortit de la poche de sa robe de chambre un paquet de *Benson and Hedges.* Avec des gestes précis de grande fumeuse, elle tira une cigarette. Son briquet Dupont claqua. Elle aspira une longue bouffée. Elle rit encore.

— Je viens de chez Marion, fit-elle. Elle était occupée à quoi, à ton avis ?

Marion était une des trois filles consignées dans une chambre particulière. Petite et rousse, ravissante, elle était entrée à l'Orphelinat dès la sixième. Colette, elle, n'y était que depuis l'année dernière.

Colette dégagea son front à deux mains, déjà rassurée. À son tour, elle rit. Un bref rire de gorge qui secoua sa poitrine.

— Comme moi, bien sûr, lança-t-elle avec un regard effronté.

Mlle Elstir vida sur la table de nuit une soucoupe où Colette avait mis quelques objets de toilette, pinces et limes à ongles, en s'installant. Elle tapota sa cigarette pour en faire tomber la cendre.

— Au moins, reprit-elle, Marion ne joue pas les cachottières. Tandis que toi… Tu n'as pas confiance en moi ? Tu sais pourtant parfaitement pourquoi je t'ai donné une chambre.

Colette s'essuya les lèvres.

— Oui, mademoiselle, mais…

— Mais quoi ?

Colette hésita et, brusquement, se cacha la poitrine à deux mains.

— Marion a plus l'habitude que moi…

La *Benson and Hedges* se mit à trembler entre les lèvres de là directrice.

— Eh bien, tu vas la prendre, l'habitude. Et tout de suite. Demain, il y a une nouvelle soirée. J'ai un client qui t'a remarquée, la dernière fois. Ça l'excite qu'une petite salope se caresse devant lui. Et toi, tu es une vraie salope, fais-moi confiance, j'ai l'expérience. Viens te coucher sur le lit à côté de moi.

Tétanisée, Colette se balançait d'une jambe sur l'autre. Sans doute, elle avait déjà « fait » bien des soirées, comme disait la directrice, mais jamais encore on ne lui avait demandé de…

— Viens, reprit la voix redevenue dure.

Colette obéit. À peine renversée sur le dos, elle sentit une main impérieuse saisir la sienne et la plaquer contre son ventre.

— Au travail, fit Mlle Elstir sourdement.

Et va jusqu'au bout. Les clients n'aiment pas les simulatrices.

Colette n’eut aucun mouvement de recul quand une langue brutale força sa bouche. Elle se laissa faire, concentrée sur des images brutales et délicieuses où le corps musclé de Roger tenait le rôle principal.

Recroquevillée contre les barreaux du lit, Colette observait Mlle Elstir entre ses mèches. Dessaoulée. La directrice lui paraissait encore plus vieille maintenant. Presque repoussante. Comment avait-elle pu accepter son contact ? La directrice dut deviner tout ce qui se pressait dans la tête de l’orpheline. Elle tendit la main vers elle et lui griffa délicatement l’épaule. Puis elle la recoiffa. Avec une tendresse presque maternelle.

— Tu es une bonne fille, murmura-t-elle. En plus, tu n’es pas bête. On fera quelque chose de toi.

Vaincue, Colette frotta sa joue contre la main qui s’était mise à chercher sa nuque. Reprise par la fascination de cette femme qui paraissait tout deviner, tout comprendre. Et qui s’était livrée, tout à l’heure, comme jamais Colette ne l’aurait cru possible.

— Tout doux, voilà… reprit Mlle Elstir. Maintenant, tu vas te coucher, éteindre et dormir. Vraiment. Il est minuit passé et demain soir, la nuit sera longue.

Les ressorts du sommier craquèrent quand elle se leva.

Colette évita son regard en se glissant entre ses draps. Les yeux de la directrice avaient repris cette lueur un peu folle qui lui faisait peur.

Mlle Elstir saisit la poignée de la porte. Elle se ravisa, après un instant de réflexion.

— Tiens, dit-elle en plongeant sa main dans la poche de sa robe de chambre, j’ai confisqué ça à Marion tout à l’heure, si ça t’amuse…

Une mince revue à couverture en couleurs atterrit sur le lit. Colette la saisit, surprise : la couverture montrait une grosse fille, blond platiné, plantureuse, avec des seins de nourrice, juchée à califourchon sur le dos d’un porc énorme.

Elle regarda la directrice bouche bée. Mlle Elstir partit d’un rire nerveux.

— Marion, ça l’excitait, fit-elle en articulant les syllabes. C’est allemand. Ça vient de Hambourg. Jette un œil dessus. Histoire, demain, quand on te demandera des choses, de penser qu’il y a pire pour une fille.

Elle rit. La porte se referma doucement derrière elle.

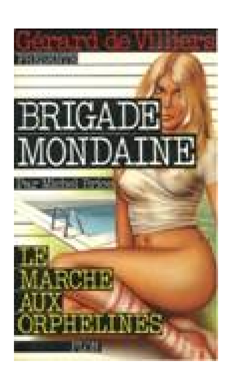
Restée seule, Colette ouvrit la revue. Ahurie. Elle n'avait jamais vu quelque chose de semblable. À l'intérieur, page après page, la fille s'accouplait avec le porc. Sans tricher. Les images étaient de plus en plus insoutenables et pourtant, le dégoût de Colette s'amenuisait au fur et à mesure. Elle rêva longuement devant la dernière, une scène de cauchemar qui lui faisait passer dans le ventre des décharges à la fois atroces et délectables. Elle sursauta, reprise par un reste de conscience. Pas pour longtemps. Le visage de Roger, un instant apparu dans sa netteté habituelle, prit soudain des expressions animales. Elle frémit et elle essaya de lire les légendes qui accompagnaient les images. En vain, son vocabulaire en allemand était trop réduit. Elle se releva et alla chercher son dictionnaire.

Mot après mot, elle déchiffrait. Les légendes étaient d'une vulgarité absolue mélangée à un humour pesant des tonnes de bêtise. Mais ça collait avec la monstruosité des poses, l'œil antédiluvien du porc, les mimiques infernales de la fille.

Colette rejeta ses draps d'une détente brutale des talons et courut jusqu'à son bureau. Elle rouvrit le tiroir et sortit le bâton. Quand elle eut terminé sa lettre à Roger, elle avait couvert quatre feuillets recto-verso et il lui fallut dix minutes pour reprendre son souffle, abandonnée, bras et jambes en croix, en travers de son lit. Puis elle se releva péniblement, sortit une enveloppe, écrivit le nom et l'adresse, colla dessus ion timbre tiré de son portefeuille et rangea tout avant de se recoucher.

Demain matin, en allant remettre en place à l'atelier le reste du manche à balai, l'égoïne et le papier de verre, elle s'arrangerait pour frôler un peu M. Parkin, le concierge. Histoire de lui demander de poster la lettre sur le chemin du café où l'attendait son petit blanc de la matinée. Elle ne serait pas la première à lui demander un service en échange d'un peu de compréhension à l'égard de ses grosses mains calleuses.

CHAPITRE II



Il faisait exactement le temps préféré de Boris Corentin pour courir sur un stade. Couvert, avec une brise légère qui chassait doucement les nuages de l'ouest vers l'est. Et, de temps en temps, de fines ondées rafraîchissantes, longues de cinq à dix minutes, juste assez pour donner à la piste ce moelleux élastique idéal qui réagit parfaitement à la détente de chaque foulée. Sans excès d'humidité, sans coller aux semelles.

Seuls les dilettantes, les sportifs d'occasion, pestent dès que le ciel n'est pas d'un bleu absolu. Les vrais mordus de la cendrée savent l'importance des petits temps bas qui ne se contentent pas de « bonifier » la cendrée mais, en plus, enlèvent à l'atmosphère cette sécheresse si pénible pour les poumons quand, au dernier virage, ils pompent de toutes leurs forces pour fournir l'oxygène frénétiquement réclamé par les muscles.

Boris Corentin vérifia la tension des lacets de ses Adidas. Une paire à laquelle il tenait comme à la prunelle de ses yeux. Rodées à point, assouplies par trois mois d'entraînement régulier, elles étaient au summum de leur existence : une seconde peau qui, tout à l'heure saurait se faire complètement oublier.

Sur l'herbe du stade, à quelques mètres de la piste, Corentin commença par une série d'exercices d'assouplissement, histoire de débloquer ses articulations encrassées par une bonne semaine d'enquête accélérée sur une étouffante affaire de stupéfiants découverts dans les bagages d'un jeune Pakistanais à Roissy. Mais surtout pour assouplir et échauffer ses tendons. Précaution indispensable avant de se lancer sur un stade quand on a trente-cinq ans. À cet âge, aussi régulièrement entraîné qu'on soit, les attaches des muscles ne sont plus ce quelles ont été. Corentin avait gardé un trop mauvais souvenir d'une élongation brutale, par manque de précaution, l'hiver précédent, pour ne pas se méfier.

En dix minutes, il était prêt. Il se mit à sautiller sur place. D'abord sans forcer. À l'écoute de ses propres muscles. Puis de plus en plus vite. Il sourit. Ça allait. La forme revenait. Une espèce de feu électrique lui chatouillait les cuisses et les mollets. Le merveilleux instant d'avant la course. L'impression enivrante de se sentir toujours jeune, net, propre. La voiture de course qui frémit sur la ligne de départ.

Boris Corentin aimait faire son footing accompagné. À plusieurs – pas trop, cinq ou six maximum – on se soutient, on se relaie, on se tire chacun son tour. La fraternité des stades, totale avec le dernier des inconnus.

Près de lui, Tardet, vingt-trois ans, le plus jeune inspecteur de la Brigade mondaine, attendait respectueusement que son supérieur se décide. Corentin tenait sa promesse depuis l'automne passée : il allait régulièrement tourner avec lui au stade Faralicq, à Pantin, le stade de l'ASPP. Tardet, de son côté, tenait sa promesse à lui. Il ne « tirait » pas trop Corentin dans les virages, comme celui-ci le lui avait demandé. Pure question de considération, d'ailleurs, à l'égard d'un supérieur. Très vite, il avait été épaté par le souffle, la détente et la capacité de récupération de Corentin. Admiratif devant sa forme, étonnante à trente-cinq ans. Et d'autant plus prêt à se faire couper en morceaux pour lui. Il n'était pas peu fier d'avoir l'honneur de « tirer » à Faralicq l'inspecteur principal Boris Corentin, « flèche » d'Aimé Brichot à la section reine de la Brigade mondaine[1], les Affaires réservées. Jamais, en entrant à la police, il n'aurait imaginé ça possible : un crack de la P.J. qui est en même temps un grand sportif. Victime lui aussi des préjugés enracinés en France depuis plus d'un siècle : un flic, croient les gens, c'est un court-sur-pattes, ventre rebondi, gros mangeur, gros buveur, sentant le tabac et le Ricard. Raconteur d'histoires salées avec des rires gras. Fermé aux nouveautés et aux initiatives. Replié dans la routine. Très « service-service ».

Il observa pensivement la longue silhouette mise en valeur par le survêtement bleu, les épaules qui tendaient le blouson. Le Coq cousu à hauteur des pectoraux qui le faisaient bomber, le ventre creux, le renflement des cuisses sous le tissu du pantalon. Conscient d'avoir devant lui le modèle à suivre en tout.

Corentin leva le menton au ciel et planta ses yeux noirs dans les yeux de Tardet.

— Ça va mouiller, fit-il en riant. Au poil, j'aime ça. On y va, petit ? Avec eux ?

Il désignait un groupe de lycéens qui s'engageaient dans le virage à leur droite. Des purs, ça se voyait. Le samedi matin, il n'y a que des purs sur les stades.

— On les laisse passer, puis on démarre derrière eux, un tour ou deux, sans s'accrocher. Puis on essaye de suivre le train.. Ça te va ?

Tardet hocha la tête.

— Comme vous voulez.

Boris s'avança vers la cendrée. Il rit encore. Avec un air d'excuse :

— Pas d'hypocrisie entre nous, hein ? Si tu te sens, toi, suis-les. Laisse-moi tomber. Ils m'ont l'air de vouloir tenir les soixante-dix secondes au 400. Trop vite pour moi…

Tardet fit la moue.

— Vous êtes sûr ? fit-il.

— Hélas oui.

— Essayez toujours.

Corentin lui allongea un crochet du gauche amorti.

— On fait de la provocation, monsieur le stagiaire ! Mais je ne dis pas non. Si je me sens, on verra.

Ils se mirent à trottiner l'un derrière l'autre, Tardet en tête, à la corde. Soufflant dans le rythme. Heureux. Remontant le capuchon souple de leur blouson sur leur tête en même temps. La pluie venait de reprendre, légère et amicale.

— Nom de Dieu, qu'on est bien ! s'exclama Corentin au deuxième tour dans la ligne droite opposée aux tribunes.

Il accéléra et passa Tardet, prenant la tête.

— Je crois que ça va, petit. Ça répond bien, dans les jambes. On va essayer de suivre les mômes. Tu me relayes dans un tour.

Dans les tribunes, Aimé Brichot poussa un soupir fatigué. Il avait vu le manège. Et ça n'augurait rien de bon pour lui, côté attente. Dix ans de Brigade mondaine comme équipier de Boris Corentin, ce qui signifiait, en plus du boulot, dix ans de fréquentation personnelle et donc de pratique des stades – en spectateur s'entend – lui avaient suffisamment forgé

l'expérience : quand il pleuvait sur un stade, une fois sur deux, Boris accélérait dès le deuxième tour dans la ligne droite opposée aux tribunes. Et, immanquablement, après, il allait à la limite de ses possibilités. Pour Brichot, ça se traduisait par : attente prolongée. Il soupira encore une fois, fataliste. Il sortit *France-Soir* de la poche de son veston de tweed made in England, comme tout ce qu'il portait, y compris les caleçons mi-cuisses. Il glissa le journal sous ses fesses pour se protéger du froid du ciment. Puis il joua frileusement des épaules et s'insulta intérieurement d'avoir oublié son cache-nez. Oubli impardonnable que Jeannette, sa femme, ne laisserait pas passer quand il rentrerait tout à l'heure. On n'oublie pas son cache-nez quand on couve un rhume. Et Brichot le savait parfaitement depuis la nuit de mardi à mercredi, à quatre heures précises du matin quand Rabert, l'inspecteur des Affaires recommandées qui faisait équipe avec Tardet, était venu le relever de sa planque, en pleine rue, devant le domicile d'un complice du Pakistanais de Roissy. Juste avant l'arrivée de Rabert, il avait éternué quatre ou cinq fois de suite. Un signe qui, chez lui, ne trompait jamais.

Il enfonça rageusement sa casquette d'Old England, chevrons marron sur vert de ciel de Cornouailles et, recroquevillé sur lui-même, les coudes serrés contre ses côtes, les mains passées sous sa veste, il s'absorba dans la contemplation de ses « Churchs ». Une de ses folies. Une merveilleuse paire de Churchs rouges à semelle triple achetée une fortune voici sept ans, lors de sa première augmentation, à l'époque où il n'était pas encore marié. Son luxe des week-ends. Sa meilleure arme aussi pour lutter contre le cafard. Un peu plus anglomane semaine après semaine, Aimé Brichot, trente-trois ans, Berrichon monté à Paris, chauve, myope, maigre et affligé de cholestérol, ne connaissait qu'un seul moyen de reprendre le dessus quand la réalité devenait trop amère : se lancer à corps perdu dans des rêves de « thérapeutique de compensation consolatrice », comme lui avait dit un jour un psychiatre pervers et fou, lors de son arrestation, pour se justifier d'être surpris en compagnie de jeunes garçons encore très loin de la puberté. Brichot n'avait jamais oublié l'expression, bien que se sachant ni psychiatre ni pervers. Mais dès que son regard se posa sur le cuir craquelé et amoureusement astiqué de ses vieilles Churchs, le ciment au dessous devint une épaisse moquette de château Tudor perdu dans la campagne anglaise, le petit vent aigre sur sa nuque frileuse se transforma en douce chaleur irradiée par une cheminée de granit armoriée.

Il oublia tout, sa rage d'être là, la folie d'avoir accepté d'accompagner Boris au stade sous prétexte de prendre l'air avant de l'emmener déjeuner à la maison.

Nageant en pleine British thérapeutique of compensation consolatrice.

Une main énergique secoua le rembourrage d'épaules de Brichot.

— Aimé ! cria Corentin, c'est l'infarctus ou quoi ?

Aimé Brichot vibra de toute son échine dorsale. Sa pomme d'Adam pointa.

— *What ?* s'exclama-t-il avec son inimitable accent berrichon.

Venues des boucles noires collées sur le front de Corentin, deux ou trois gouttes de sueur vinrent s'abattre sur le dessus des mains de Brichot, aussitôt noyées dans les poils serrés qui les agrémentaient.

— Pourquoi tu as dit à Baba qu'on était à Faralicq ? C'est malin ! il vient d'appeler. Il est midi et demi. Il nous donne jusqu'à une heure, pas plus, pour être dans son bureau.

Brichot gémit en se dépliant. Avec son régime anti-cholestérol, ses os dits « ischions », au bas du dos, lui mangeaient de plus en plus les fesses. Et *France Soir,* depuis l'augmentation du prix du papier et la réduction de la publicité, en est réduit à l'épaisseur des informations que lui autorise le ministère du même nom, autrement dit : la famine.

— Tu me permettrais peut-être, *my dear,* articula-t-il aigrement, de te rappeler que nous sommes en service aujourd'hui ! et que c'est bien parce que Dumont est le *good guy* que nous avons eu le plaisir, toi de tasser ta cendrée, et moi de me mettre les miches au congélateur ?

Corentin fronça les sourcils, hilare.

— Pas de vulgarité, l'English ! Ça fait malsain dans ta bouche.

— Peut-être, répliqua Brichot en se léchant les incisives à grands coups de langue – signe d'exaspération caractérisée chez lui – mais, obligado, il fallait au moins dire où on était, non ?

Corentin glissa un œil vers Tardet. Reprenant contrôle sur lui-même.

— L'inspecteur Brichot a raison, avoua-t-il, mi-figue, mi-raisin, service d'abord.

Il rit :

— Tu vois petit, comme j'aime le stade ? J'ai failli oublier le boulot. Continue sans moi. Dommage.

Tardet hocha tristement la tête en consultant sa montre.

— Surtout que vous marchiez très fort. J'ai chronométré votre dernier tour : soixante-douze secondes et des poussières. Chapeau.

Corentin s'essuya le front.

— Eh oui, dommage ! Mais la Mondaine d'abord. Salut. Retourne vite là-bas, tu vas te casser le rythme.

Charlie Badolini, commissaire divisionnaire et chef de la Brigade mondaine, plissa les paupières avec effort. Mauvais présage. D'habitude, il roulait des yeux. Puis il écrasa dans son cendrier sa cigarette à peine entamée. Second mauvais présage. Badolini, en fumeur forcené, grillait toujours ses cigarettes jusqu'à la lèvre.

Sa profonde voix de basse, un peu assourdie par le tabac, s'éleva, étonnante par rapport à son mètre soixante-cinq, cinquante-quatre kilos.

— Cinq minutes de retard, Corentin, je n'aime pas ça, vous le savez.

Corentin esquissa pour la forme une moue faussement désolée. Pas du tout inquiet au fond de lui-même. Badolini l'adorait, conscient de tenir en lui le meilleur élément de la Mondaine. Sa remarque ? Pure question de forme. Destinée surtout à impressionner le visiteur que Brichot avait failli renverser à son arrivée tellement il avait violemment poussé la deuxième porte capitonnée du bureau directorial, au 2°étage du 36 quai des Orfèvres, face à la Seine.

À présent, l'homme observait Corentin et Brichot avec curiosité. Corentin l'étudia d'un rapide coup d'œil exercé de flic. Costume bleu de bonne laine taillé sur mesures, chaussures de riche, chemise américaine, très mode, col haut et souple, en popeline à rayures colorées. Il y avait pour parfaire le tout une rosette d'officier de la Légion d'honneur à la boutonnière et, dans le port de tête, ce rien de raideur satisfaite qui trahit les gens dans le peloton de tête, socialement. Bref, une huile.

— Pardonnez-moi, monsieur le divisionnaire, fit Corentin en reportant son regard vers son supérieur, c'est de ma faute, pas de celle de l'inspecteur Brichot.

Il esquissa un sourire :

— J’avais besoin d’air.

Charlie Badolini se remit à rouler des yeux. L’air furieux de la peau de vache type pour n’importe quel profane. En fait, son expression préférée pour masquer ses mouvements d’amitié.

— Je sais, dit-il, radouci. Le stade Faralicq. Vous avez raison. Si tous mes inspecteurs suivaient votre exemple… Désolé de vous avoir arraché à la cendrée, je ne pouvais pas faire autrement. La prochaine fois allez donc à Beaujon, c’est plus près du 36.

Il vira vers l’huile décorée.

— L’inspecteur Corentin est un grand sportif, commenta-t-il avec amabilité. C’est assez rare chez nous et je lui suis reconnaissant de rester dans mon service. L’esprit sportif trahit toujours les meilleures qualités, n’est-ce pas monsieur Lombard ?

M. Lombard approuva doctement du chef tout en s’asseyant. L’air de se ficher tout à fait du sport, des stades et des hommes en général. Corentin nota, désagréablement. Inquiet, en plus, de toute cette « pommade » généreusement distribuée par Badolini. Ça n’augurait rien de bon. D’avance il le flairait : l’affaire vaseuse, l’histoire en bois qu’on classe d’avance sauf dans un cas : quand c’est une huile qui la soulève.

Du coup, il se permit une légère impertinence hiérarchique. D’un imperceptible mouvement du menton, il désigna Lombard tout en plongeant ses yeux dans ceux de Badolini.

Celui-ci tiqua un peu, mais sans agacement. Après tout, c’était vrai, il avait oublié de faire les présentations. Il s’en préoccupa aussitôt d’une façon qui confirma encore plus à Corentin l’importance du bonhomme.

— L’inspecteur principal Boris Corentin, dit-il avec urbanité, et l’inspecteur Aimé Brichot sont l’équipe que j’ai choisie, monsieur Lombard, pour tirer au clair votre problème. Permettez-moi de vous le répéter, vous ne pouvez pas être entre de meilleures mains.

Ses yeux roulèrent en direction de Corentin.

— Asseyez-vous, ainsi que Brichot.

Il expliqua qui était l’arrivant. Maurice Lombard, propriétaire des Cimenteries de X…, dans la grande banlieue parisienne, était venu le trouver pour un problème familial.

Un problème concernant son fils Roger, seize ans, élève de Première au C.E.S. de sa ville.

— Venons en tout de suite au fait, dit Badolini. M. Lombard a trouvé cette lettre dans les affaires de son fils. Lisez.

Corentin attrapa la lettre. Une double feuille quadrillée arrachée à un cahier d'écolier. L'écriture était celle d'une adolescente, avec des maladresses dans le tracé. Sans compter, il le vit dès la première ligne, une faiblesse accusée du côté grammaire et orthographe, alliée à une sidérante richesse du côté grivoiserie.

« Mon amour, commençait la fille, tu peux (avec un s) pas savoir combien mon cul a envie de toi ce soir… »

Après, la fille, dans les termes les plus précis et les plus crus, racontait par le menu la façon astucieuse et imaginative avec laquelle elle se consolait de l'absence prolongée de son camarade de jeux préféré.

Il y avait comme ça quatre feuilles recto-verso serrées, sans alinéa et c'était signé, platement, très romantique après le déluge d'obscénités : « Ta petite chérie. »

Corentin replia la missive et la reposa sur le bureau de son chef. Levant vers lui un œil blasé. Avec une interrogation silencieuse et fatiguée dans la prunelle :

— C'est pour ça que vous m'avez privé de stade ?

Badolini comprit tout au dixième de seconde. Mais sans rien manifester. Corentin mesura une fois de plus le bonheur de fréquenter des huiles. Plus elles sont lourdes, plus leurs histoires sont insignifiantes. Il enrageait, voyant d'avance tous les ennuis à venir. Il allait falloir expliquer à ce père attentif que ça fait partie du domaine des choses courantes, un fils qui se dépucèle à seize ans et reçoit des mots d'amour cochons. Même si celui-là, entre parenthèses, était particulièrement salé. Parce que, il en était sûr, il allait enquêter pour rien. Tout allait se terminer par un savon à la fille et au petit Lombard (qui avait déjà dû recevoir un acompte). Et lui, Boris Corentin, aurait joué, avec Brichot, les poires de l'affaire.

Pour aucune autre raison que celle-ci : Lombard était un notable, un puissant.

— Eh bien, monsieur, ironisa-t-il, on peut dire au moins que votre fils a du succès !

Lombard blêmit :

— La question n'est pas là, monsieur l'inspecteur ! jeta-t-il, rogue. Mon fils passe son bachot dans deux mois, et je veux qu'il travaille. Cette lamentable histoire risque de tout lui faire rater. Je ne vois que ça de clair.

— Il faut l'empêcher de revoir la fille, soupira Corentin.

Badolini tapota sur le cuir de son sous-main.

— Toute la question est là, intervint-il doucement. On ne sait pas qui est la fille.

Corentin ouvrit les yeux aussi ronds que ceux de son chef. Pensant une chose : le fils Lombard devait avoir un sacré caractère pour rester muet face à un tel père. Mais en disant, œuf corse, une autre :

— Voilà qui complique tout, avoua-t-il en essayant de ne pas éclater de rire.

Lombard avait repris la lettre et ses bajoues vibraient d'indignation en la parcourant de nouveau.

— Me faire ça à moi, un homme droit et net, un patriote !…

— M. Lombard était le chef du réseau « Combat » dans toute sa région, commenta sentencieusement Badolini. Torturé et déporté. Sans avoir livré aucun nom.

Corentin s'inclina. Respectueux pour le passé. Compatissant pour Badolini, Brichot et lui-même. En face d'eux, vraiment une huile de grand poids. Et donc de grand enquiquinement.

— Avez-vous tout de même un indice ? interrogea-t-il, amène.

Lombard se fouilla nerveusement et tendit une enveloppe.

— Heureusement ! s'exclama-t-il. On sait d'où vient la petite garce. C'est déjà ça. Lisez.

Au dos de l'enveloppe, il y avait ces mots imprimés en lettres anglaises couchées : « Orphelinat des Roses », avec l'adresse.

— Voilà une piste, commenta Corentin. On ne devrait pas avoir de mal à retrouver la fille. Il y a bien un commissariat chez vous ? Vous leur avez demandé de s'en charger ?

Lombard eut un haut-le-corps.

— Pas question. Tous des incapables. J'ai demandé conseil à mon ami, le procureur Y… (Le nom tinta à l'oreille de Corentin ; il s'agissait d'un des

magistrats les plus influents de la capitale.) Il m'a vivement recommandé de m'adresser au plus haut.

Badolini coula un regard d'excuse à Corentin.

— M. le procureur, expliqua-t-il, m'a personnellement téléphoné ce matin pour m'annoncer la visite de M. Lombard.

— Je vois, murmura Corentin. Eh bien, l'inspecteur Brichot et moi-même sommes à vos ordres, monsieur le Divisionnaire.

Badolini hésita un peu :

— Corentin, fit-il, vous allez vous rendre dès cet après-midi à l'Orphelinat des Roses. Je tiens à ce que cette affaire soit résolue le plus vite possible. Déjeunez en vitesse et filez là-bas.

Un petit raclement de gorge tira l'oreille de Corentin à sa gauche. Il se tourna. Voûté, les bras pendants, le front bas, Aimé Brichot était le portrait craché du désespoir métaphysico-culinaire.

Aimé Brichot contempla son écouteur comme s'il tenait un cobra par le cou :

— Non seulement elle m'engueule, mais elle me raccroche au nez ! gémit-il, scandalisé.

Corentin enferma son carnet de notes dans son veston avec la lettre et l'enveloppe. Il tapa affectueusement sur l'épaule de son équipier.

— Comprends-la, Jeannette ! Ça fait deux week-ends qu'elle ne te voit pas.

Il s'arrêta, et, presque à voix basse, pour retourner une bonne fois pour toutes le fer dans la plaie, aussi bien chez Brichot que chez lui :

— Qu'est-ce qu'elle nous avait préparé, Jeannette ?

— Une potée auvergnate, toussa Brichot. Ce que je préfère.

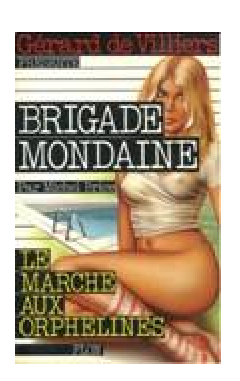
Corentin rêva un peu, pensant à l'assiette froide qui les attendait sur une table en formica quelque part à côté d'un juke-box déchaîné.

Jeannette Brichot, il le savait, faisait merveilleusement la potée. Et pour cause, elle était d'Ambert, Puy de Dôme, chef-lieu d'arrondissement, huit mille habitants, bonneterie, dentelles et chapelets.

Le matin, Corentin avait eu le temps de couvrir un bon 5 000. Il crevait de faim.

— Allez, au charbon ! grimaça-t-il en ravalant sa salive.

CHAPITRE III



Tout ce qui restait de noir, côté pileux, chez M. Parkin, le concierge de l’Orphelinat des Roses, c’étaient les sourcils. Démesurément longs et épais. Recouvrant la moitié des yeux comme ceux d’un éléphant de mer. Le reste du poil, cheveux drus coupés ultra-courts, à la militaire, et une barbe de la veille, était d’un blanc neigeux. Visage massif, buriné d’un réseau de rides aussi complexe que les lignes de la main.

M. Parkin, d’un geste machinal, releva ses sourcils. Corentin aperçut les prunelles. Un peu laiteuses. Un début avancé de cataracte.

« Ça va être facile », pensa-t-il avec quand même de la compassion.

Il se rapprocha.

— Ce que je vous montre, dit-il, c’est ma plaque officielle. Nous sommes de la police.

— *What ?* s’exclama le concierge, replongé dans sa langue maternelle comme chaque fois qu’une émotion forte le saisissait.

M. Parkin, ancien G.I. de la deuxième guerre mondiale, avait eu le coup de foudre pour la France, et les petites Françaises, à son arrivée à Paris en août 1944. À peine libéré, un an plus tard, il avait déchiré toutes les lettres de sa fiancée demeurée à Des Moines (Iowa).

Il avait mené joyeuse vie dans le Paris de la Libération, puis tripatouillé à droite et à gauche après l'épuisement de ses économies, frôlant la prison sans jamais y tomber, faisant un peu fortune avant de tout perdre avec une charcutière dévoreuse de la rue Orfila. Sur le tard, après un an ou deux de vagabondage, il avait échoué ici, à l'Orphelinat des Roses, recommandé à Mlle Elstir par un des clients de ses soirées spéciales. L'ex G.I., un temps, avait fourni des petites filles à l'ami de la directrice. La meilleure des recommandations pour ce qu'elle demandait à un concierge : discrétion et complicité, le tout obtenu avec quelques gentillesses discrètes à l'égard de ses petits travers sexuels.

— *What, what ?* lança Brichot, ravi, en créant de toutes pièces un néologisme anglo-berrichon.

L'autre le dévisagea avec effort. Ne comprenant visiblement pas. Cherchant surtout à se donner un délai de réflexion. Des policiers ici… Pour la première fois. Ce n'était pas bon signe.

« *My God,* la tuile ! » songea Mike Parkin en deux langues.

Il grimaça un sourire et, cette fois en parfait français :

— Excusez-moi pour la plaque. Je n'y vois pas très bien. Ensuite, je ne sais pas si Mlle la directrice est là. C'est samedi après-midi. Elle est peut-être sortie.

— Vous devriez le savoir, non ? jeta Corentin que son flair de flic commençait à titiller.

Passé l'instant de compassion devant l'infirmité physique, il revenait déjà à son boulot : observer. Et ce concierge n'avait pas l'air net, c'était criant.

— Vous avez raison, reconnut Mike Parkin. Je devrais le savoir. Excusez-moi, j'étais à l'atelier.

Sans préciser pourquoi et avec qui. Lucienne, la troisième orpheline des chambres individuelles, qui se prêtait de temps à autre à ses fantaisies en échange de chocolat aux noisettes, son péché à elle. Interdit par Mlle Elstir : Lucienne avait tendance à s'arrondir un peu trop facilement. Et même si, personnellement, ça ne lui déplaisait pas, ça n'était pas la mode. Ses clients aimaient les minettes, complètement formées sans doute, mais graciles et légères, comme leurs propres filles qu'ils dévoraient en vain des yeux en épongeant la sueur de leur nez.

— Attendez-moi au parloir, reprit Parkin. Je reviens tout de suite.

Il savait très bien que la directrice était là. Mais, en bon chien de garde, il voulait la prévenir de la tuile qui s'abattait. Pour lui laisser le temps de préparer ses réponses. À quoi, d'ailleurs ? Parkin n'en avait pas la moindre idée. Il disparut, bouillant d'impatience.

Resté seul avec Brichot, Corentin contempla la pièce. Immense. Au moins quinze mètres de long. Et voûtée, avec des fenêtres creusées dans la masse. Des murs épais de deux mètres.

— Jolie carrée, estima Brichot, impressionné, qui pensait à son deux pièces, en rajustant son nœud de cravate.

Il éternua aussitôt après et la voûte répercuta le bruit en l'amplifiant.

— Tu as déjà vu une carrée voûtée ? ironisa Corentin. Et qui, en plus, fait résonance quand un flic éternue ?

L'écho des éternuements s'était étouffé juste avant que Corentin prenne la parole. Brichot ré-éternua. La voûte rejoua les panses de cloche.

— Pardon, Aimé, conclut Corentin, après le dernier écho. Ce n'est pas toi qui m'énerve. C'est le concierge. Vieille ordure louche. C'est clair comme deux et deux font quatre. Et puis c'est Lombard, avec sa gueule de mec en place, je veux dire le Lombard d'aujourd'hui, pourri et méprisant, pas le type de vingt ans qui a résisté à l'électricité, à la baignoire et aux coups de poings sans livrer aucun nom de son réseau. Classique. Les hommes changent. Les vieux salauds investissent toujours sur la pureté de leur jeunesse. Classique, je te dis.

— Pourquoi tu t'énerves comme ça ? demanda Brichot, stupéfait de voir sa flèche arpenter le parloir, talons claquant sur le dallage vieux de trois cents ans.

Corentin stoppa net sous un portrait à l'huile – deux mètres sur un – de la fondatrice de l'établissement. Une certaine Demoiselle de Saint-Manus, abbesse, entre autres qualités, de l'abbaye d'origine brûlée à la Révolution, et dont les arches ruinées, couvertes de lierre, les avaient accueillis à leur arrivée, au dessus du parking voisin où il avait fallu prendre un ticket.

— Aimé, commença doucement Corentin, on est convenu d'un accord depuis qu'on fait équipe. C'est moi qui flaire, qui lève les odeurs du gibier. OK ?

Fasciné, Brichot en oublia d'éternuer.

— OK, ma flèche, reconnut-il avec modestie.

— Alors, ne me demande pas pourquoi je m'énerve. Je ne te dis qu'une chose. Ça sent le rance ici. C'est évident.

— Je ne te suis pas, confessa Brichot, penaud.

Corentin chercha une Gallia pour se calmer et se ravisa. En service, on ne fume pas.

— Tu devrais essayer, fit-il. Tu as vu la façade de cet orphelinat ? Grand siècle. Colonnades, frontons, la belle architecture. Un mur de trois mètres de haut et de trois cents mètres de long sur la rue. Va à la fenêtre qui donne à l'intérieur, et vise le parc. Quatre hectares au moins. Avec annexes, anciennes écuries et orangerie transformée, je te fiche mon billet, en salle de sport. Ça t'a un air d'orphelinat, tout ça ? Je veux dire d'un endroit pour gamines pauvres, qui fonctionne avec les subsides de l'Assistance publique ?

— C'est peut-être classé monument historique ? avança Brichot.

— Sûrement, reconnut Corentin, mais quand même… Ça pue le fric ici. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Et je compte bien le découvrir.

Brichot émit un toussotement respectueux.

— Tu as bien changé depuis tout à l'heure chez Baba. Tu ne pensais qu'à une chose : te défiler.

— J'ai changé d'avis ! Ça t'étonne ?

— Oh non, j'ai l'habitude, soupira Brichot.

— Garde-la, ça t'a toujours servi. Et ça va continuer.

Corentin caressa d'une main attentive la chaux toute fraîche de la voûte.

Il aspira un grand coup, les pommettes soudain fiévreuses, comme chaque fois qu'une affaire commençait à le passionner.

— Je récapitule, fit-il. D'abord, c'est trop luxueux pour être honnête ici, je te l'ai dit. Ensuite, le concierge a l'air d'un ex-voyou rangé des affaires. Sans compter que, pour un type qui fait de la cataracte, il n'hésite pas beaucoup en descendant les escaliers, même s'il les connaît par cœur. Tu l'as vu quitter le parloir par la porte, là-bas, tout à l'heure ? Il y avait une feuille morte sur une marche. Il l'a poussée du pied au passage.

Brichot émit un rapide sifflement.

— Toi, au moins, fit-il, la cataracte n'est pas près de t'avoir.

Corentin balaya l’interruption d’un geste fatigué.

— Le fond de ma pensée n’est pas là. Je vais te dire. Lombard, l’ex-résistant, l’huile à rosette de la Légion d’honneur, il ne me plaît pas.

— Rien détonnant, tu as toujours préféré les femmes, *my dear,* observa finement Brichot.

Corentin haussa les épaules.

— Fais pas le con ! Tu vois très bien ce que je veux dire.

Brichot secoua la main pour l’arrêter.

— Le vieux revient. Arrête de t’exciter.

Corentin se retourna d’un bloc. Parkin apparaissait effectivement derrière la porte vitrée donnant sur le jardin. Il entra.

Alors, Brichot, dont les lunettes sortaient d’une révision générale chez l’opticien, remarqua un détail prodigieusement intéressant : au moment de poser le pied droit sur la dernière marche donnant au niveau du dallage du parloir, le vieux concierge cataracteux avait déplacé son pied de dix centimètres à droite.

Pour ne pas écraser une grosse araignée.

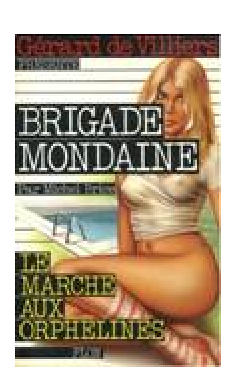
Brichot se tira la moustache avec les dents du dessous. Un flic de la Mondaine, ça eu l’occasion de faire le tour de la race humaine en dix ans de métier. Aimé Brichot était sûr de peu de choses, côté psychologie, mais en tout cas il savait qu’un type qui évite d’écraser une araignée, cataracteux ou pas, ce n’est pas un type ordinaire. Ce qui ne veut pas dire : dans le mauvais sens de l’expression. Simplement un vieux concierge ordinaire, ça se fiche des araignées. Y faire attention, ça voulait dire une chose : on a l’esprit vif, curieux, rapide. Différent, en somme.

Boris avait raison. À première vue, la lettre de l’orpheline folle de son corps était banale. Après quelques minutes d’enquête à peine, tout changeait. Brichot coula un œil vers Corentin. Sa flèche avait sa tête des grands jours. Sa tête de vrai flic repris par le virus de la chasse à l’homme.

— Vous avez de la chance, fit Mike Parkin, cauteleux. Mlle la directrice n’est pas encore sortie. Elle vous attend, si vous voulez me suivre.

Il redescendit l’escalier. Avec un bref coup d’œil à l’endroit où se trouvait tout à l’heure l’araignée. Mais celle-ci avait disparu.

CHAPITRE IV



Boris Corentin étouffa un sifflement émerveillé. Le parc de l’Orphelinat était encore plus beau qu’il ne l’imaginait. Etonnante survivance, dans cette grande banlieue parisienne implacablement dévorée par le béton, de la douceur de vivre des privilégiés d’autrefois. Brichot et lui avaient devant eux un parc à la Française. Un vrai, avec massifs, bordures d’ifs taillés, fontaines de pierre sculptées, allées de tilleuls à l’alignement et autour, les lourdes frondaisons de hêtres, de chênes et de sycomores centenaires. Pas assez grands, hélas, pour cacher les tours hideuses de la cité municipale en construction de l’autre côté du mur d’enceinte.

— Ça me fait penser, en plus petit, à la Défense, grommela Brichot qui, lui aussi, était sensible au massacre des belles choses.

— Tais-toi, gronda Corentin. Tu me tournes les sangs.

Curieusement, le concierge, au lieu de longer les bâtiments, encore plus Grand Siècle côté jardin que côté rue, s’était engagé perpendiculairement à ceux-ci dans l’allée gravillonnée. Déjà, il descendait les marches de l’escalier.

Corentin le rattrapa.

— Mme la directrice ne nous reçoit pas dans son bureau ?

Parkin fit une tentative de sourire. Sa patronne avait dû lui demander d'être aimable avec les flics.

— Mlle Elstir, corrigea-t-il, n'a pas voulu vous faire attendre, elle est à la roseraie.

« Ça va de soi, songea Boris, puisque l'établissement s'appelle l'Orphelinat des Roses. »

Arceaux de métal, tonnelles compliquées, foisonnement de rosiers grimpants et en buisson, de toutes les races et de toutes les couleurs, la roseraie de Mlle Elstir était un endroit remarquable. Du meilleur goût. Dommage que l'organisatrice du lieu ait tant d'épines. Dès qu'il la vit, Corentin s'imagina à la place d'une orpheline de dix ans débarquant ici un matin de crachin. Il frémit.

La vieille demoiselle lui adressait un sourire musculaire à côté d'une débauche de roses Pink Cloud flamboyantes. Corentin détailla le visage auréolé de roses. Le haut front sous les cheveux gris tirés par le chignon, de chaque côté de la raie centrale. Les pommettes saillantes, le nez aquilin aux narines pincées, la bouche fine et dure malgré le sourire. Les yeux surtout, trahissaient une personnalité d'acier. Dans le jaune de l'iris, les prunelles, réduites à deux points acérés par le soleil qui les éclairait de face, avaient une densité de diamant noir.

Une évidence traversa Corentin le visage était aussi sec que les roses fanées, recroquevillées et jaunies, que Mlle Elstir était occupée à ôter avec son sécateur du buisson ardent contre lequel elle se tenait. Il pensa au cœur sous l'élégant tailleur de lainage grège. Et il se renforça dans l'impression qu'ici, les orphelines ne devaient pas être beaucoup choyées.

Il revint à la réalité avec effort et se présenta, ainsi que Brichot.

Le sourire mécanique s'accentua dans le visage de la vieille demoiselle.

— Vous me voyez surprise de votre visite, monsieur l'inspecteur, commença-t-elle d'une voix étonnamment grave, presque rauque, chez une femme. Depuis vingt ans que je dirige cet établissement, jamais encore la police n'a éprouvé le besoin de venir me trouver.

— Ce qui prouve, mademoiselle, commenta Corentin négligemment, que vous n'avez rien à vous reprocher. Et que, j'en suis certain, notre visite, l'inspecteur Brichot et moi-même, n'est due qu'à un hasard malencontreux.

Le jaune des iris, en face de lui, se délaya.

— Quel est donc ce hasard ? demanda calmement Mlle Elstir.

— Une lettre, jeta Corentin, soudain brutal. Cette lettre.

Tout en la sortant, il expliqua sa provenance. Et la plainte déposée.

La directrice tendit sa longue main noueuse et, sortant des lunettes d'écailles de la poche de son tailleur, se mit à lire.

Corentin l'observait en silence. Epaté par l'allure et l'élégance. Mais gêné par la raideur du port du cou. Et surtout par l'imperceptible contraction qui agitait de temps à autre les mâchoires. Brichot, lui, béait devant les étiquettes des rosiers. Le concierge, discret, s'était éloigné, entraînant avec son râteau, mètre après mètre, les roses séchées et les gourmands taillés par sa patronne.

Mlle Elstir, sa lecture achevée, rendit la lettre à Corentin avec le même visage impassible que tout à l'heure.

— Horrible ! commenta-t-elle simplement.

Elle rangea ses lunettes.

— En quoi ces folies de gamins me concernent-elles, voulez-vous me le dire, monsieur l'inspecteur ?

Pour toute réponse, Corentin avança l'enveloppe. Du côté dos, là où se trouvait gravée l'adresse de l'Orphelinat.

Mlle Elstir ressortit ses lunettes.

— Ah ! je comprends maintenant, murmura-t-elle, toujours aussi maîtresse d'elle-même.

Corentin se concentra encore plus, cherchant sur le visage le moindre frémissement d'émotion., Rien. Mlle Elstir restait impavide.

Et pourtant, elle avait, bien sûr, reconnu l'écriture, sur la lettre. Celle de Colette. Et fait le rapprochement avec la scène de l'autre soir, quand elle était entrée à l'improviste dans la chambre. Ces froissements de papier, cet empourprement des joues, ce cahier de cours à l'envers, ce regard fuyant. C'était certain, Colette écrivait ça quand elle était entrée.

— Pas de doute, reconnut-elle. C'est une de mes orphelines. Savoir laquelle ? Il n'y a pas de signature.

Corentin sourit :

— Pour ne parler que de l'âge, combien de vos orphelines sont-elles, disons suffisamment grandes pour être capables de perdre la tête de cette

façon ?

Mlle Elstir se cabra.

— Mes filles sont triées sur le volet, monsieur l'inspecteur !

— Je n'en doute pas, mademoiselle, admit Corentin, conciliant. N'empêche que l'enveloppe porte l'en-tête de votre établissement.

Les paupières légèrement ombrées d'un gris-vert marié au jaune des yeux, papillotèrent une seconde en face de lui.

— J'en conviens, monsieur, soyez-en sûr. Mais comprenez-moi, c'est une telle surprise…

Elle crispa encore les mâchoires.

— Une telle honte aussi…

Corentin ramassa délicatement un gourmand que le concierge avait oublié et le jeta, au jugé, vers la brouette Wolf, à trois mètres de lui. Essai réussi. Brichot se précipita et manqua le doublé avec un bouton de rose fané.

— Nous sommes là pour vous aider à maintenir la bonne réputation de votre établissement, reprit Corentin amicalement. Pas pour vous créer des ennuis. Si vous me le permettez, voici la marche à suivre.

La directrice releva le menton, attentive. Corentin esquissa une moue conciliante :

— À mon avis, dit-il, vous ne devriez pas avoir trop de mal à identifier la coupable. Quelques petites comparaisons d'écriture sur des cahiers de cours ou des compositions devraient suffire. Après, le mieux, me semble-t-il, est de vous séparer de la fille, en la faisant déplacer dans un autre établissement spécialisé avec ce genre de problèmes.

Il sourit :

— Nous vous laissons absolument libre, cela va de soi, de mener à bien cette tâche pénible. Ce n'est pas notre rôle d'intervenir. À moins, évidemment que vous le souhaitiez…

Mlle Elstir secoua vivement la main.

— Je ne veux en aucun cas, monsieur, abuser de votre temps. Vous devez avoir des soucis autrement graves, à la Brigade mondaine, que de vous occuper d'une petite grue égarée dans un orphelinat.

Corentin grimaça un sourire compatissant sur son propre sort.

— Ah, ça oui, madame ! s'exclama Brichot, réjoui.

— Mademoiselle, corrigea la Directrice avec une pointe d'agacement.

Corentin fusilla son équipier du regard. Brichot s'en alla doucement respirer les roses.

Corentin parut réfléchir un instant.

— L'essentiel, mademoiselle, nous nous comprenons bien sur ce point, dit-il, est que cette jeune personne soit mise hors d'état de contaminer ses camarades, et, bien entendu éloignée définitivement du fils de M. Lombard ?

La directrice plissa ses paupières.

— Il était inutile de me le rappeler, monsieur, fit-elle onctueusement. J'ai conscience de mes devoirs. Et aussi que ce M. Lombard, un homme remarquable et digne de respect au demeurant, car je le connais, s'estimera satisfait de l'éloignement de cette petite dépravée.

— Exactement, dit Corentin, prenant sur lui de convaincre après coup Lombard d'abandonner sa plainte.

Il sortit sa carte.

— Merci de m'appeler à mon bureau, mademoiselle, quand l'affaire sera réglée.

— Cela ne saurait tarder, monsieur l'inspecteur. Dès lundi. J'y tiens beaucoup…

Elle s'arrêta, interrogative, signifiant que pour elle, l'entretien était terminé.

Corentin prit congé. Brichot, de plus en plus impressionné par le parc, la roseraie, l'allure de la vieille demoiselle, crut bon de lui baiser la main. Double erreur pardonnable de la part d'un English de naissance. Pas d'un Français, même Berrichon. On ne baise jamais la main des demoiselles en France. Et jamais celle des dames à l'extérieur.

Magnanime, Mlle Elstir se laissa faire. Mais Aimé Brichot disparut aussitôt à ses yeux dans les oubliettes réservées aux bouseux. Elle ne s'intéressa plus qu'à Corentin. Avec, parut-il à celui-ci, une certaine chaleur involontaire dans l'attitude et la voix.

— Je vous raccompagne ? fit-elle en arrondissant ses lèvres en lame de couteau.

Corentin sourit, amusé.

— Inutile, mademoiselle. Vos roses ont besoin de vous. Nous connaissons le chemin.

Une dizaine de paires d’yeux de sexe féminin et d’âge adolescent disparurent précipitamment des vitres du bâtiment principal quand Corentin et Brichot débouchèrent de la haie de fusains bordant la façade.

Brichot tourna le bouton de la porte donnant sur l’escalier menant au parloir. Il s’effaça, offrant le chemin du geste à sa flèche.

Il y eut un bruit de talons sur des marches de pierre. Puis un cri de fille strident.

Boris Corentin vit dévaler devant lui sur les fesses, et les quatre fers en l’air, une ravissante petite orpheline rousse de seize à dix-sept ans. Les nattes en bataille. La bouche agrandie par la stupeur. Socquettes blanches dans des mocassins clairs.

Grande ouverte en corolle, la jupe faisait parachute dans la descente, remontée jusqu’à la taille.

L’orpheline ne portait pas de slip.

— Chouette ! s’exclama Brichot qui n’avait rien vu dans son rôle de portier, en tournant la clé de contact de la voiture, la Dirlo va faire le travail pour nous.

— Tu crois ça ! fit sombrement Corentin en allumant une Gallia.

— Ben oui, quoi ? fit Brichot, interloqué. Elle a promis de virer la petite salope.

— Peut-être, rêva Corentin. Mais je vais te révéler un grand secret : je suis perplexe.

— Voilà autre chose ! s’exclama Brichot, contrarié, en se mouchant. Tu ne changeras jamais.

Corentin fit la moue, désolé.

— Ça non, fit-il, toujours contracté.

Il caressa affectueusement le crâne brillant de son équipier.

— Tu as déjà vu des orphelines à poil sous leur jupe ?

Brichot rougit. Comme d’habitude : les oreilles d’abord, puis les pommettes et toutes les joues.

— Je n’ai jamais trompé Jeannette, tu le sais ! protesta-t-il, la moustache tremblante.

— Moi non plus, ironisa Corentin. Mais assez blagué. Ecoute-moi bien…

Brichot se lissa la moustache avec l’ongle du petit doigt. Le front ridé par l’effort, tout le temps que sa flèche s’expliqua.

— C’est la fille à la lettre ! glapit-il. On retourne le dire à la directrice.

Corentin secoua la tête.

— Non, on attend. D’accord, c’est peut-être elle. Mais si c’était une autre ? Ça ouvrirait des horizons intéressants sur l’Orphelinat des Roses, non ?

Il montra la rue à Brichot :

— Démarre, chauffeur. On rentre à la Maison, et fais-moi confiance. Dès que la Dirlo m’appelle, je m’arrange pour lui faire décrire la fille. Et si par hasard, la fille n’est pas rousse…

Brichot fit crier sa boîte de vitesse.

— On fait quoi, alors ? interrogea-t-il en manière de diversion.

Corentin lui repassa la main sur le crâne.

— Idiot. On rouvre le dossier.

Il rêva et, doucement :

— Tu vois, Mémé, je devrais décider une fois pour toutes de faire confiance à mon intuition. Le concierge ne m’a pas plu. L’odeur de l’orphelinat ne m’a pas plu. Et Mlle Elstir est un poêle alsacien. La fournaise sous une gueule d’émail glacé.

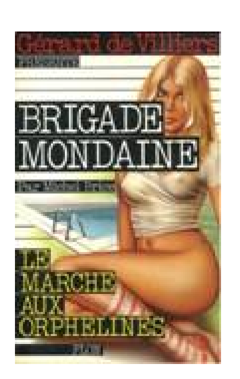
Il chassa un ange du revers de la main.

— Enfin. On verra bien. Après tout, pour l’instant, peut-être que ça se réchauffe pour le dîner, une potée auvergnate ?

Brichot le fusilla, à travers ses lunettes. Corentin s’invitait, maintenant !

Flatté secrètement du sans-gêne de sa flèche.

CHAPITRE V



— Très bien, petite, c’est comme ça que tu me plais.

Vautré dans le fauteuil Voltaire qu’il faisait grincer sous son poids, Antoine Bellini paraissait au bord de l’apoplexie. Le front moite, les joues parcourues de veines tendues sous l’afflux de sang, il avait depuis longtemps déboutonné son col et défait sa cravate. Il était en chemise. Les boutons tiraient à craquer sur son estomac débordant de la ceinture.

Le plus important boucher de la ville, Antoine Bellini était un sanguin, doublé d’un redoutable mangeur.

Tous les soirs, à lui seul, il engloutissait un kilo de viande rouge. Sa passion.

Après celles des orphelines accueillantes de Mlle Elstir. D’autant plus accueillantes qu’il payait grassement. Colette, sa préférée, en savait quelque chose. Rien qu’en six mois, grâce à Antoine Bellini, elle avait amassé cent quatre-vingts mille anciens francs de pourboire. Conservés, ça allait de soi, dans une enveloppe à son prénom au fond du coffre de Mlle Elstir. Ce que la directrice, elle, prenait au passage, elle n’en savait rien. Elle aurait été effarée de l’importance des sommes, sans aucun doute, mais elle ne s’était jamais posé la question. Les trente ou cinquante francs que lui octroyait M. Bellini quand il était satisfait d’elle (et elle y veillait de bon cœur) lui paraissaient déjà un pactole. Trois ou quatre fois, d’ailleurs, il était allé jusqu’à cent francs. En échange de sa docilité à un désir aussi douloureux qu’humiliant. Là, par contre, Colette avait estimé qu’elle n’avait pas volé son pourboire.

Ce dimanche après-midi, lendemain de la visite de Boris Corentin, elle était consignée, et tout le reste des orphelines parties en promenade. Le prétexte : la scandaleuse nullité de ses réponses à l'interrogation écrite du vendredi sur les ressources minières de la France. Bien que parfaitement méritée sur ce point, la punition était en fait due à un tout autre motif : la lettre au fils Lombard.

Mlle Elstir avait été terrible quand elle avait convoquée Colette dans son bureau. La pire des colères, froide, sans élever le ton.

— Je devrais te chasser, avait-elle sifflé entre ses dents. Et tu sais ce que ça signifie : la maison de correction si je le veux. Tu as de la chance que j'ai des appuis. Je vais me débrouiller. La police n'y verra que du feu. Mais tu vas payer…

Mlle Elstir s'était levée et, avant que Colette ait pu esquisser le moindre geste pour se défendre, elle avait eu le visage secoué par la plus violente paire de claques qu'elle ait jamais reçue.

— Ça n'est qu'un début, avait ajouté la directrice. À partir d'aujourd'hui, tu es l'élément numéro un de mes revenus parallèles. Tu comprendras vite ce que je veux dire. Pour commencer, tu es censée avoir attrapé la rubéole. Le docteur Albain viendra remplir les papiers nécessaires demain après-midi. Il te mettra à la chambre pour au moins quinze jours. La rubéole, c'est très contagieux.

Les mains pressées sur ses joues en feu, Colette pleurait doucement. Alors, la voix de Mlle Elstir s'était radoucie.

— Après, si tu as été très obéissante, je passerai l'éponge, et tout recommencera comme avant.

Elle avait paru hésiter, contemplant Colette avec de l'électricité dans le regard.

— À moins, bien sûr, que tu n'aies pris goût à ce qui se passera durant ces quinze jours. Ça ne m'étonnerait pas, d'ailleurs. Fais-moi confiance, j'en ai vu passer des filles dans ton genre ici. Je t'ai très vite jaugée. Tu es de la race qui accepte tout. Pourvu qu'on l'éduque. C'est ce qu'on va faire. Remonte directement dans ta chambre.

À présent, à quatre pattes sur son lit, Colette prenait docilement toutes les poses que lui demandait M. Bellini. Il était arrivé à trois heures par la porte de service donnant sur la ruelle des lavoirs, sentant l'alcool et le

cigare, les yeux hors de la tête. Colette l'avait accueilli, comme Mademoiselle le lui avait ordonné : très maquillée, les lèvres peintes d'un rouge luisant et foncé, chaussée de très hauts escarpins roses, les jambes gainées de bas résille d'un vert agressif montant très haut sur les cuisses et retenus par des jarretelles à une guêpière de nylon noire bordée de dentelle qui épousait exactement la base de ses seins. Ceux-ci étaient libres, comme le ventre et les reins. Le tout venait de la propre penderie de Mlle Elstir, que Colette avait découverte avec stupeur, tant elle était riche en lingerie spéciale. Et quand, après, elle s'était regardée dans sa psyché, en attendant M. Bellini, elle n'avait pas eu un seul sentiment de honte en se voyant ainsi harnachée. Au contraire. Un délicieux bien-être l'avait fait frissonner. Elle s'était trouvée follement excitante. De tout l'attirail, ce qu'elle avait le plus aimé, c'était la vulgarité insolente des couleurs : le rouge intense débordant de ses lèvres, la somptuosité triviale du vert des bas sur les chaussures roses.

« Je suis une pute, une vraie ! » s'était-elle répété avec volupté.

Pensant que, décidément, la punition s'annonçait bien agréable. Et admirative à propos du jugement porté sur elle par Mlle Elstir. Comment avait-elle pu deviner ?

Antoine Bellini souffla, le sang cognant avec une force de marteau-piqueur à ses tempes. Devant lui, Colette, ouverte et cambrée au maximum, lui offrait ses reins. Elle respectait à la perfection ses instructions. Elle allait et venait lentement d'avant en arrière sur ses genoux et ses mains. Et chaque fois que les reins se tendaient, elle leur imprimait une brusque détente qui offrait d'un coup toute son intimité.

— Très bien, répéta-t-il d'une voix voilée. Maintenant, la même chose, de face.

Colette se retourna, souriante. Et ce fut au tour de la toison du ventre de s'offrir en cadence entre les tendons écartelés des aines.

— Nom de nom, le tablier de sapeur ! grogna Bellini, hors de lui devant l'extraordinaire foisonnement du pubis.

Colette ondula, toujours ouverte, les bras tendus en arrière, les seins tressautant à chaque coup de reins.

— Tiens, fit-elle d'une petite voix gourmande, je ne savais pas que ça s'appelait comme ça.

Bellini s'esclaffa :

— Seulement quand c'est aussi fourni que chez toi, corrigea-t-il.

Elle s'étudia, curieuse, le menton dans la gorge.

— Ah ? fit-elle. Toutes les filles n'en ont pas autant ?

— Non, hélas ! s'exclama le boucher.

Colette gloussa :

— Alors, c'est rare ? Tant mieux !

Sa main droite se mit à descendre le long de son ventre.

— Continue, murmura Bellini.

Elle obéit avec une secrète satisfaction.

Antoine Bellini, nanti pour épouse d'une bouchère de son âge aux mains de tueur d'abattoir et aux épaules de Fort des Halles, qui l'avait dégoûté dès la nuit de noces, avait un problème dans la vie : une libido frénétiquement exigeante. À cinq heures de l'après-midi, quand il s'affala en arrière sur le lit, haletant, il avait fait six fois l'amour. Certain d'avoir donné au moins trois fois du plaisir à Colette, sauf, évidemment, quand il lui avait demandé certaines faveurs à sens unique. Mais elle avait tout accepté, sans jamais un geste de recul. Merveilleuse petite putain de seize ans.

Colette se souleva. Attendrie. M. Bellini, les yeux clos, paraissait dormir. Pas si terrible que ça sur le dos ! Très gros ours brave au fond. Elle se passa la langue sur les lèvres. Si tous les hommes étaient comme lui, ça n'était pas bien terrible de les satisfaire. Elle repensa aux cent quatre-vingt mille anciens francs enfouis à son nom dans le coffre de Mlle Elstir. Elle était là, la direction à suivre…

Gentiment, elle ouvrit ses jambes : M. Bellini, tout en récupérant, caressait mollement son « tablier ». Son grand atout, se redit-elle fièrement. Réfléchissant déjà à tous les moyens de la mettre en valeur. Ces étranges slips découpés surpris dans les tiroirs de Mademoiselle, par exemple… Une brutale envie de lingerie compliquée la saisit. Tout à l'heure, quand M. Bellini serait parti, elle irait frapper à la porte de la Dirlo. On verrait bien. Et même s'il fallait accepter certains rapprochements. Tant pis. La vie avait l'air ainsi faite : on paye de sa personne et, en retour, on a ce qu'on veut. Ce que voulait Colette se dessinait de plus en plus net : L'argent. Elle

Elle obéit et, ne sachant que faire de ses bras, les croisa derrière son dos.

— Non, fit Antoine Bellini, les bras en avant.

En même temps, il entreprit quelque chose qui étonna Colette : il attrapa ses chaussures et se mit à en ôter les lacets, qu'il réunit l'un à l'autre par une boucle serrée.

— Donne tes poignets, fit-il.

Elle les lui tendit. Il les attacha serrés. Puis il arracha d'un geste sa ceinture aux passants de son pantalon et s'approcha.

— Ecarte les coudes.

Maintenant, Colette avait les seins contre la laine du pantalon. Ses poignets ligotés étaient de l'autre côté des jambes du boucher, comme autour d'un poteau vivant.

— Ouvre la bouche, dit Bellini.

Il reprit, fiévreux.

— Je suis fatigué. Tu vas me réveiller. À l'aide de ça.

Il fit passer la ceinture, tendue entre ses deux poings, au ras des yeux de Colette.

Colette cria quand le premier coup de ceinture lui cingla les reins. Au troisième coup, son cri fut complètement assourdi : déjà, le bâillon de chair dans sa bouche avait doublé de volume.

Cinq minutes plus tard, elle se tordait.

Mais pas une seconde, elle ne pensa à se venger avec ses dents. Matée.

Elle le reçut au fond de sa gorge sans aucun autre sentiment que la soumission la plus totale.

La grande silhouette maigre au front dégarni du docteur Albain s'encadra dans la porte de Colette une demi-heure à peine après le départ d'Antoine Bellini.

Colette, toujours nue, le regarda remplir son ordonnance et ses feuilles de Sécurité sociale. Il ne l'avait même pas examinée. Mais au moment de suivre Mlle Elstir, il se ravisa. Il observa de haut en bas l'orpheline avant de se tourner vers la directrice.

— La petite garce me plaît, fit-il avec un sourire gras.

Mlle Elstir se mit à rire :

— Elle est là pour ça. Ne vous gênez pas.

Elle s’en alla, refermant la porte doucement derrière elle.

Resté seul avec Colette, le docteur Albain tourna lentement autour d’elle.

— Tiens, on t’a fouettée, remarqua-t-il d’un ton uni.

Il repassa devant elle.

— Devant, non, constata-t-il.

Il rit.

— On va remédier à ça.

Cinq minutes plus tard, Colette renversée en travers de son lit, bras et jambes attachés en croix aux montants de cuivre de son lit, luttait en vain de toutes ses forces pour chasser le mouchoir enfoncé jusqu’au fond de sa gorge et qui transformait ses cris en plaintes à peine audibles.

Puis, le docteur Albain la prit brutalement, lâchant la courroie de cuir avec laquelle il la flagellait.

Elle eut envie de tuer. Puis de mourir. Et soudain, la plus intense onde de plaisir qui l’ait jamais traversée la secoua dans ses liens.

Elle gémissait encore quand Albain la détacha. Elle leva les yeux, essayant de chasser le voile noir qui les obscurcissait. Et elle vit le visage attentif et étonné de Mlle Elstir penché sur elle.

— C’est une maso, commenta la voix calme du médecin.

— À la bonne heure, répliqua la directrice, ça ne court pas les rues.

Tenaillée de honte, Colette avait refermé les yeux. Bouleversée d’avoir été découverte. Et en même temps délicieusement fière.

La main de Mlle Elstir, soyeuse et tendre comme elle ne l’avait jamais été, remettait en place ses boucles défaites.

— Tout doux, ma petite, murmura la directrice. Tu vois, on t’a révélée à toi-même. Tu n’es pas heureuse ?

Colette rouvrit les yeux. Péniblement. Le visage de la directrice tournoyait au-dessus d’elle. Elle sourit.

Albain remballait ses affaires.

— Au revoir, et merci, dit-il.

Il s’arrêta sur le seuil.

— Elle me plaît vraiment, dit-il. Je reviendrai.

La directrice accentua sa caresse sur le front de Colette.

— Quand vous voudrez, répondit-elle. Mais prévenez-moi à l'avance. J'ai l'impression qu'elle va être très demandée.

Albain franchit le seuil :

— Une seconde, dit Mlle Elstir. Je suppose que si vous ne payez pas, c'est que vous jugez que la consultation est gratuite ?

— Exactement, grimaça Albain.

La directrice le fusilla de ses yeux jaunes.

— Il n'aurait pas été inélégant de m'en prévenir, fit-elle aigrement.

Recroquevillée dans ses draps, les mains pressées sur les balafres de sa poitrine, Colette gémit.

— J'ai mal…

Mlle Elstir lui adressa un sourire de mère compatissante.

— Ne le regrette pas. Ça te rend encore plus belle.

Elle eut un mouvement du buste en avant et se ravisa.

— Non, je te laisse tranquille. Tu as eu beaucoup d'émotions et tu es fatiguée… Tu as faim ?

Colette fit oui de la tête.

— Je vais te chercher un plateau. Moi-même. Tu l'as bien mérité.

Colette reposa son aile de poulet rongée jusqu'à l'os et tendit la main vers les fruits.

— Une seconde, coupa Mlle Elstir. Tu termineras après. Pour l'instant, il faut bien m'écouter.

La vieille directrice, grillant cigarette sur cigarette, expliqua à l'orpheline qu'elle avait une proposition à lui faire. Colette voulait-elle se prostituer pour elle ? À deux, elles feraient une excellente association. Elle, la directrice, apporterait un riche réseau de clients. Quant à Colette, elle les

recevrait. Moitié-moitié, ça lui allait ? Il ne fallait pas craindre de chômer, les trois quarts des hommes sont fous des filles maso.

La directrice s'emballait. Traçait un avenir de luxe et de facilité. Le fouet, disait-elle, ça n'est pas si terrible.

— Surtout quand on n'est pas contre… ajouta-t-elle avec un sourire entendu.

Quant aux petites mortifications d'orgueil à subir, finalement, c'est celui qui les inflige qui est le plus à plaindre…

Bercée, Colette rêvait. Elle avait un atout rarissime : un tablier de sapeur, comme disait M. Bellini. Et la chance d'être aidée par une conseillère hors du commun, sa directrice. En plus, elle prenait plaisir à satisfaire des instincts communs aux trois quarts des hommes !

Dans sa cervelle désorientée d'orpheline qui n'a jamais eu de famille, ni affection, ni tendresse, les monstrueuses propositions de Mlle Elstir s'imprimaient au fer rouge. Elle ne se rendait même plus compte de l'odieux de sa situation. Incapable d'imaginer la suite : l'avilissement progressif, la plongée dans un monde odieux de dépravés qui feraient d'elle leur jouet, l'abandonnant le jour où elle aurait trop servi. Le corps massacré à vingt ans, l'esprit et le cœur complètement dépravés. Bonne pour l'abattage dans les bordels pour Noirs des ports d'Afrique.

Elle rabattit ses draps, montrant fièrement ses seins marqués à Mlle Elstir.

— Apprenez-moi à mieux plaire, dit-elle d'une voix humble. Vous savez tant de choses.

Elle hésita et rougit.

— Tout à l'heure, quand M. Bellini m'a…

Elle s'arrêta, incapable de poursuivre.

Mlle Elstir dut presque la gronder pour qu'elle avoue.

— J'aurais dû y penser moi-même, n'est-ce pas ? reprit Colette.

Les yeux de la directrice chavirèrent. De contentement.

— Bien sûr ! s'exclama-t-elle. Mais ce n'est pas de ta faute. Tu as tout à apprendre, concernant les hommes.

— Quoi, par exemple ? demanda avidement Colette.

Mlle Elstir parut chercher ses idées. Elle ne pensait qu'à la façon de ne pas trop brusquer les choses.

— Eh bien, commença-t-elle lentement, il faut que tu observes une règle capitale : Ne rien refuser. Rien.

Elle s'arrêta et flatta la joue de Colette qui rêvait, les yeux dans le vague.

— Tu m'as dit de te donner un conseil, reprit-elle. En voilà un, crois-moi tous tes clients reviendront. Et tu seras vite riche.

Colette pressa ses avant-bras contre sa poitrine.

— Et s'ils exagèrent ? demanda-t-elle, terrorisée.

Mlle Elstir écrasa sa cigarette dans le cendrier.

— Ils paieront le double.

Colette eut l'impression d'être cinglée en plein visage. Elle ferma les yeux. Des torrents de supplices défilaient sous ses paupières. Elle tremblait de peur. Et le pire, c'est qu'elle aimait ça…

Alors, une envie irrésistible d'être grondée la submergea. Elle révéla à Mlle Elstir l'existence du manche de balai scié, son usage, et où elle pouvait le trouver.

— J'espère que tu as oublié ce petit crétin de fils Lombard ! s'exclama la directrice en faisant tourner le bâton dans sa main.

Colette éclata de rire.

— Ah, ça oui !

Un sourire de satisfaction souleva les commissures sèches de Mlle Elstir.

— À la bonne heure. J'ai un bon client pour toi. Un avocat parisien qui adore non seulement fouetter les filles de ton âge mais des choses plus compliquées. Le bâton te servira.

Colette baissa les paupières.

— Il paye très bien, ajouta vivement la directrice. Cent mille anciens la soirée complète. Tu as bien compris ? Cinquante mille pour moi et cinquante mille pour toi.

— C'est vrai ? balbutia Colette, sidérée.

— C'est le prix, ricana Mlle Elstir. Et rappelle-toi bien : s'il exagère, tu le fais doubler. N'aie pas peur de l'exiger. Ces clients-là, ils ont l'habitude.

Elle déposa un rapide baiser sur le front de Colette et, avant de sortir, se passa l'index sur les lèvres.

— Pour la présentation, dit-elle lentement, tu seras nue, avec des nattes et une frange, maquillée jeune fille, mais la taille prise dans un corset très serré.

Elle hocha la tête.

— Vraiment très serré. Beaucoup plus que ta guêpière d'aujourd'hui. Et un corset étroit. À peine plus large que la main. J'en ai plusieurs. Tu verras, ça t'ira très bien.

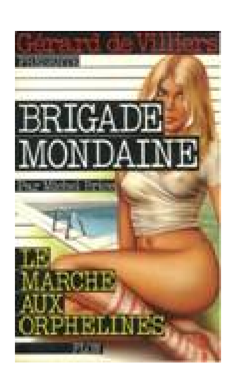
Elle ajouta :

— Pour tes seins, ne t'inquiète pas. Les hommes à corset, ça n'aime que la croupe.

Elle hésita et eut un sourire ignoble.

— Au début, ça te fera mal. Ça aussi, tu t'y feras vite.

CHAPITRE VI



Charlie Badolini se haussa sur la pointe des pieds pour s'asseoir sur le bureau. Très patron moderne. Corentin pensa qu'il avait dû voir un film policier américain la veille au soir à la télévision.

Le chef de la Mondaine se mit à pianoter les touches de la vieille Remington où Rabert, de plus en plus suralimenté, tapait un rapport. Il se fouilla, cherchant ses cigarettes, extirpa de sa poche ion paquet de

Gauloises bleues qu'il fouilla de l'index. Vide… Il le froissa et n'eut pas l'air surpris du tout quand Corentin, résigné, lui tendit ses Gallia.

Le scénario, répété mille fois, se renouvela, identique.

— Pouah ! fit Badolini en en prenant quand même une.

— Bon, venons-en au fait, reprit-il en soufflant avec dégoût une bouffée de sa Gallia, toujours dans le scénario. Où en êtes-vous, Corentin, avec cette affaire Lombard ?

Boris tendit la main par-dessus son épaule vers Brichot. Le dossier, rose puisqu'il s'agissait d'une fille, atterrit sur la table de Corentin qui l'ouvrit.

— La directrice, commença-t-il d'un ton professionnel parfaitement neutre, a été tout à fait réglo. Voici sa lettre, d'abord. Inutile, je pense, monsieur le divisionnaire, que je vous la lise en entier ?

Badolini cracha sa fumée.

— L'essentiel, c'est tout.

Boris reposa la lettre.

— Elle a identifié la fille, dit-il. Très vite, grâce à l'écriture, comme je le lui avais conseillé. Une certaine Colette Geoffroy, âgée de seize ans et demi. La fille a tout avoué. La directrice n'y a pas été de main morte, elle l'a renvoyée et aiguillée vers un centre d'éducation spécialisé dans les fortes têtes, au fin fond de la Somme. J'ai l'adresse quelque part par là. J'ai aussi un double de la lettre de la directrice à l'Aide sociale à l'enfance où elle la prévient de l'exclusion et de la sanction, comme il est légal de le faire. Avec un double de l'accusé de réception de la mairie à la note explicative de la directrice. Paperasserie indispensable, là aussi. Les orphelinats, vous le savez, sont sous le contrôle de l'Aide sociale à l'enfance.

— Je sais, coupa Badolini. Les orphelins n'ont pas de famille. Il faut les suivre de la manière la plus stricte.

Corentin tendit le cendrier à son supérieur qui y tordit son mégot.

— Sans doute, Patron, reprit-il, mais l'Orphelinat des Roses est un établissement un peu à part. Un des rares encore privés avec lesquels traite l'Assistance Publique pour les enfants qu'elle n'a pas la place de prendre dans ses propres établissements. C'est un peu différent. Je me suis renseigné à fond. Voulez-vous que je vous explique le détail des subventions de travaux et d'entretien, le mécanisme complexe des prix à la journée par enfant, etc… ?

— Corentin, vous me fatiguez, gémit Badolini, en tendant la main vers le paquet de Gallia. Une seule chose m’intéresse : téléphoner à M. Lombard que la fille a quitté les lieux et que son petit chaud lapin de fiston va pouvoir être mis au régime sec. Je peux l’appeler, non ? Tout est réglé ?

Corentin tiqua :

— Permettez-moi, Patron, de présenter les choses d’une façon un peu différente.

Il tapota sur son dossier.

— Tout est en règle, ça oui. Tout n’est pas réglé, pour autant.

Badolini descendit de son bureau. Ses talons légèrement surélevés, pas trop pour rester convenable, claquèrent sur le sol.

— Que voulez-vous dire, Corentin ? Quelque chose cloche ?

Corentin secoua la tête en se pinçant les lèvres.

— Pas exactement, Patron. Juste des détails. Et vous savez combien j’aime tout tirer au clair.

Les yeux du Patron de la BM s’enflammèrent.

— J’ai horreur qu’on tourne autour du pot.

— Je suis allé chez M. Lombard, monsieur le Divisionnaire, commença Corentin, modeste.

— Inutile que je lui téléphone si vous faites mon boulot à présent !

— Ne vous énervez pas, Patron. Ce n’est pas lui que je voulais voir. Mais le fils. Il m’a appris une chose très intéressante. Si la fille s’appelle bien Colette, la sienne est brune. Très brune, avec la peau claire. Et grande.

— Et alors ? Je m’en fiche ! grinça Badolini.

— Alors, reprit doucement Corentin, j’ai téléphoné à Mlle Elstir, hier soir, pour accuser réception de son pli recommandé. Je l’ai fait parler, comme ça. Vous voyez ce que je veux dire. Eh bien, sa Colette à elle, si j’ai bien compris au détour de la conversation, sans poser de questions directes bien sûr, c’est une petite rousse.

— Le fils Lombard vous aura raconté des salades, par crainte. C’est évident.

Corentin fit la moue :

— Possible. Seulement, l’inspecteur Brichot, ici présent, rentre juste de là-bas. Il a vu les grandes sortir de l’orphelinat pour aller au Stade

municipal. Une quinzaine de filles en tout. Il les a bien observées et il a une remarque à vous faire sur la question.

Corentin vira vers son équipier.

— À toi, Aimé.

Aimé Brichot toussota :

— Il n'y avait pas de grande brune à la peau claire. Par contre il y avait une rousse. Une petite rousse.

Badolini leva les bras au ciel.

— Il y avait deux rousses chez les grandes, voilà tout.

Corentin tendit son paquet de Gallia.

— Evidemment, ça se tient, fit-il conciliant. Seulement, les rousses, ça n'est pas fréquent.

Surtout sur une quinzaine de filles. Ensuite, cette rousse-là, nous la connaissons.

— Ah tiens ? jeta Badolini, intrigué.

Corentin essaya de ne pas sourire :

— Je l'ai vue dévaler un escalier sur les fesses devant moi l'autre jour.

Il s'arrêta deux ou trois secondes.

— Patron, elle ne portait pas de culotte.

Derrière lui, Rabert éclata de rire grassement.

— Ah vous, s'écria Badolini, Taisez-vous ! Ce que dit l'inspecteur Corentin change tout. Il a raison.

Empoignant une chaise, il la souleva et d'une détente de son poignet où se voyaient les tendons, il la retourna pour s'asseoir à califourchon.

— Corentin, décréta-t-il calmement, on reprend tout par le début.

— Attendez, coupa Corentin. Je n'ai pas fini. Tout à l'heure, l'inspecteur Brichot s'est pointé au Ciat de la ville. Le commissaire n'était au courant de rien. Il l'a envoyé balader. Curieux, ça aussi, non ?

Lucienne fit passer d'un geste vif des deux mains ses longues boucles blondes derrière ses oreilles. Elle se pencha sur Marion, inquiète.

— Tu ressens quoi, exactement ? dit-elle avec miséricorde.

Marion se mordit la lèvre inférieure et hoqueta.

— J'ai mal au cœur, tu peux pas savoir, gémit-elle.

Lucienne sortit son mouchoir et lui épongea le front.

— Ça, je sais. Je t'ai assez vu vomir depuis dix minutes. Mais dis-moi plus. Peut-être, tu n'as qu'une indigestion ?

Marion se laissa aller de tout son long sur l'herbe. Epuisée. Luttant contre l'affolement qui la gagnait. Elle avait compris le sens des questions de sa camarade. Des questions qu'elle se posait à elle-même, en secret, depuis deux mois.

Elle releva la tête péniblement. Vérifiant que là-bas, sur le stade, à cinquante mètres du petit bois où elle s'était réfugiée pour vomir, aussitôt suivie par Lucienne, si la monitrice n'avait rien remarqué. Mme Foucault continuait à arbitrer le match de handball, sifflet aux lèvres, tout près des filles qui sautaient en hauteur, s'exerçaient au poids ou s'entraînaient dans les starting-blocks des courses de vitesse.

Marion se recoucha, essayant de maîtriser les battements de son cœur.

— Je sais à quoi tu penses, avoua-t-elle Exactement ce que Mademoiselle nous a appris d'avance à reconnaître…

— Dis, commanda Lucienne en se rongeant les ongles.

Marion prit une aspiration :

— Ce n'est pas une indigestion. Je n'ai rien pu avaler à midi à la cantine… Mal au cœur, tout le temps. Et j'ai l'impression d'avoir le ventre gonflé, sous l'estomac. Sans arrêt… des nausées…

Lucienne avança le nez.

— Tu ne sens pas pareil, c'est vrai, dit-elle. La sueur.

Elle se redressa :

— C'est la zone ! décréta-t-elle. La vraie ! Tu es enceinte.

Marion ferma les yeux et des larmes se mirent à couler doucement au bord de ses paupières.

— Tu as raison. J'en suis sûre aussi. Secouée de hoquets, elle se retourna sur le côté et recommença à rendre sa bile dans l'herbe.

Lucienne lui tenait le front. Emue. Amicale. Comme elle, Marion faisait partie des filles offertes par la directrice aux notables de la ville et à leurs amis venus de Paris. Depuis deux ans déjà toutes les deux…

Elle releva Marion par-dessous la nuque et lui sourit tendrement :

— Tu as sûrement oublié ta pilule un jour. Marion baissa les yeux sans répondre.

— Mademoiselle t'a pourtant expliqué ! gronda Lucienne.

— Je sais, gémit Marion. Je n'ai pas de tête… Lucienne lissa ses boucles rousses collées par la sueur sur son front :

— Tu te sens comment ? demanda-t-elle avec anxiété.

Marion se força à sourire :

— Ça va mieux. Jusqu'à ce soir. Tous les soirs, c'est pareil. Ça recommence.

— Marion ! fit Lucienne, soudain sérieuse. Si tu ne vas pas trouver Mademoiselle en rentrant du stade, je le ferai moi-même.

Une lueur affolée agrandit les pupilles de Marion.

— J'irai, promit-elle en s'essuyant les yeux avec les poings.

M[lle] Elstir surgit en coup de vent dans la classe des grandes. Florence Giraud, la prof de lettres, referma involontairement le texte *d' Iphigénie* qu'elle était en train de commenter à ses élèves.

— Que se passe-t-il ? Quelque chose de grave ? s'exclama-t-elle en se levant surprise de l'énervement visible de la directrice.

— Je le crains, fit celle-ci sombrement en montant sur l'estrade.

Elle se tourna vers la jeune femme qui glissait ses doigts dans ses longs cheveux blonds flottant en boucles souples jusqu'à ses épaules.

— Colette a passé la rubéole à Marion, reprit-elle vivement. Voilà pourquoi Marion n'est pas revenue en classe après l'heure de gymnastique.

Elle soupira.

— Mon Dieu, pourvu que l'épidémie s'arrête là !

Et, projetant le menton vers Florence Giraud :

— Connaissez-vous exactement les symptômes annonciateurs de la rubéole.

Florence Giraud hésita :

— Je ne suis que professeur de lettres, avoua-t-elle.

Mlle Elstir réprima un haussement d'épaules agacé.

— C'est simple, reprit-elle en s'adressant à toute la classe. Ecoutez-moi bien. Le docteur Albain vient de me les expliquer. Ils sont simples. Si vous avez mal à la tête avec des malaises légers, imprécis avec un début de rhume, venez tout de suite me trouver. Surtout si, en plus, vous avez des ganglions sous les oreilles. Et, bien sûr, si de petites taches rouges en tête d'épingle commencent à apparaître sur votre visage. En tout cas, dépêchez-vous. La rubéole, c'est très contagieux !

Grognements légers d'approbation.

— Bon, je m'en vais. J'ai toutes les classes à faire, fit Mlle Elstir avec lassitude.

À sa place, Lucienne poussa un soupir en essayant de ne pas rire. Vite furieuse contre elle-même. Qu'est-ce qu'on allait bien faire à Marion ? Bien sûr, elle avait entendu parler d'avortement. Mais la réalité du mot, elle ne la connaissait pas bien. Elle frissonna. Et se félicita de prendre la pilule tous les matins au réveil.

Florence Giraud rappela encore une fois les symptômes, puis elle rouvrit *Iphigénie.*

À la table derrière Lucienne, une grosse fille boutonneuse se mit à pouffer en se massant les mâchoires.

— Je sens que je vais avoir mal avant longtemps ! souffla-t-elle à sa voisine.

— Tu parles d'une zone ! répliqua celle-ci, un échalas osseux disgracié par la nature.

Marion se leva précipitamment en voyant entrer la directrice. Tête basse, les yeux à terre. S'attendant à une nouvelle gifle, comme tout à l'heure quand elle avait tout avoué.

Mlle Elstir la contempla méchamment de haut en bas.

— Petite conne ! lâcha-t-elle furieusement.

L'insulte, pour Marion, fut plus forte qu'une gifle. Marion avait son orgueil. Une paire de baffes, ça oui, elle admettait. Mais s'entendre traiter de petite conne quand on fait la putain pour engraisser le coffre de la directrice, c'était trop.

— Eh vous ! grinça-t-elle, blême, je vous en prie ! Sinon, moi, je vais tout dire à la police.

Effarée, aussitôt après, de son audace. Se voûtant en attendant la tornade, qui ne vint pas, curieusement. Au contraire. La directrice se radoucit aussi vite qu'elle s'était emportée. Elle prit les mains de Marion.

— Pardonne-moi, minauda-t-elle. Tu m'as exaspérée. C'est compréhensible, non ?

Marion, bouche pendante, la regarda par en dessous. Avant d'esquisser un timide sourire.

— Voilà, c'est mieux, reprit Mlle Elstir. On est redevenues amies. Maintenant, tu vas faire tout ce que je te dis. Le docteur Albain va nous aider. Tu verras, ce ne sera rien.

Elle se tourna vers Albain qui pianotait la vitre depuis le retour de la directrice. Sûr de son diagnostic : Marion était bien enceinte. Et n'attendait plus que d'agir.

— On y va ? demanda simplement la directrice.

Albain haussa les épaules, indifférent.

— Dans sa chambre, non ?

— Comme vous voulez. Suis-nous, Marion.

Ils s'engagèrent tous les trois dans le couloir de derrière, celui qui donnait directement dans l'aile de la directrice, côté ruelle, et complètement indépendant du reste de l'établissement.

En montant l'étroit escalier de bois, Marion crut que ses jambes ne la portaient plus. Elle vacilla et se rattrapa au bras de Mlle Elstir.

— Courage, ma petite, souffla celle-ci affectueusement à son oreille.

La chambre de Marion touchait celle de la directrice. Puis il y avait celle de Lucienne et celle de Colette. Mlle Elstir avait tout son cheptel à portée de la main.

Tout au fond, après la chambre de Colette, une lourde porte à serrure ancienne. Où donnait-elle ? Apparemment, dans un grenier sans aucune lucarne, immense à en juger par l'importance de la couverture d'ardoise. Ce qu'était vraiment le grenier, peu de personnes le savaient. Mlle Elstir, puis Mike Parkin, le concierge. Albain, aussi, comme tous les complices. Et,

bien entendu Colette, Marion et Lucienne, après toutes les filles qui les avaient précédées dans les chambres individuelles depuis près de vingt ans.

— Vous avez bien tout ? interrogea la directrice, à peine entrée, en observant le médecin qui ouvrait sa mallette.

Albain sifflotait en vidant la mallette peu à peu.

— À moins d'un oubli, oui, murmura-t-il comme pour lui-même.

Il déposa d'abord dans une serviette préalablement étalée sur le bureau de Marion au milieu de ses cahiers, une série de fines tiges de plastique souple à bout arrondi. Rouges avec des points noirs. Sept en tout. Et de diamètre croissant.

— Tu vois, Marion, fit-il gentiment par dessus son épaule, ça s'appelle des « bougies ». Je t'explique pour que tu comprennes. Parce que tu es une bonne fille. Pour que tu m'aides aussi. Comme ça, tu t'apercevras combien le travail est facile.

Il rit :

— Une lettre à la poste, vraiment, c'est le cas de le dire. Approche-toi.

Il brandit la première « bougie. »

— Ça va servir à dilater ton utérus. Tu sais ce que c'est, l'utérus ?

— Absolument, intervint la directrice. Elles ont des cours d'éducation sexuelle, maintenant.

Albain grimaça.

— Un orphelinat très à la page, ironisa-t-il.

Il sortit ensuite une sorte de pince à bec, également en plastique.

— Le speculum, fit-il en le tournant en l'air. Quand je t'aurai dilaté l'utérus, je le maintiendrai ouvert avec ça.

Marion frissonna :

— Ne t'inquiète pas. Tu ne sentiras rien, je te le promets.

Après, une canule souple transparente, toujours en plastique, alla rejoindre les « bougies » et le speculum sur la serviette.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria Marion.

Albain sortait une pompe à bicyclette. Une simple et banale pompe à vélo.

— Tu n'en as jamais vu ? questionna-t-il en jouant les étonnés.

— Si, mais…

— Eh oui, reprit-il gaiement. Ça n'est pas plus compliqué. On appelle ça la méthode Karman, dite d'aspiration. Déshabille-toi et allonge-toi. Dans cinq minutes, tout sera fini.

Il se tapa sur le front.

— J'allais oublier le bocal.

Il le prit et le disposa entre les cuisses ouvertes de Marion. Celle-ci haletait doucement. Debout derrière elle, Mlle Elstir lui caressait les tempes, souriante.

Une à une, les « bougies » se succédèrent en place. Puis le speculum.

— Tu as mal ? interrogea Albain.

Il n'avait pas mis de blouse, ni même de gants médicaux. Et il était resté en veston.

Marion secoua négativement la tête avec un petit sourire crispé.

— À la bonne heure, s'exclama Albain, paternel. Et maintenant, on y va !

Il inversa d'abord la valve de la pompe. Pour qu'elle aspire au lieu de souffler.

Puis il en brancha l'autre extrémité sur la canule qu'il plongea dans le bocal, maintenu entre ses genoux.

Il se pencha : Mlle Elstir saisit les poignets de Marion qui gémit, mais se calma très vite.

— Mal ? fit Albain.

— Non, reconnut-elle. C'est froid, c'est tout.

Albain actionnait la pompe.

Ça dura deux minutes. Pas plus. Il se releva, tendit le bocal à la directrice qui l'emporta à la salle de bains et ôta le speculum.

— Voilà, conclut-il paisiblement. Repose-toi une heure ou deux, et après, dommage que tu sois censée avoir la rubéole, sinon tu pourrais retourner en classe.

Marion se replia sous ses draps. Une vague lourdeur au creux du ventre. Epuisée nerveusement.

Dans le couloir, Albain adressa un sourire salace à sa complice.

— Colette, elle aussi, est toujours censée avoir la rubéole ? dit-il.

— Bien sûr, rétorqua Mlle Elstir avec l'air de le voir venir.

Albain émit un petit rire.

— J'aimerais assez lui dire bonjour.

Les lèvres fines de la directrice se contractèrent dans un rictus.

— Pour vos honoraires, je suppose ?

Il rit, sans répondre.

— Eh bien, allez-y, vous connaissez le chemin.

— Merci, dit-il simplement. Et à bientôt.

Quand il frappa à sa porte, Colette étudiait sans conviction un cours de physique. Ordre de la directrice. Plus pour l'occuper que par souci de ses examens. Jamais Colette ne passerait son bac. Pas plus que Marion ou Lucienne. Elles s'en moquaient. Une autre vie les attendait, où elles n'auraient pas besoin de diplômes.

Elle se leva, rougissante, en voyant entrer le médecin.

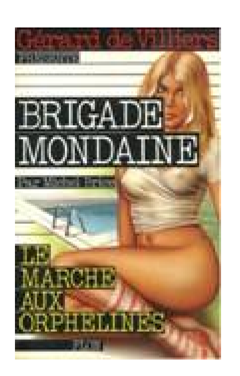
Albain la contempla avec avidité. Colette était en robe de chambre et pieds nus. Pour lui éviter toute envie de sortir de chez elle, Mlle Elstir lui avait confisqué tous ses vêtements.

Elle ne put soutenir son regard et baissa les yeux. Il alluma une cigarette et se cala dans le fauteuil Voltaire.

— À poil, dit-il brutalement et viens ici.

Colette dénoua lentement sa ceinture et fit glisser sa robe de chambre à terre d'un brusque mouvement d'épaules. Elle s'avança, ravie d'échapper à la physique.

CHAPITRE VII



Boris Corentin tendit son assiette à Jeannette Brichot avec gourmandise.

— Fameuse, cette salade. Je peux en avoir encore ? Qu'est-ce que vous avez mis dedans pour qu'elle ait un goût aussi frais ? À croire que vous en cultivez sur votre balcon !

Jeannette rosit de plaisir.

— Secret, fit-elle mystérieusement, l'index sur la bouche.

Boris n'insista pas. Un pied vint frôler le sien. Il leva le nez. Mémé, la serviette dans le col, couteau et fourchette en l'air, roulait des yeux vers sa gauche.

Boris essaya de trouver ce qu'il désignait. Sans comprendre. Dans la direction indiquée, il n'y avait que l'étagère à alcools et apéritifs.

— C'est jaune et c'est liquide, siffla Brichot d'un air entendu.

Jeannette lui tapa la main du plat de son couteau.

— Tais-toi, Mémé.

— Ça devient blanc quand on le noie dans l'eau, reprit Brichot, entêté.

Jeannette secoua la tête, excédée.

Corentin réexamina l'étagère. Il s'arrêta sur la bouteille de Ricard. Jaune… Blanc quand on le verse dans l'eau… Un goût carrément frais. Il se tourna vers Jeannette, triomphant.

— Trouvé ! Vous mettez de l'anis dans la sauce.

— Une goutte, pas plus, avoua Jeannette, vaincue.

Brichot cria. Sa femme venait de lui décocher un coup de pantoufle dans le tibia.

Il mastiqua un peu plus bruyamment pour penser à autre chose. Et, œuf corse, pensa boulot illico.

— Qu’est-ce que tu comptes faire, Boris ? demanda-t-il en soulevant ses lunettes sur son nez d’un geste machinal. On entre dans l’illégalité si on continue.

— Pas tout à fait, corrigea Corentin en se resservant un doigt de vin. Baba est d’accord. Il nous couvre.

— Même pour ce que tu vas faire ? jeta Brichot soucieux.

Corentin ouvrit la bouche, avide.

— Quoi ? Tu sais ? Je ne t’ai rien dit.

Jeannette se serra les tempes à deux mains :

— Ça y est, ils recommencent…

Son mari prit le temps de faire mijoter sa flèche.

— Non, je ne sais pas, dit-il finement. Mais je te connais, et tu prépares sûrement un truc à ta manière. Je veux dire : original, amusant, astucieux. Et risqué, comme d’habitude.

Corentin, surpris, se resservit trois centimètres de vin.

— Tu mets le doigt dessus, admit-il.

Brichot triompha :

— Je te l’avais bien dit, lança-t-il en agitant sa fourchette. On fonce vers les ennuis, je le sens. Un truc du genre Thionville si tu vois ce que je veux dire…

— Mais non, corrigea Corentin, tout est différent. Cette fois, Baba me couvre, je te répète.

Brichot avança ses lunettes d’une chiquenaude nerveuse.

— Tu me prends pour un stagiaire ? S’il est si légal, ce projet qui te trotte dans la tête, tu l’aurais dit à Baba !

Le menton rentra dans la pomme d’Adam.

— Or, tu ne le lui as pas dit.

— Bien jeté, Max, avoua Corentin.

Les lunettes de Brichot glissèrent sur son nez.

— Comment tu sais que je m’appelle Max en quatrième prénom ? Je ne l’ai jamais mis sur mes papiers ! Ça fait trop long sur la ligne après Aimé, Sébastien et Narcisse.

— Narcisse ? s’esclaffa Boris, hilare, ça non plus je ne savais pas.

— Tu n’aimes pas ? glapit Brichot, aigre. C’est le prénom de mon parrain.

— Si, mais ça surprend toujours.

— Revenons au fait, coupa Brichot, outragé. Et il est clair comme deux et deux font quatre : tu vas nous ficher encore une fois dans le pétrin.

— On s’en sort toujours, corrigea Boris aimablement.

— Toujours, c’est vite dit. Ça ne durera pas toujours.

Brichot se massa les paupières sous ses lunettes.

— Enfin, vide ton sac, tête de mule. Je sais que je ne te ferai jamais changer d’avis.

Corentin lui secoua l’épaule.

— Merci, Mémé. Bon. Dis-moi quel est le problème désormais ?

Brichot rêva derrière ses verres.

— Vois pas, conclut-il.

— S’introduire dans la place et faire le périscope.

Brichot pointa le nez :

— Impossible. On est connus. Et de toute façon, il faudrait qu’un autre poulet se fasse engager comme jardinier, ou je ne sais pas quoi. Trop compliqué.

— Tu l’as dit, Max. Alors, il faut trouver un allié dans la place. Quelqu’un qui y est déjà. Et qu’on convainque de nous aider.

— Quadrature du cercle, estima Brichot qui tombait parfois sur le mot juste même quand il ne pigeait pas tout à fait ce qu’il signifiait.

Il passa au point mort et, d’un ton haché :

— Mais enfin, Boris, pourquoi tu vas chercher les complications ? Retourne voir la directrice et interroge-la plus serré !

Corentin massa la main de Jeannette Brichot.

— Triphosmag, énonça-t-il.

— Triphos quoi ? fit Jeannette.

— C’est un fortifiant du cerveau. Votre mari en a bigrement besoin, Jeannette. Vous devriez lui en administrer une cure tous les mois. Il pétillerait.

— Si tu t’expliquais au lieu de baratiner Jeannette, fit Brichot, rogue.

— Facile, sourit Corentin. Mon intuition qui me dit que le concierge est un vieux saldingue et Mlle Elstir une poubelle – moralement s'entend –, enveloppée de laine de shetland et de soie sauvage. Si mon intuition ne se trompe pas, la dernière chose à faire, tu peux piger ça, inspecteur ? c'est d'aller la revoir.

Il repoussa sa chaise en arrière et se balança.

— Ma chaise, Boris, gémit Jeannette. C'est de l'acajou.

— Pardon. Je ne recommencerai plus. Mémé, tu acceptes la logique de ma solution ?

— *All right,* ma flèche, admit Mémé, bon bougre. Mais, quel allié ?

— Un allié au féminin.

— Pige pas.

— Une femme ! Une prof. C'est évident.

La moustache s'arrondit.

— Et pourquoi une femme ?

Corentin se pinça le nez et, avec un clin d'œil à Jeannette.

— Parce que, Mémé, ce serait bien le diable si, parmi les douze ou quinze profs de l'Orphelinat de Roses, toutes de sexe féminin, puisque l'établissement est un des rares qui ne soit pas devenu mixtes, il n'y en a pas une potable.

Il baissa les yeux, modeste.

— Pour un brin de cour, j'entends.

Un sifflement assourdi fusa sous la moustache.

— Je te vois venir, Boris !

— Tu l'as vu, vite et juste, Max, déclara sentencieusement Corentin. Il va falloir payer de sa personne.

Aussitôt, il tiqua et, se penchant vers Jeannette lui vola un baiser sur la tempe.

— De la mienne, Jeannette, n'ayez pas peur.

Le baiser l'avait fait sursauter. Elle se cabra :

— Je l'entends bien comme ça, fit-elle aigrement.

Dans la seconde suivante, elle rendit son baiser à Boris.

Mlle Elstir s'enveloppa comme frileusement dans sa robe de chambre en cachemire à ramages.

— Ressers-moi du café, dit-elle à Lucienne, assise sur le lit à côté de Marion, un peu pâle, mais parfaitement détendue.

Colette, elle, feuilletait *Vogue,* lovée dans un fauteuil crapaud damassé or.

Lucienne se dressa, docile, et fit ce qu'on lui demandait. Puis elle retourna s'asseoir.

Mlle Elstir fit fondre délicatement le sucre avec sa cuiller en argent tout en laissant errer son regard vers la nuit extérieure à travers les rideaux de tergal.

— Ecoutez-moi bien toutes les trois, dit-elle enfin sans quitter la fenêtre des yeux. Ce que je vais vous dire est important.

Elle but une gorgée de café brûlant, et la soucoupe tinta contre le marbre de la table basse devant elle. Rêvant à ce policier pas comme les autres venu la voir l'autre jour, et craignant le pire.

— Samedi soir, reprit-elle d'une voix redevenue dure, je vais avoir besoin de vous. Beaucoup plus que d'habitude. Je veux que vous soyez encore plus compréhensives. J'insiste. La soirée que je prévois n'est pas une soirée comme les autres.

Elle reprit sa tasse de café. Continuant à fixer la nuit au-dehors.

— Je veux secouer la routine, reprit-elle. Depuis quelque temps, c'est toujours pareil. Le ron-ron. Banal, triste.

Elle sourit avec amertume pour elle-même.

— La banalité. L'éternelle banalité des rapports humains… murmura-t-elle.

La soucoupe cogna le marbre à se briser.

— J'ai décidé d'organiser au grenier une soirée de gala. Comme jamais encore il n'en a vu. Déjà, vous avez participé avec des filles qui étaient à votre place autrefois. Trois ou quatre – parfois plus. Je vais en faire venir une vingtaine au moins. Avec des clients qui, croyez-moi, sont autre chose que vos provinciaux habituels de ce trou de grande banlieue.

Sa voix se faisait acide, frémissante.

— Il faudra être à la hauteur. Et vous aurez du mal. Dites-le-vous bien : vous qui vous croyez sans doute des petites championnes de parties fines, vous n'êtes rien à côté des filles que vous allez voir débarquer samedi. Elles ont vécu, elles, depuis qu'elles sont parties d'ici.

Son briquet Dupont claqua méchamment à l'extrémité d'une *Benson and Hedges*. Fascinées, Colette, Lucienne et Marion ne bougeaient plus. Conscientes de prendre une leçon.

— Je n'exigerai pas l'impossible, reprit la directrice. Il y a un temps pour tout, et vous n'êtes encore que des gamines. Ce que je vous demande, c'est d'ouvrir les yeux et les oreilles, samedi prochain.

Elle s'arrêta, toisant les trois orphelines pour la première fois depuis tout à l'heure.

— Vous avez envie d'être riches ?

Les trois filles hochèrent timidement la tête.

Les lèvres de Mlle Elstir grimacèrent un sourire qui se voulait bon.

— Je vous y aiderai. Mais il faudra m'écouter. M'obéir au doigt et à l'œil.

De nouveau, son regard errait vers la fenêtre.

— Colette ? fit-elle.

— Oui, mademoiselle.

— Mets-moi un disque.

Colette regarda la pile, dans les rayons du bas de la bibliothèque.

— Lequel, mademoiselle ?

— Regarde à gauche. Ça vient des USA.

Un envoi récent. Lis-moi les titres.

Colette se précipita et sortit quelques pochettes aux couleurs hurlantes. Les unes présentaient des monstres de cauchemar, les autres des divagations optiques dignes de l'asile. Puis il y avait un papillon phosphorescent sur fond d'écaille outremer. Un masque de carnaval qui tirait la langue. Avec quatre yeux.

— Les titres, insista Mlle Elstir, toujours statufiée.

Colette lut. Maladroitement, accrochant les termes américains.

— Ça, coupa tout à coup la directrice. C'est le papillon, non ?

— Oui, fit Colette, impressionnée.

— Santana ?

— Oui, mademoiselle.

— Mets-le. J'aime Santana. Il chante des choses pas bêtes. Il a du rythme. Une voix qui réchauffe la poitrine.

La musique s'éleva. Scandée. Rythmée, chaude. Exactement comme disait Mlle Elstir.

Elle écouta sans un mot toute la première face. Colette se releva pour mettre l'autre face. La directrice reprit son rêve. Amer. Elle se sentait vieille. Elle en avait assez de sa double vie. Pourquoi fallait-il qu'elle soit née différente des autres femmes ? Avec son éducation et la dot que son père lui réservait, elle aurait pu faire un beau mariage. C'était il y a longtemps, bien avant la guerre. Elle était mieux que jolie. Belle. Mais le regard des hommes la faisaient se rétracter comme une huître sous le citron. Elle n'aimait que les filles. Aujourd'hui, ça se pardonne. À l'époque… Elle frémit en se rappelant les humiliations subies. Et le serment de vengeance qu'elle s'était fait. Le monde des hommes lui avait interdit de s'épanouir comme il lui semblait, à elle, naturel de le faire ? Elle se vengerait des hommes. En les exploitant. Par le seul vrai défaut de leur cuirasse. Elle vivrait d'eux. Seule. Sans rien devoir à personne… C'est ainsi qu'était née l'idée de cet orphelinat-vivier de prostituées. Sans doute, il fallait avilir des êtres de son propre sexe pour mener sa vengeance à bien. Mais existait-il pour elle un autre moyen ? Et puis, avaient-elles vraiment à se plaindre ? Aucune de celles qui étaient passées entre ses mains ne faisait autre chose que de la remercier. Sans doute, il y avait des anicroches. Des déchéances. Des drames. Mlle Elstir se lavait les mains de ces « bavures ». Se disant que, de toute façon, la fille concernée aurait raté sa vie. Question de caractère. On en a ou on n'en a pas.

Là-dessus, elle avait un nez de Diane chasseresse. Souvent, ses clients lui demandaient comment elle flairait, dans son cheptel d'orphelines, celles qui étaient faites pour se donner, se prostituer. Elle riait, les traitant d'imbéciles. Et le pensant. Parfois, sans doute, avait-elle dû employer de légers euphorisants du type amphétamines. Mais rarement. Le docteur Albain avait créé un aphrodisiaque à base de S.T.P. et de Yohimbine. Très efficace mais difficile à manier.

La directrice elle, préférait aux drogues l'action douce et excitante de l'alcool. Elle avait une spécialité, un punch martiniquais qui rendait ses recrues hardies et dociles.

Colette, Marion, Lucienne, pour ne prendre qu'elles, elle les avait créées, clac, comme ça. En une journée. Et dans son lit à elle.

Le talent, ça existe. Partout. Même chez les mères maquerelles.

Elle se sourit pour elle toute seule. Oui, c'était ça. Elle était devenue une mère maquerelles. Quelle revanche sur son enfance bourgeoise ! Paroisse, vêpres et Couvent des Oiseaux ! Quelle dégringolade aussi ! Parfois, dans la rue, Mlle Elstir avait les larmes qui lui montaient aux yeux, devant les bébés ronflant, poings crispés, nez rose et joues roses, dans des landaus poussés par des mamans gâteuses de fierté. Ça devait être si bon…

Seulement, il fallait passer par l'homme. Cette simple idée était la chose la plus insupportable que puisse imaginer Mlle Elstir. Plutôt crever.

À près de soixante ans, elle était vierge.

Le disque s'était arrêté.

— La première face, encore, commanda-t-elle. Amusée.

Elle aimait donc la voix d'un homme… Mais l'art, ça n'a pas de sexe.

Elle essaya de chasser la pensée des derniers événements. En vain. Ce qui l'inquiétait, ce n'était pas le risque des faux papiers à l'Aide sociale pour l'enfance, l'Assistance publique, etc… Tranquille de ce côté-là. Les bureaucrates sont si bêtes, hommes ou femmes.

Non, le choc qui la travaillait encore, c'était celui reçu l'autre samedi, en début d'après-midi, dans sa roseraie. Ce policier aux yeux noirs. Très beau. Insistant. Poli. Elégant.

Et l'air de la deviner, comme ça, au coup d'œil. Comme si elle était déshabillée devant lui.

Parfois, c'est vrai, elle avait rêvé d'un fils. Pas bornée, ne mettant pas tous les hommes dans le même panier. Et celui-là, elle le sentait, n'était pas pareil aux autres, Bellini, Albain, Sainte-Pieuvre… Tous des ordures salaces qu'elle méprisait.

Elle frémit. Poursuivie par ce maigre visage musclé aux yeux de perles noires.

— Cognac, fit-elle. Du Gaston Delagrange. Sec.

Marion se dressa. Le service des alcools, c'était elle.

Comme toujours, à la troisième ou quatrième gorgée, les démons de Mlle Elstir se réveillèrent.

Elle vira des épaules vers les orphelines qui se taisaient toujours. Matées. Soumises. Bien en mains.

Elle ricana en silence.

« La chance qu'elles ont de m'avoir connue ! » pensa-t-elle. Puis elle les examina une à une avec acuité. Jaugeant leur caractère, leur avenir.

Elle fit la moue.

Seule Colette irait loin, estima-t-elle. Et encore… Quand on est une cancre, c'est mauvais signe. L'éducation, celle de la classe, s'entend, ça sert toujours, même à une pute.

Les autres… chair à pâté. Dans trois ans, des déchets.

À moins que le hasard… Ça ; arrive. Elle en avait vu, des filles tartes finir dans des palais de marbre sur la Riviera ou en Californie ! Les hommes sont si naïfs…

Elle soupira :

— Je suis fatiguée. À demain la leçon pour samedi. Mais pensez bien à ce que je vous ai dit : O-bé-is-san-ce. Il n'y a pas d'autre secret pour réussir. Le détail, je vous le ferai demain.

Devant elle, les orphelines étaient transformées en statues. Humbles. Tétanisées.

— À poil ! jeta Mlle Elstir.

Chemises de nuit et robes de chambre glissèrent à terre.

— Debout, de face, ensemble.

Elle les regarda faire et but encore une gorgée de cognac.

— Mes trois Grâces ! Tout ce qui me reste… articula-t-elle d'une voix sourde.

Elle se figea. Seuls les yeux, maintenant, bougeaient allant de droite à gauche, de haut en bas.

Elle tendit l'index, son verre oscillant dans la main, le liquide agité de frissons à l'intérieur.

— Toi, fit-elle en désignant Lucienne.

Lucienne fit un pas en avant.

— Les autres, au lit. Ouste !

Restée seule avec Lucienne, Mlle Elstir tourna longuement autour d'elle. La fille tremblait, effrayée.

La directrice se rassit et brandit son verre.

— Cognac !

Elle vida la moitié du verre d'un trait. Ses yeux se mirent soudain à rouler.

— Lucienne ?

— Oui, mademoiselle.

— Dans ma penderie en bas à gauche, il y a des chaussures noires à très hauts talons, des talons aiguille, comme on en portait il y a longtemps. Choisis ta pointure et reviens avec.

Quand Lucienne réapparut, Mlle Elstir s'était levée. Très droite. Son verre vide à côté d'elle sur la table basse.

— Déshabille-moi.

Lucienne se courba.

— Mais, mademoiselle…

— Obéis. Je te payerai.

Lucienne ouvrit des yeux exorbités.

Mlle Elstir venait de sortir de son sac des billets. En liasses. Et les jetait sur la table basse.

— Tais-toi, siffla-t-elle, tu vas dire une bêtise. Déshabille-moi. Entièrement.

Un vieux corps desséché et fripé apparut, misérable. Tout blanc. Un corps de femme vierge de soixante ans. Lucienne se cacha la tête entre les mains.

— Regarde, ordonna Mlle Elstir.

Lucienne rouvrit les yeux, stupéfaite la voix venait d'en bas.

La directrice était allongée sur le dos à ses pieds, bras et jambes en croix.

— Marche-moi dessus.

Lucienne poussa un cri et se recula.

La voix remonta vers elle, plus rauque que jamais. Mais haletante, cette fois.

— Obéis. J'ai payé.

— Mademoiselle !… gémit Lucienne.

— Fais ce que je te dis. Vite.

Effarée, Lucienne s'avança.

Cinq minutes plus tard, prise d'une excitation démente, elle tournait ses talons aiguille dans le ventre et la poitrine de sa directrice. Secouée de rires hystériques.

CHAPITRE VIII



Florence Giraud se regarda encore une fois dans la glace, et elle se trouva jolie. Depuis quelques jours, elle osait se farder les paupières pour venir faire ses cours. Très légèrement, avec crainte. Non pas que Mlle Elstir, la directrice de l'Orphelinat où elle avait eu la chance de trouver une place à peine passé son CAPES, interdise aux enseignantes la moindre tentative de coquetterie. Florence Giraud était timide. Tout simplement. Une timidité presque maladive qui la faisait fuir dès qu'un homme essayait de lui faire la cour. Même pour un mot gentil, un sourire. C'était presque plus fort qu'elle. À vingt-cinq ans, elle avait encore peur de l'amour. Et elle se désespérait.

Les mois et les années passaient, ses amies se fiançaient, se mariaient, avaient des enfants. Elle, elle restait seule, ne sachant que faire de ses soirées et de ses dimanches. En fait, elle payait une jeunesse trop studieuse. Sa mère, institutrice à Lyon, et veuve, l'avait « poussée », cherchant à satisfaire à travers cette fille qui s'était révélée douée, toutes ses ambitions sociales refoulées. Pour elle, être professeur, c'était quelque chose de mirifique. L'accession aux hautes couches de la société. En fille obéissante, Florence avait accepté de passer ses dimanches à bûcher. Elle avait obtenu une bourse d'études et elle avait manqué de peu le concours de l'Ecole Normale Supérieure. Alors, comme elle était pauvre, il avait fallu passer au plus vite ses examens pour gagner sa vie. Agrégée de lettres à vingt-quatre ans, ce n'était pas mal. Sa mère s'était vite consolée de l'échec à Normale.

Mais la jeunesse de Florence avait filé. Sans aucune surprise-partie, sans flirts, sans sorties.

Maintenant, elle avait une chambre en ville. Pour la première fois de sa vie. Effrayée de sa liberté, au début, et ne sachant qu'en faire. Mais depuis un mois, elle changeait. Elle s'était enfin mise à avoir envie d'aimer et à comprendre que ce n'est pas un crime vis-à-vis des études. Seulement, elle avait eu vingt-cinq ans. Et les trois quarts des filles de sa classe de Première lui paraissaient avoir des siècles d'avance sur elle…

Florence Giraud se lança un dernier regard dans la glace et céda sa place devant le lavabo à une collègue, Mme Provins, professeur de maths. Une de celles que Florence enviait le plus. À peine plus âgée qu'elle, elle avait déjà deux enfants. Et un mari attentionné qui venait souvent l'attendre à la sortie. En plus, elle était jolie.

Mme Provins la remercia d'un sourire :

— Vous avez raison, lui dit-elle. Ça vous va très bien. Continuez.

— Je ne comprends pas, balbutia Florence, rougissante, qui avait très bien compris.

Mme Provins fronça son nez, qu'elle avait petit et retourné.

— Le maquillage, évidemment, fit-elle. Mais je vous trouve encore bien timorée. Allez-y franchement !

— Vous croyez ? demanda Florence, hésitante.

Mme Provins posa d'autorité son sac à main sur la tablette et :

— J'ai là tout ce qu'il faut, je vais vous montrer.

Un quart d'heure plus tard, Florence, éblouie, se trouva face à face dans la glace avec une autre Florence. Les yeux lumineux et agrandis, les cils soulignés de mascara, la bouche dessinée au pinceau.

— Secouez la tête, ordonna sa collègue. Il faut faire flotter vos cheveux… Voilà. Ça n'est pas mieux ?

Elle fit la moue.

— Bien sûr, avec votre pull sage et votre jupe passée de mode, votre nouvelle tête dénote un peu. Mais ça ne fait rien. Il faut un début à tout.

Elle rit.

— Vous savez, il y a des choses à la mode aujourd'hui dans tous les magasins. Et dans nos prix.

Florence se regarda encore, gênée. Mme Provins avait raison. Comment avait-elle pu se supporter si longtemps habillée en éteignoir ? Dès demain, elle s'occuperait de ça. Avec ce qu'elle dépensait pour elle, il lui restait amplement de quoi faire quelques folies.

En traversant la cour où les orphelines couraient et criaient avant l'étude, Florence Giraud s'enhardit et demanda des adresses à sa collègue.

Dehors, sur le perron, elles bavardèrent longtemps encore après la fermeture des lourdes portes de chêne à ferrure. M. Provins était là, comme d'habitude. Il observait Florence avec sympathie tout en écoutant parler sa femme.

Brichot se pencha pour vérifier qu'il avait bien mis son frein à main. Toujours maniaque. Il savait qu'il l'avait mis, mais il fallait qu'il vérifie. Pure superstition irrésistible.

— Tu m'agaces, gronda Corentin, c'est la troisième fois depuis qu'on est arrêtés !

Brichot se concentra exagérément dans l'étude du perron de l'Orphelinat, à cinquante mètres d'eux.

— Les profs laides sont parties, fit-il avec une fausse gaieté. Il en reste deux, très jolies d'ailleurs.

Corentin se gratta le front.

— Oui, c'est une chance.

Il rit en se tournant vers son équipier.

— Laquelle je tente, à ton avis ?

— Celle qui n'a pas de Jules, remarqua intelligemment Brichot.

— Œuf corse. Mais c'est laquelle ?

— On va bien voir… Tiens, c'est tout vu. L'âme seule, c'est la grande blonde.

Il émit un petit sifflement en la regardant descendre les marches.

— La mieux des deux à mon avis. Fagotée comme une assistante sociale, mais tu as vu ses jambes ! Ah les jambes, nom d'une pipe !

— Mémé, siffla Corentin, tu es sur la mauvaise pente. Je vais le dire à Jeannette.

Brichot se tira la moustache et rit bêtement.

— Tu vas t'y prendre comment ? interrogea-t-il, narquois, pour reprendre le contrôle de la situation.

Corentin avait déjà la main sur la poignée de la portière.

— À l'inspiration, c'est la meilleure méthode, répondit-il en ouvrant doucement la portière.

La blonde venait vers eux. Il sortit.

À dix mètres, Florence Giraud comprit que le grand brun, là-bas sur le trottoir, allait l'aborder. Aussi peu expérimentées qu'elles soient, il y a tout de même des antennes que toutes les femmes possèdent.

Elle paniqua et ralentit le pas. Le cœur battant soudain à rompre. Déjà, elle obliquait pour traverser quand une pensée la cingla. Une pensée furieuse. Les paroles de Mme Provins venaient de resurgir à sa mémoire. Elle s'aperçut qu'elle avait honte. De deux choses. D'abord de son pull banal et de sa jupe passée de mode. Puis de sa timidité.

Elle jeta un vif coup d'œil à l'inconnu. Il allumait une cigarette. Ses joues se creusaient tandis qu'il aspirait la première bouffée et ses mains, autour du briquet, étaient fortes et fines à la fois. La même silhouette, athlétique, mais en brun, que Jean-Paul, son frère cadet, champion de volley-ball aux derniers Jeux Scolaires.

Elle fit encore un pas de côté, emportée par son élan de panique vers l'autre côté de la rue.

Elle manqua le trottoir. Elle tournoya un instant pour reprendre son équilibre, y parvint, mais quand elle se pencha pour ramasser ses livres de cours qui avaient volé partout, une longue main d'homme s'en occupait déjà.

— Merci, monsieur, balbutia-t-elle, en tendant la main.

L'inconnu gardait les livres. Etudiant les couvertures et les feuilletant, posément.

Florence Giraud recommença à paniquer. Dépassée par la situation. Elle resta un instant la main tendue, puis, comme en face, on ne se décidait toujours pas, elle baissa le bras.

— Oh pardon, mademoiselle, fit Corentin, paraissant sortir d'un rêve.

— Bossuet ! s'exclama-t-il en lui rendant ses livres. On étudie encore Bossuet aujourd'hui ?

En même temps, il levait le menton vers la façade de l'Orphelinat, avec une moue réprobatrice.

— Il est vrai que dans un tel couvent, on ne peut qu'étudier Bossuet.

Florence Giraud cala sèchement ses livres sous son coude.

— C'est très beau, Bossuet, monsieur !

Une ombre passa devant les yeux noirs en face d'elle. Corentin revint sur terre, souriant. Il jeta sa cigarette dans le caniveau.

— Je n'ai pas dit ça, mademoiselle, j'ai dit que c'est sinistre.

— Ah, tiens, vous connaissez ? lança Florence avec une pointe de mépris.

— Un peu, fit Corentin, redevenu sérieux. Tenez, ça vous dit quelque chose, ça ?

Et en pleine rue, il se mit à réciter presque à voix basse :

— *Au moment que j'ouvre la bouche pour célébrer la gloire immortelle de Louis de Bourbon, Prince de Condé, je me sens également confondu et par la grandeur du sujet et, s'il m'est permis de l'avouer, par l'inutilité du travail...*

Il s'arrêta, haussant les épaules.

— Après, j'ai oublié, avoua-t-il. J'ai des excuses. Ça fait vingt ans.

Bouche bée, Florence Giraud plissait les yeux devant lui pour mieux l'observer.

— Ça alors, fit-elle, sidérée, l'oraison funèbre du Prince de Condé… sur le trottoir, comme ça !

Elle rit.

— Bravo, monsieur, si mes élèves en savaient autant…

— Parce que vous êtes prof ? À votre âge ? À mon tour de vous dire : Bravo.

— Je ne suis pas si jeune que ça ! dit Florence flattée.

— Moi non plus, hélas, fit Corentin sombrement.

Tout de suite, il avait jugé le prof de lettres.

L'habillement, et le maquillage qui juraient entre eux. La fille confinée dans le travail et qui commence seulement à s'apercevoir qu'elle était jolie. Il fallait aller vite en besogne et ne pas s'embarrasser de subtilités. Il avait déjà marqué un point avec ce souvenir de classe, remonté à la mémoire par déclic : le prof avait accepté d'engager conversation. L'essentiel.

Autant il avait été assez fier de sa petite récitation, autant le truc d'après lui parut faible et usé jusqu'à la corde. Pas trop inquiet quand même. D'expérience, il le savait, ça les flatte, comme les sifflets des terrassiers sur leur passage. Toutes, quoiqu'elles disent.

— Je vais vous faire un aveu, dit-il avec un embarras parfaitement simulé.

Interdite, Florence se figea.

— Mon ami, là-bas, dans la R 16, dit-il avec un mouvement de la nuque en arrière, m'a accusé d'être incapable d'obtenir d'une jolie passante qu'elle accepte d'aller boire un verre, attention juste un verre et c'est tout, au café d'en face.

Florence Giraud porta la main à sa bouche, ahurie. Avant de la retirer vivement : elle allait risquer de faire dépasser son rouge à lèvres tout neuf.

Elle hésita, hocha la tête trois secondes. Et elle arrondit la bouche.

— Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? interrogea-t-elle naïvement.

Constatant qu'il avait déjà gagné la partie, Corentin devint autoritaire.

— C'est évident : vous venez boire un verre avec moi !

Florence eut un sursaut de vieille timidité.

— Mais, monsieur… je ne vous connais pas !

Corentin prit l'air fâché.

— Mais si, voyons. Tenez, faites une supposition. Vous ne venez pas. On se quitte là et puis un jour, on se croise par hasard. Qu'est-ce que vous ferez ?

— Je ne vous suis pas, dit Florence, interloquée.

Corentin hocha la tête avec commisération.

— Vous me reconnaîtrez.

— Evidemment…

Corentin secoua le doigt :

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Soyons bien clairs. Si vous me reconnaissez, c'est que vous me connaissez déjà, n'est-ce pas ? Donc, les choses sont simples : vous me connaissez. Et donc, vous pouvez aller boire un verre avec moi seins penser que vous faites ce qu'il n'est pas convenable de faire : fréquenter des inconnus.

Il arriva alors à Florence Giraud quelque chose qu'elle se serait cru bien incapable de faire : elle eut une réaction de femme.

— Eh bien, vous, s'exclama-t-elle, hilare, on peut dire que vous savez le placer, votre baratin !

Elle baissa le ton, et en confidence :

— Votre raisonnement, vous savez comment ça s'appelle ?

Il ouvrit des yeux ronds.

— Un sophisme, fit-elle, goguenarde.

Il rit :

— Comment vous avez deviné ?

À peine le mot sorti de sa bouche, elle s'était arrêtée, interloquée. Elle sourit à Corentin et haussa lentement les épaules.

— D'accord, fit-elle, allons le boire, ce verre, vous l'avez bien mérité, Monsieur le fort en récitation.

Brichot descendit frénétiquement la vitre de sa portière :

— Eh, Boris, qu'est-ce que je fais de la voiture ? cria-t-il en perdant ses lunettes.

— À la casse, jeta Corentin, négligent. Je n'en ai plus besoin…

— Vous êtes mieux que votre ami, constata Florence étourdiment, avant de se demander, in petto, si elle ne devenait pas folle.

Voilà qu’elle faisait des compliments à un homme. Mais sans se critiquer.

Les épaules de Florence s’arrondirent au-dessus de Boris. Elle se soulevait sur les mains. En même temps, elle se cambra, gorge renversée en arrière, pour faire saillir ses seins. Ils étaient larges, tremblants, un rien lourds, avec des aréoles roses et des pointes insolemment gonflées. Il eut très chaud et tendit les mains.

Elle poussa une plainte sourde. Il retira ses mains.

— Non ! fit-elle, le visage noyé dans la masse de ses boucles blondes. Continue.

Elle se mit à parler, d’une voix hachée.

— Jamais je n’aurais cru que…

— Quoi ? dit-il.

— Les seins… Je croyais que c’était fragile… que…

Elle se tordit sur ses hanches.

— Plus fort ! murmura-t-elle.

Il obéit.

Elle cria.

Toute fausse fierté disparue. Heureuse d’avoir dit oui, tout à l’heure, au café, quand Boris lui avait pris d’autorité le poignet en lui disant doucement, ses yeux noirs plongés dans les siens :

— Venez, j’ai envie de vous. Vous habitez où ?

Florence mangeait l’oreille de Boris en poussant des grognements sourds.

— Comment as-tu pu attendre si longtemps ? dit-il. Tu sais, tout à l’heure, la première fois, j’ai été sidéré.

Elle ferma les yeux :

— J’ai été une fille mal élevée, voilà tout.

— Dommage pour toi, constata-t-il.

Elle souleva la tête, inquiète :

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Que tu as perdu beaucoup de temps. Et c'est dommage parce que tu es très douée.

— Ah oui ? s'écria-t-elle, rayonnante.

— Bien sûr, reprit-il, sincère.

Et c'était vrai que Florence, en deux heures, avait avancé à pas de géant.

— J'ai un bon prof, dit-elle.

Il rit.

— Non, tu es très douée, je t'assure.

Elle fronça les sourcils :

— D'habitude, les autres filles, leur première fois, c'est comment ?

Il leva les bras au ciel :

— La catastrophe, les trois quarts du temps.

Elle se rembrunit :

— Tu as bien de l'expérience ?

— J'ai trente-cinq ans, expliqua-t-il avec une moue d'excuse.

Elle sourit, compréhensive, et, tout à coup, se leva.

— J'ai faim, décréta-t-elle, et toi ?

— Aussi.

— Je vais voir ce que j'ai dans mon frigo.

Elle se dirigea vers la kitchenette. Aussi minuscule que sa chambre, sous les toits, à cinq cents mètres de l'Orphelinat. Un lit, une commode, une table de noyer chargée de copies en cours de correction, quelques rayons de livres et une petite armoire. C'était tout, avec deux ou trois posters épinglés au mur. Même pas de radio et d'électrophone. Ça ne gagne pas lourd, une agrégée de vingt-cinq ans.

— Rien, fit piteusement Florence en réapparaissant. Elle se concentra.

— Attends, en bas de l'armoire, il y a peut-être des boîtes de conserve.

Il la regarda traverser la chambre. Heureux. Longue et fine, les fesses haut placées, le buste gracile mais généreux, elle lui plaisait vraiment. Et c'était vrai qu'elle était faite pour l'amour. Comment peut-il y avoir encore des filles comme ça pour attendre vingt-cinq ans ?…

— Là non plus, fit-elle en se relevant.

Il haussa les épaules, fataliste, continuant à l'observer.

Elle rougit en se couvrant la poitrine des mains :

— Tu es formidable, toi ! s’exclama-t-elle. Je me promène toute nue devant toi et tu as l’air de trouver ça normal !

Il se recoiffa d’un geste rapide :

— C’est normal, corrigea-t-il.

— Comment ? Moi, je ne trouve pas du tout. Je ne sais pas si tu te rends compte ?

Il rit :

— Mais si, c’est la première fois, ça aussi, si c’est ça que tu veux dire.

Elle fit la moue :

— Ça vaut le coup d’être noté, non ?

— OK, admit-il, mais il faudra t’y habituer.

Elle se carra sur les jambes, les poings sur les hanches, la poitrine secouée.

— Et pourquoi ? Je ne te demande pas de te promener tout nu devant moi, toi ?

Il tira les draps sur son torse.

— Ça n’est pas mon rôle. Mais le tien. Il faut que tu apprennes ça, aussi.

Elle se jeta en avant et le martela de coups de poing.

— Sale misogyne !

— Mais non, corrigea-t-il. Réfléchis un peu. Ça te ferait de l’effet, à toi, si je me baladais à poil dans la chambre ?

Elle éclata de rire.

— Bien sûr que non ! Tu as des poils sur les reins.

— Tandis que moi, poursuivit-il, ça me fait de l’effet.

Florence se mordit les lèvres et, tirant doucement les draps pour découvrir Boris :

— On va voir ça, décréta-t-elle entre ses dents.

— Eh ! fit-il en riant, tu vas vite en besogne pour une fille encore pucelle il y a deux heures !

Le dos appuyé à l’armoire, au garde-à-vous, elle le fusilla du regard :

— J’ai du temps à rattraper.

Elle regarda plus bas.

— Alors, je ne vois rien venir.

Il rit :

— Assez de citations littéraires, tu veux. Si tu te tiens devant moi comme un grenadier, évidemment…

Florence se désunit :

— Qu'est-ce que je dois faire ?

Les cinq minutes suivantes se passèrent à un petit cours de séduction par poses, dont la dernière consista en une offrande, empruntée au début, puis franchement inconvenante, sous les adjurations professorales de Corentin, d'un postérieur visiblement ravi d'être mis en valeur par sa propriétaire.

— Très joli cul, constata Corentin à haute voix.

Florence se retourna d'un bloc.

— Salaud !

— Non, corrigea-t-il. Bon juge. C'est différent. Quoi ? C'est le mot juste, même s'il n'est pas dans tes livres.

Il montrait les rayonnages.

Elle rit :

— Pas là, mais dans les bibliothèques municipales, si.

Il sifflota :

— Tiens, tu as lu hors du programme ?

Elle rougit.

— Comme tout le monde.

Boris claqua la langue.

— Ça y est, dit-il gaiement.

— Quoi ? s'exclama-t-elle, portant aussitôt la main à la bouche.

Elle s'avança, ravie :

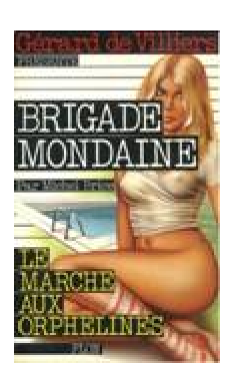
— C'est donc vrai que ça fait de l'effet ! Ça alors, c'est si facile…

— Tu l'as dit, Max.

— Je ne m'appelle pas Max ! fit Florence, outrée.

— Je sais. Plaisanterie idiote avec un copain. Viens.

CHAPITRE IX



— Décidément je suis dans un bon jour ! pensa Corentin en voyant le taxi s'arrêter à son signal. À cette heure-ci, et en grande banlieue, c'est plutôt rare.

— Vous avez de la chance, dit le chauffeur. Je rentre sur Paris moi aussi.

À peine installée, Florence se serra contre Boris. Il la regarda dans les éclairs rythmés des réverbères.

Transformée. Pas seulement à cause du maquillage qu'elle s'était appliqué sans plus aucun complexe avant de partir. À cause du regard. Merveilleux. Détendu. Un regard de femme heureuse. En plus, le chemisier quelle avait trouvé dans son armoire pour remplacer son pull lui allait très bien, tendant doucement les seins quand elle bougeait.

Boris fronça les sourcils.

— Dis-moi, je remarque quelque chose… souffla-t-il.

— Quoi ? fit-elle candidement.

Il avança la main et s'assura rapidement que ses soupçons étaient juste. Une claque sourde lui remit la main en place, appuyée d'un coup d'œil noir, mais ravi.

— Tu n'aimes pas que j'aie la poitrine libre ? murmura-t-elle à son oreille.

Son haleine de fille de vingt-cinq ans le fit frissonner. Il l'enlaça.

— Tu as trouvé l'idée où ?

— Dans Ovide, fit-elle.

— Ovide ?

Elle sourit tendrement.

— Oui, le chapitre sur la séduction dans *l' Art d' Aimer.*

— Evidemment, grommela-t-il, ça ne pouvait pas être dans Bossuet.

Il accentua la pression de son bras autour de son buste, attrapant carrément un sein de l'autre côté. Elle ne se recula pas.

— Bien entendu, corrigea-t-elle, ça n'était pas au programme.

Florence observa attentivement la carte de policier que Boris venait de poser sur la nappe entre les assiettes.

— C'était donc ça… murmura-t-elle sans lever les yeux.

Il lui prit la main.

— Non, dit-il. Plus maintenant.

Elle le dévisagea, les yeux figés.

— Comment : Plus maintenant ?

Il prit une aspiration :

— Ecoute, je n'aime pas mentir. Je vais te dire toute la vérité. C'est exact, c'est parce que je suis flic que tu m'as rencontré sur le trottoir tout à l'heure devant l'Orphelinat.

Il s'arrêta :

— Mais ça n'est plus parce que je suis flic que je t'ai invitée à dîner.

— Et pourquoi alors ? fit-elle toujours contractée.

— Parce que ça me fait plaisir.

Elle esquissa un sourire rapide.

— Alors, il ne fallait pas me montrer ça.

Il reprit la carte et la plongea dans sa veste.

— Tu es contre les flics ?

Elle eut un rire fébrile :

— Mon père était flic.

— Etait ? interrogea Corentin précipitamment.

Florence ferma les yeux.

— Une balle en plein cœur, il y a douze ans. Hold-up dans une banque, à Lyon.

Corentin lui prit le poignet et serra.

— Tu vois, j'ai eu raison de te montrer ma carte.

Elle sourit, détendue pour la première fois depuis trois minutes.

— Je ne t'en veux pas, fit-elle. Après tout, sans toi, j'aurais peut-être encore attendu des années pour…

Elle fit jouer ses épaules.

— Quelle extraordinaire journée !

Plongeant ses yeux dorés dans les yeux noirs de Boris, tendrement cette fois, elle articula à voix basse, pour que le garçon en train de prendre sa commande à la table voisine ne l'entende pas :

— Merci, Boris, tu es pardonné de tout.

Elle rougit imperceptiblement. Il lui prit un baiser par-dessus la table.

— Et surtout du reste…

— Bon, décréta-t-elle en rangeant ses couverts devant elle avec les gestes précis quelle avait en classe avec ses fiches de cours : Ne tournons pas plus longtemps autour du pot. Qu'est-ce qui t'a amené, toi, un flic – tu ne te vexes pas ? Mon père l'était – à venir tenter sa chance avec une prof de l'Orphelinat des Roses ?

Elle l'arrêta du geste, comme il allait répondre :

— Dis-moi un peu ! s'écria-t-elle. Elle était jolie aussi, ma collègue sur le perron.

— Oui, admit-il. Mais accompagnée.

— Mufle !

Il prit l'air penaud.

— Tant mieux que tu ne l'aies pas été, toi.

Elle se radoucit.

— Je préfère ça. Explique.

De l'autre côté de la petite table de bistrot, les yeux noirs s'étaient durcis.

— Il se passe de drôles de choses dans ton Orphelinat.

— Ça alors ! Tu es fou ou quoi ?

— Non. Ecoute-moi bien.

La glace vanille-fraise de Florence avait fondu quand Boris cessa de parler.

Elle rêva un instant.

— J'avoue, fit-elle que ce que tu me racontes se tient…

Elle rêva encore et plongea sa cuiller dans la glace.

— Et puis non, conclut-elle en secouant la tête. Tu te fais des idées. C'est impossible. Mlle Elstir faisant des faux papiers pour faire croire à l'expulsion d'une fille. Tu divagues !

— Tu ne trouves pas bizarre cette épidémie subite de rubéole, puisque c'est toi-même qui me l'a révélée en m'interrompant tout à l'heure ? Et qui frappe deux des plus jolies filles parmi les grandes ?" Et en plus, des filles, c'est encore toi qui me l'as appris, qui ont la faveur d'une chambre individuelle ?

— Pour les obliger à travailler le soir, corrigea Florence. Colette et Marion sont deux cancres qu'il faut surveiller de près. Mlle Elstir est bien bonne de s'en occuper elle-même. Ce n'est pas son travail.

Boris ne l'écoutait plus. Prodigieusement intéressé.

— Tu as bien dit : Colette et Marion ? interrogea-t-il.

— Oui ? Ça te dit quelque chose ?

— Peut-être, mais précise. Elles sont dans ta classe toutes les deux ?

Florence leva les yeux au ciel.

— Hélas, ça n'est pas un cadeau.

Boris lissa doucement la nappe à deux mains.

— Tu connais donc leur nom ?

— Oui, Colette Geoffroy et Marion Gérard.

Il insista, toujours aussi placide.

— Et tu dis bien qu'en ce moment même, Colette Geoffroy et Marion Gérard sont consignées, toutes les deux ? On est bien d'accord là-dessus, dans leurs chambres individuelles ?

— Exactement. Mais je ne vois pas l'intérêt ?

Un rictus de chasseur satisfait vola une seconde sur les lèvres de Corentin.

— Tu viens de résoudre mon problème. Je n'ai plus d'hypothèse. J'ai une certitude.

Florence se passa les mains sur la gorge.

— Fais-moi un dessin.

— Tu vas comprendre illico. La fille à la lettre s'appelle Colette Geoffroy et, selon Mlle Elstir, ses lettres et ses certificats on ne peut plus officiels, elle a été expulsée de l'Orphelinat des Roses il y a aujourd'hui exactement huit jours.

La cuiller de Florence heurta son assiette, faisant sauter une giclée de glace fondue sur la nappe.

— Ça alors… Elle est pourtant toujours là !

— Tu en es sûre ?

— Absolument. Pas plus tard qu'hier, je suis allée lui apporter un cours de littérature française du XVIIIe siècle. Comme ça, gentiment. Tu comprends, je ne risquais rien. La rubéole, je l'ai déjà eue.

— Amusant, commenta Corentin. Et Colette avait l'air d'avoir la rubéole, elle ? De la fièvre, etc ?…

Florence secoua négativement la tête.

— Non, elle était pâle, c'est tout. Tu sais la rubéole, après huit jours…

— Bien sûr. Encore un point. Mlle Elstir savait-elle, avant, que tu allais voir Colette ?

Florence se rejeta en arrière, et Boris caressa machinalement du regard la poitrine qui tendait ses pointes sous le tissu.

— Tu veux rire ! Elle a horreur qu'on aille là-haut. « C'est mon domaine réservé », dit-elle.

— Elle t'a vue ?

— Oui, quand je suis repartie. Elle m'a lancé un regard furieux. Mais sans rien me dire.

Corentin parut s'abîmer dans ses réflexions.

— Ah, fit-il, encore une chose. Elle est comment, Colette ?

— Grande, brime, la peau claire.

Corentin crispa les mâchoires.

— Au téléphone, Mlle Elstir me l'a décrite comme petite et rousse.

— Non, corrigea vivement Florence, c'est Marion qui est petite et rousse.

— Je sais, dit Boris.

— Comment ça ?

— Je l'ai vue. Très intimement même.

Les yeux de Florence jetèrent du feu.

— Tu ne vas pas me dire que…

Il rit :

— Idiote. Voilà comment ça s'est passé.

Il raconta. Bouche bée, Florence resta longtemps sans réagir :

— Marion ! fit-elle. Sans culotte ! Tu sais que tout ça, ça commence à devenir troublant ?

— Je ne te le fais pas dire, Max, constata Corentin.

Il cala ses coudes sur la table et s'approcha.

— Maintenant, décréta-t-il, tu vas bien m'écouter, j'ai besoin de toi.

Florence arrondit les yeux :

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

Il haussa les épaules.

— Que tu me trouves une clé de l'Orphelinat. Ou que tu me donnes de quoi en faire un double.

Ahurie, Florence en oublia toute retenue et se mit à se balancer, les bras derrière le dossier de sa chaise, poitrine saillante, pour le grand plaisir du garçon qui apportait l'addition.

— Tu es dingue ! Tu veux me faire virer de la boîte ?

Corentin siffla, appréciateur.

— Tu causes moderne pour un prof de lettres classiques.

Elle daigna sourire, mais insista :

— Je veux bien t'aider. Mais ça, c'est dur.

— Pas du tout, j'ai vu le concierge. Pas si cataracteux qu'il veut bien le faire croire, mais quand même. Une loge de concierge, ça n'est pas dur d'y

pénétrer pour un prof ! Le courrier, un message, ce ne sont pas les occasions qui manquent.

— Juste, reconnut Florence, ébranlée. Mais tu ne me vois pas fauchant une clé ? D'abord, je ne sais pas laquelle. Il y en a des dizaines.

— Avec des étiquettes, ajouta Corentin, sans pitié.

Elle hocha la tête, battue au finish.

— Tu sais tout, décidément. Mais ça ne résout pas le problème : je ne veux pas faucher de clé.

Corentin fit le geste de mastiquer.

— Chewing-gum, dit-il.

— C'est de l'anglais, mais je comprends, rit-elle. Enfin, pas jusqu'au bout.

Quand le garçon revint avec la monnaie, Florence savait comment on prend une empreinte de clé avec deux barres de chewing-gum mélangées et bien assouplies, pas trop, pour conserver l'empreinte de la clé, avant de glisser délicatement le tout dans son sac pour laisser durcir.

Sans oublier, avant de repartir, de bien noter à quelle serrure correspond la clé.

— C'est l'angoisse ! conclut Florence.

— L'angoisse ?

Elle sourit :

— C'est l'expression de mes élèves quand je leur colle une interro au…

Elle se bloqua, la paume couvrant sa bouche.

— Une interro au quoi ? fit Boris, hilare. Dis-le ! Allez, dis-le !

Elle le dit. À voix basse, les pommettes rosies.

— Bravo ! dit-il. Tu t'émancipes en tout aujourd'hui.

Il se fouilla.

— Tu as laissé assez de monnaie comme ça dans la soucoupe, coupa Florence.

Il secoua la tête :

— Ce n'est pas ça. Voici le chewing-gum.

Il brandissait un paquet de cinq Hollywood vert à la menthe.

Florence le détailla, mi-figue, mi-raisin.

— Tu avais tout prévu, sa…

De nouveau elle se bloqua.

Il gloussa.

— Sa-laud ! fit-elle entre ses dents.

— Bravo !

Ils s'embrassèrent par-dessus la table.

— Ouste, à la maison. Je vais te chercher un taxi. Fais ton boulot de fille de flic le plus vite possible et tu m'appelles. Tiens, voici ma carte.

Ils firent à pied le chemin menant de la Contrescarpe au boulevard Saint-Michel. Pour rien. Tous les taxis s'esclaffaient – ou grognaient – quand Corentin leur donnait l'adresse de Florence.

— Deux heures du matin, constata Boris en regardant sa montre. La seule solution : tu viens coucher chez moi. Demain matin, compte sur moi pour te réveiller tôt. Je te paierai le taxi, c'est la moindre des choses.

— Chez toi ? fit-elle incrédule.

Et elle avoua ce qu'il savait déjà, à savoir qu'elle n'avait jamais couché chez un homme.

— J'ai bien couché chez toi, décréta-t-il en lui prenant le poignet.

Un taxi libre venait de stopper dans un grincement de freins mal graissés devant eux.

— Rue de Turbigo, dit-il en poussant Florence d'autorité à l'intérieur.

Corentin remuait son enquête dans sa tête, assis dans son seul fauteuil, une Gallia à la bouche, quand Florence ressortit de la salle de bains.

Nue. Remaquillée, les cheveux encadrant son fin visage où les yeux luisaient.

Elle se cambra, maladroitement, et s'avança. Il lui sourit avec affection.

Arrivée devant lui, elle se pencha. Ses seins bougèrent.

— Je voudrais savoir une chose, dit-elle d'une voix remuée. L'amour, ça se recommence souvent ?

Il abandonna sa cigarette.

— Si on peut, oui.

Elle fronça le nez, incroyablement chatte pour une femme de sept ou huit heures à peine.

— Je crois que je peux, assura-t-elle bravement, et toi ?

Elle pouffa devant son expression.

— Je vois, dit-elle avec indulgence.

— Qu'est-ce que tu vois ? fit Boris, qui tombait de sommeil.

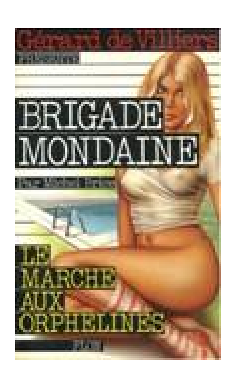
Elle attrapa le réveil et le remonta, plaçant l'aiguille de la sonnerie sur six heures trente.

— Aïe ! gémit-il. Trois heures de sommeil. Tu es un monstre.

Elle se coula sous les draps et éteignit :

— Tu l'as bien voulu, fit-elle en confondant d'autorité sa poitrine et l'oreiller.

CHAPITRE X



Devant Aline, les caractères d’imprimerie dansaient. Malgré tous ses efforts, elle ne parvenait pas à se concentrer sur son cours. Ni même à écouter Mlle Giraud qui, tout près d’elle, en haut de son estrade, avait entrepris un commentaire de texte. Aline se griffa rageusement les cuisses sous son pupitre. Qu’est-ce qui lui arrivait ? D’habitude, les cours de français la passionnaient. Ils étaient même le meilleur moment de la semaine. D’autant plus que Mlle Giraud l’avait prise en affection. Aline était la seule élève douée de la classe pour le français.

Elle serra les dents et fit un effort d’adaptation oculaire pour bien cadrer sa professeur au-dessus d’elle.

Les phrases de Mlle Giraud continuèrent de danser mollement à son oreille sans s’incruster. Tout ce qu’Aline parvenait à noter, c’est que son professeur avait l’air fatigué aujourd’hui. Les yeux cernés, la mine de papier mâché, comme Aline elle-même quand elle se retournait la nuit au dortoir, remuant de sombres pensées sur son avenir d’orpheline. Elle l’était depuis si peu de temps. Un peu plus d’un an à peine. À Pâques, l’année précédente, ses parents avaient été tués dans un accident de voiture sur l’autoroute de l’Est. Un poids lourd fou, qui s’était renversé sur eux en doublant leur 2 CV. Ejectée à travers la capote, Aline avait été la seule rescapée. Orpheline à douze ans. Ses seules séquelles physiques : une fine cicatrice bleuâtre au front. Mais, moralement, elle avait été très traumatisée. Elle commençait seulement à reprendre pied. Tout le monde était très gentil

avec elle à l'Orphelinat, surtout Mlle Giraud. Aline l'adorait. Et elle se culpabilisait, là, en pleine classe, de ne pas arriver à suivre son cours.

Si elle n'avait toujours pas des insomnies, rien ne serait arrivé… La nuit précédente, elle se tournait encore dans son lit, à deux heures du matin. Dans quelques jours ce serait la fête de sa mère, la deuxième qu'elle ne lui souhaiterait pas. Aline pleurait doucement dans son oreiller quand un bruit étrange l'avait fait se dresser sur les coudes.

On criait dans la maison.

Des cris de fille. Sourds, comme étouffés. Scandés, comme si ce qui les provoquait se reproduisait à intervalles réguliers.

Elle avait écouté cinq minutes, angoissée, l'oreille tendue. Puis, une curiosité folle l'avait saisie. Elle avait voulu savoir. Elle s'était dressée doucement, passant sur la pointe des pieds devant les rideaux de la surveillante de nuit qui ronflait, comme toutes les nuits, elle était sortie du dortoir.

Les cris l'avaient guidée, de plus en plus nets, vers l'aile de la directrice.

Cinq minutes plus tard, la gorge battante comme celle d'une grenouille, sidérée de son audace, elle était dans le couloir interdit.

À tâtons, elle était allée jusqu'à la troisième porte à gauche, dessinée par un rai de lumière. Et elle avait vu, par le trou de la serrure, un spectacle effroyable qui lui avait fait le même effet de tornade dans le cœur que le jour où il avait bien fallu lui apprendre la mort de ses parents :

Colette, l'une des trois grandes à disposer d'une chambre individuelle et dont toutes les filles savaient qu'elle était consignée pour cause de rubéole, rampait par terre, nue. Au-dessus d'elle, un homme, en chemise, énorme, le ventre débordant de son pantalon, le visage rouge et les yeux injectés, la frappait méthodiquement avec sa ceinture. Le plus épouvantable, c'est que Colette ne cherchait même pas à se protéger. Au contraire, quand la ceinture se levait, elle s'offrait. Une fois le buste, une fois les reins ou les flancs. Et si elle criait quand la ceinture la cinglait, tout de suite après, elle adressait à son bourreau un abominable sourire heureux.

Aline avait fui. Si précipitamment qu'elle avait failli dévaler l'escalier.

Elle ne s'était pas rendormie.

Florence Giraud se massa péniblement les paupières. Epuisée. Elle avait l'impression que des aiguilles lui pianotaient les yeux. En plus, elle était moulue, et elle se sentait faible comme si elle sortait de deux jours de diète.

Comme dessaoulée aussi. Heureuse de sa nuit mais pas tout à fait. Ce que Boris lui demandait de faire la rongeait. Plongée dans un débat cornélien. Elle fixa ses textes, puis consulta discrètement sa montre. Dix heures moins le quart. Dans dix minutes, la cloche de la récréation. Elle poussa un soupir de soulagement.

— On a assez travaillé pour aujourd'hui, dit-elle en se forçant à sourire. Vous allez faire un peu de lecture en attendant la fin. À votre choix.

Elle remua l'index, déjà indulgente :

— Pas de chahut, s'il vous plaît. Je compte sur vous. Sinon, c'est moi qui me ferai attraper.

Un marmonnement satisfait lui répondit. Qui ne s'amplifia pas. Florence Giraud était aimée de toutes ses élèves. Elle les avait conquises à la gentillesse. Aucune d'entre elles ne la chahutait.

Le tam-tam des talons décroissait dans l'escalier.

— Aline, qu'est-ce qu'il y a ? interrogea Florence Giraud avec bienveillance. Tu ne vas pas jouer dans la cour avec les autres ?

L'adolescente n'en finissait pas de glisser ses cahiers sous son pupitre.

Elle se jeta à l'eau avec emportement :

— Mademoiselle, je voudrais vous parler, commença-t-elle d'une voix hachée, le menton volontaire.

Florence Giraud fronça les sourcils.

— C'est si grave ? fit-elle.

Aline secoua la tête de haut en bas.

— Vous ne m'attraperez pas ? reprit-elle avec la même fièvre. Je peux compter sur vous ? Vous garderez le secret ?

— Bien sûr, ma petite Aline, chuchota Florence Giraud, troublée, en lui mettant la main sur l'épaule.

Aline se lécha la lèvre supérieure d'un coup de langue :

— Voilà, fit-elle en mangeant ses mots. Cette nuit… j’ai vu quelque chose de terrible.

La main droite de Florence se posa à son tour sur l’autre épaule d’Aline.

— Assieds-toi, fit Florence, les prunelles soudain dilatées. Raconte-moi tout.

Mlle Elstir s’encadra dans la porte. Très droite, le menton dressé.

— Eh bien, mademoiselle Giraud, siffla-t-elle, on fume dans une classe, une petite classe en plus, et qui mieux est, en présence d’une élève ?

Florence, qui ne fumait pratiquement jamais, contempla, stupéfaite, la Gallia qu’elle avait allumée sans même s’en rendre compte. Au restaurant, la veille, elle avait ramassé les cigarettes et le briquet que Boris avait oubliés. Machinalement. Et elle avait oublié de les lui rendre.

— Vous avez raison, mademoiselle, fit-elle d’un ton puni. Je ne sais pas ce qui m’a pris.

En même temps, elle chercha un cendrier, sans en trouver évidemment. Elle jeta sa cigarette sur les dalles et l’écrasa avant de jeter le mégot dans le panier.

— Non ! glapit la directrice. Vous allez mettre le feu, Sortez-moi ce mégot de là !

— Mais il est éteint ! protesta Florence, rouge d’être humiliée devant Aline.

Surtout après ce quelle venait d’apprendre.

— Videz le panier, vous ai-je dit, insista Mlle Elstir avec lenteur.

Florence évita de justesse un geste fou. Dans sa rage, elle avait eu envie de jeter le panier à la figure de la directrice. En lui criant ce qu’elle savait.

Elle se retint à temps. Il ne fallait pas gâcher l’enquête de Boris.

Elle obéit. Butée. De dos.

— Que faisiez-vous toutes les deux ? interrogea d’un ton soupçonneux Mlle Elstir qui avait toujours eu des antennes et qui les sentait subitement frémir sans deviner pourquoi au juste.

Florence s’empressa, jouant l’humilité avec effort.

— Aline avait un problème de grammaire, bredouilla-t-elle.

La directrice la fixa longuement de ses yeux jaunes aux pupilles réduites. Florence réussit, à la volonté, à soutenir l'affrontement.

— Je préfère ça, articula enfin la directrice. Au revoir.

Elle disparut, ses hauts talons aiguille claquant longtemps dans le couloir.

Florence s'effondra dans son fauteuil.

— Ouf ! fit-elle, épuisée. Je n'avais qu'une peur, c'est que tu parles.

Aline se cabra.

— Je ne suis pas folle, mademoiselle. J'ai bien compris que la dernière personne à qui parler de ce que j'ai vu, c'est Mlle Elstir !

Florence lui passa la main dans les cheveux avec affection :

— Merci d'être intelligente.

Enhardie, Aline s'approcha et s'appuya à deux mains sur le bureau de son prof de lettres.

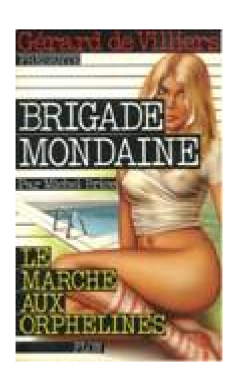
— Qu'est-ce qu'on va faire, maintenant ? dit-elle avec un sérieux d'espionne internationale.

Florence se massa le cou un instant. Pesant précipitamment le pour et le contre dans sa tête. Elle choisit la franchise.

— À mon tour de te demander de garder un secret, dit-elle en posant ses mains sur celles d'Aline.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? s'étonna Aline.

CHAPITRE XI



En vieux pratiquant de la psychologie des chefs, Corentin apprécia le geste. Ce que faisait Charlie Badolini était un mouvement d'amitié : le patron de la Brigade mondaine lui tendait son paquet de cigarettes par dessus son bureau Empire.

— Je vous en dois tellement, grimaça Badolini, à qui l'amabilité allait comme du fard à paupières à un ailier gauche.

Gêné de s'être si avancé, il tiqua du côté du principal Dumont, son adjoint favori, le tampon entre lui et les inspecteurs de la Brigade.

Si le commissaire divisionnaire Badolini coiffait tout le service, il était secondé par le commissaire principal Leroux, chargé du proxénétisme et du jeune commissaire Delmont, dirigeant toute la section des stupéfiants. Mais l'indispensable liaison entre les chefs de service et les inspecteurs est assurée par les deux inspecteurs principaux techniques Dumont et Berthier qui connaissent toutes les ficelles du métier. Si, pour des raisons de reclassement et d'indices, ils étaient devenus inspecteurs divisionnaires. Dumont et Berthier. restaient toujours pour leurs hommes les *principaux***,** ou plutôt les « P.P. » par abréviation. Dumont, le plus ancien, le plus astucieux des « P.P. » était toujours consulté par les chefs de la Brigade mondaine lorsqu'il y avait une affaire délicate à résoudre.

Pour l'instant, Dumont digérait, repris par son démon des sauces au sortir d'un régime. Classique avec lui. Badolini se désintéressa de lui.

La Gauloise alla se planter entre les lèvres minces de Corentin.

— Ça s'avance, non ? s'exclama gaiement Badolini, décidément dans sa semaine de bonté. Bien, petit, très bien.

Quand il appelait Corentin « petit », ça aussi c'était très bon signe. Du coup, l'inspecteur principal Boris Corentin, échelon 5, indice majoré 450,

sans supplément familial de traitement pour cause de célibat, se laissa aller à caresser une ambition : l'échelon 4, indice majoré 415.

— Des difficultés subites ? interrogea Badolini en avançant son briquet à essence.

La flamme jaillit, violette, trop longue, sentant abominablement le pétrole encrassé. Corentin se rejeta en arrière, les cils brûlés.

Il mentit :

— Pas du tout. Je me disais que ça fait bien quatre ans que je n'ai pas fumé une Gauloise bleue sans filtre.

Badolini sourit.

— Ah oui, je me rappelle. L'affaire des sonneurs de cloche de Saint-Séverin. La quinte de toux. Les deux heures et quart passées dans la cloche. Ficelé.

Il s'esclaffa. Puis poussa.

— Vous avez raison, admit-il, je crois que je vais me mettre à la Gallia.

— Vous avez déjà essayé trois fois, commenta joyeusement Corentin qui songeait que, dans la foulée, pourquoi ne pas sauter l'échelon 4, indice majoré 415 pour atterrir de plain-pied dans l'échelon 3 indice majoré 388 ?

Il se recroquevilla : ce sont des choses qui ne se font pas, hélas, dans la police. Et puis, songea-t-il en se rembrunissant encore plus, il allait bien vite en besogne. L'affaire de l'Orphelinat n'était pas encore dans le sac…

Il toussa lui aussi. Décidément, la Gauloise simple, ça ramonait trop.

Badolini se balançait dans son fauteuil. Avec difficulté. À cause de ses petites jambes. Discrètement, il prit appui des semelles contre l'acajou du bureau. Satisfait. Ça balançait mieux.

— Bravo pour la fille, petit, fit-il, j'espère qu'elle va bosser. Et qu'il ne lui arrivera pas d'ennui, bien entendu.

Corentin songea à la poitrine soyeuse de Florence sous sa main…

— J'espère, fit-il en crispant les mâchoires.

Badolini cessa de se balancer :

— Au fait, dit-il en époussetant son revers inondé de cendre, à quand les prochaines nouvelles de cette jeune femme ?

Avant que Corentin ait pu répondre, la sonnerie du téléphone grésilla.

— C’est Brichot, conclut Badolini en ratant le support à touches du combiné. Il a un appel pour vous. Urgent, paraît-il. Allez-y, mon vieux.

— Ça doit être elle, proposa Corentin en sortant.

— Qu’en pensez-vous, Dumont ? interrogea Badolini en se tournant vers son principal.

— Euh, fit Dumont dans un renvoi.

Badolini hocha la tête, fataliste. Il allait falloir attendre la fin de la crise de boulimie après-régime de Dumont. Comme tous les six mois… Mais, pas furieux, Badolini adorait Dumont, son Brichot à lui. Il lui devait tant. À cause du passé. Il sourit et rouvrit ses dossiers.

Florence était surexcitée au téléphone.

— Boris, tu es un dieu ! cria-t-elle.

Il adressa un baiser à son combiné, modeste, avec un regard rapide à Brichot qui étudiait, l’air ailleurs, l’étiquette d’une boîte de daube achetée à la Coopérative en sortant de la cantine.

— Merci, roucoula-t-il. Tu étais merveilleuse.

Un rire flatté lui secoua le tympan.

— Idiot, je ne te parle pas de ça !

— De quoi alors ? fit-il, secoué.

La réponse se fit attendre comme pour ménager ses effets.

— On a une complice. Et elle apporte un torrent à ton moulin…

Brichot reposa sa boîte de daube. Satisfait. Il n’avait vu sur l’étiquette aucun de ces chiffres précédés d’une lettre, signes cabalistiques auquel il ne pigeait rien, sauf que leur présence criait : chimie !

Il tira son poignet quand Corentin raccrocha.

— Douze minutes de conversation, constata-t-il. Les filles recommencent à t’appeler au bureau ? Tu avais pourtant promis…

Corentin se leva, prit la boîte de daube et la jeta sur le ventre de Brichot, dont les lunettes choisirent de ne plus tenir que par une oreille.

— *You…* commença Brichot, vert.

Corentin lui remit délicatement les lunettes en place.

— *You,* il te dit de te mêler de ce qui regarde *you,* fit-il en gesticulant des lèvres. Berrichon de mes deux, c'était Florence !

Brichot tiqua :

— J'ai deviné, mais la moindre des choses aurait été que tu me préviennes de son prénom. Ça aurait été plus professionnel, *isn't, my dear* Boris ?

— *It would have been*, reconnut Corentin. Excuse, j'ai eu une absence.

Brichot rangea la daube dans son tiroir, sortit son trousseau de clés de sa poche spéciale, faite sur mesure par la petite couturière de son quartier qui lui retaillait anglais ses vêtements quand son budget l'obligeait à se priver d'Old England. Choisie d'un geste méticuleux du poignet dans le faisceau de sa lampe de bureau, la clé du tiroir alla chatouiller sa serrure. Clac. La daube était à l'ombre.

— Elle a l'empreinte d'une clé ? fit Brichot en tapotant sa poche regarnie.

— Pas encore, reconnut Corentin. Mais ça ne saurait tarder. En attendant, elle m'a apporté une information de première.

Il raconta l'histoire d'Aline.

— Fameux, siffla Brichot quand sa flèche eut terminé.

— Attends, ce n'est pas tout. Il paraît que depuis ce matin, Parkin, le concierge, tu te rappelles, ameute tout l'orphelinat avec des jurons américains.

Il s'arrêta, mesurant ses effets :

— Il monte des caisses à l'étage de la directrice. Des caisses ficelées dans du carton. Sans marque, sans rien.

Brichot s'arracha un poil superflu au lobe de l'oreille droite.

— Bizarre, grimaça-t-il. J'ai dit bizarre…

Corentin se dressa :

— Tu l'as dit, Max. Et je vais tout de suite aller le répéter à Baba.

Il se bloqua :

— Oh, pardon, fit-il, penaud.

Badolini venait d'entrer.

— Ce coup de fil, alors ? questionna-t-il, ignorant la familiarité.

Brichot secoua la tête en écoutant parler Corentin.

— Et hop, il remet le disque, murmura-t-il dans son coin. La vie de flic, c'est ça : au rapport. Vingt fois par jour.

Florence Giraud réunit contre elle les pans de son chandail et sa main resta en place, les doigts écartés, collés contre le lainage.

Sous la paume, le cœur était soulevé par des coups de pompe désespérés.

— C'est l'angoisse ! s'exclama Florence en silence pour essayer de se calmer.

Il était 17 h 40. Depuis dix minutes, elle aurait dû se trouver dehors, comme tous les autres professeurs. Sauf Mme Glatir, la seule à coucher à l'orphelinat. Une vieille fille sèche, pas méchante, « ce que j'aurais pu devenir sans Boris », se disait Florence, et qui faisait des extra en se transformant en surveillante du dortoir des moyennes, celui d'Aline, la nuit.

Florence avait mal aux mâchoires. Depuis un instant, elle mastiquait nerveusement une double ration de chewing-gum. Elle stoppa, inquiète : Boris avait dit : « Surtout, ne pas trop ramollir. » Elle fit glisser d'un mouvement de la langue la boule de chewing-gum entre la joue et les molaires. Puis elle se retourna au ralenti vers le fond du couloir de l'entrée. M. Parkin venait juste de partir par là. C'était le moment. Il fallait se décider.

Elle crispa les orteils dans ses chaussures, souffla longuement et se dirigea d'un pas ferme vers la loge du concierge.

À gauche, le bureau de Parkin. Au-dessus, les casiers du courrier, des professeurs, avec un nom à chaque case. Le sien était au milieu de la deuxième rangée en partant du haut.

Vide.

Florence sortit vivement une enveloppe de son sac. Une lettre récente de sa mère. Soigneusement recollée. C'est Boris qui lui avait conseillé ça. « Au cas où ta case serait vide, avait-il dit. Pour te donner un alibi… » Elle jeta l'enveloppe dans sa case.

Puis, sans bouger jambes et hanches, elle fit lentement pivoter son buste, son cou, puis sa tête, vers l'arrière, vers le tableau des clés à trois mètres d'elle.

Elle lut, en silence. Les salles de cours, d'abord, numérotées en chiffres romains, une à une, sur la planchette supérieure à laquelle les clés étaient pendues. Puis les salles d'études, en dessous. Les dortoirs, les salles de gymnastique, les caves, les bureaux des administratrices, les appartements privés…

Elle réprima un soupir de déception. Pas de clés des portes d'entrée !

À toute vitesse, elle se mit à réfléchir. Où Parkin pouvait-il bien les mettre ? Les doubles, bien sûr. Il portait toujours son grand trousseau des entrées sur lui. Porte principale, celle du perron où Boris l'avait vue l'autre jour. Celle de l'entrée des citernes à mazout et des camions des jardiniers. Celle du parc, au fond.

Florence se mit à fouiller. Fébrilement. Ouvrant un à un les tiroirs et les placards.

Toujours en vain.

Elle prit peur. Le temps passait. Sur la pointe des pieds, elle alla jusqu'à l'entrée de la loge et tendit la tête au-dehors. Personne. Ni dans le couloir ni au fond à gauche, du côté du parloir, d'où elle aurait pu apercevoir une ombre arrivant, à travers la double porte à grands vitrages.

Rassurée, elle fit un pas en arrière et sursauta. Un chat venait de filer entre ses jambes. Le chat gris à poils jaunes du concierge. Une pauvre bête craintive que Parkin envoyait souvent valser à coups de pieds furieux.

Florence vacilla et son épaule heurta le volet intérieur de la porte de la loge, rabattu dans la journée contre le mur.

Le volet tinta.

Elle se précipita et le tourna vivement. Les clés des entrées étaient là, alignées comme à la parade, soigneusement étiquetées.

L'embarras du choix.

Florence tendit la main vers une des deux clés des portes de la ruelle et se ravisa. Elle retourna vérifier que personne ne venait.

Puis elle extirpa son chewing-gum, saisit la clé. Une petite clé de sûreté compliquée de chez Bricard. Et elle se remémora, concentrée, les conseils de Boris.

« Tu aplatis le chewing-gum. Le plus large possible. Tout en lui gardant trois ou quatre millimètres d'épaisseur. Tu prends la clé, tu l'appliques sur une moitié de la surface du chewing-gum dans le sens de la largeur. Pas trop

fort. Pour ne pas crever. Ensuite, tu accentues légèrement les marques, par en dessous, entre le pouce et l'index. Tu relèves la clé, tu la retournes, tu appliques l'autre face sur la deuxième moitié du chewing-gum restée vierge. Même technique. »

Fébrilement, Florence suivait la leçon. Aucune difficulté. Le chewing-gum était à la fois souple et ferme, comme il fallait.

Et elle avait bien veillé, comme avait précisé Boris, à imprimer dans le chewing-gum le numéro de la clé et la marque du fabricant.

Très utile au cas où l'empreinte générale serait défectueuse…

Restait le dernier stade de l'opération : la récupération du moule. Délicat. Il fallait l'attraper par une extrémité. Entre deux doigts. Et le glisser dans une petite boîte métallique remplie préalablement de talc et que Boris lui avait donnée : Une boîte de *Dunhill*, vide, tout simplement.

Florence remit la clé à son clou d'une main. Puis, tenant toujours le chewing-gum pendant de l'autre, elle extirpa la boîte de métal, la posa sur l'étagère devant elle, l'ouvrit d'un coup d'ongle.

Elle descendit délicatement le chewing-gum pour le coucher dans le talc.

Le chewing-gum s'envola.

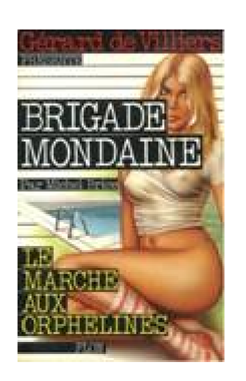
Florence n'eut que le temps d'apercevoir une grosse main au dos couverte d'un fouillis de poils blancs enroulés sur eux-mêmes. Et de constater, comme dans un cauchemar, que la main écrabouillait en se resserrant le chewing-gum qui dégoulina du côté du pouce et de l'index.

Un tiers de seconde plus tard, le poing la cueillait au menton.

La loge du concierge se transforma pour elle en un fond sous-marin glauque et noyé d'algues balancées à un rythme frénétique.

Celui des battements de son cœur.

CHAPITRE XII



De fureur, Mlle Elstir mangeait le liège de sa *Benson and Hedges***.**

— Parfait, dit-elle d’un ton uni qui glaça Florence, puisque vous persistez à vous en tenir au mensonge, je vais aviser.

Florence voulut se lever. Son menton lui faisait abominablement mal. Elle avait encore les rétines parcourues de mouvements d’algues. Et un immense désespoir au cœur.

Parkin la fit se rasseoir d’un crochet du gauche.

— Salope, glapit-il. *I kill you if you move again* ![2]

Mile Elstir prit l’air très contrarié.

— Parkin, pas de menaces, je vous en prie. Ça ne sert à rien. Mlle Giraud est intelligente. Elle a compris qu’elle n’a aucune chance de s’échapper.

Florence écarquilla péniblement les yeux :

— Qu’est-ce que vous voulez dire, vous ? s’écria-t-elle. Je vais sortir d’ici et tout de suite !

— Parkin, dit paisiblement la directrice.

Deux minutes plus tard, Florence était attachée à sa chaise par les poignets. Cordelette plus ceinture.

Elle contempla la directrice, exorbitée.

— Vous êtes folle, ou quoi ? hurla-t-elle.

— Parkin, reprit Mlle Elstir.

Un bâillon s’enfonça de force dans la gorge de Florence.

Mlle Elstir se leva.

— Sortez, Parkin, je veux rester seule avec Mlle Giraud.

Elle le fixa intensément :

— Un mot de tout ça à n’importe qui et je poste votre dossier petites filles, en recommandé, 36, quai des Orfèvres, à l’adresse de la Brigade mondaine.

Parkin s’en alla, les genoux flottants.

Restée seule avec Florence, Mlle Elstir s’approcha.

— Ma petite imbécile de prof de lettres, commença-t-elle en tournant autour de la chaise, je vais vous parler net. Je ne crois pas un mot à votre prétendue envie d’avoir une clé afin de pouvoir venir préparer vos cours en classe tôt le matin avant l’ouverture des portes. C’est faible comme prétexte. Ça ne tient pas debout. Vous auriez pu trouver mieux.

Furieuse, Florence dut admettre en silence que c’était la stricte vérité.

— Je vous pardonne, reprit la directrice parce que vous êtes jeune, que vous n’avez pas l’habitude de l’illégalité et que, par voie de conséquences, vous avez manqué de réflexes. De toute façon, ça n’a aucune importance. Je devine le véritable motif de votre petite expédition.

Folle de rage, Florence se secoua dans ses liens. Essayant au moins de cracher ce bâillon qui lui paralysait déjà les mâchoires. Elle ne réussit qu’à s’essouffler. Elle se laissa aller, vaincue, la nuque en avant.

Tout le temps qu’elle s’était débattue, la directrice avant attendu, se balançant dans son rocking-chair, cigarette aux lèvres. Indifférente.

— Je peux de nouveau compter sur votre attention ? demanda-t-elle, très mondaine. Je crois que oui… Poursuivons. Je disais donc qu’il est inutile de me raconter des salades, pour employer le mot juste. Je connais le dossier de tous mes professeurs. Je sais que votre père était policier. Je sais aussi qu’un dénommé Boris Corentin, dont j’ai eu l’avantage de faire la connaissance, comme vous le savez, car vous le savez, n’est-ce pas ? est lui aussi policier. Beau garçon. Mes félicitations si ce que je subodore s’est passé, autrement dit que vous avez couché avec lui.

Florence ouvrit des yeux stupéfaits.

Mlle Elstir sourit :

— Par conséquent, j’ai vu juste. Oh, rassurez-vous, j’ignore quand et où vous vous êtes rencontrés et je n’étais pas cachée derrière un rideau quand il vous a dépucelée. Parce que ça crève les yeux, petite : vous étiez vierge il y a quelques jours. Je suis de la race des vieux singes et j’ai une cervelle qui

fonctionne. Bref, le dénommé Corentin, qui a oublié d'être bête, et qui a dû remarquer ici, quand il est venu, quelque chose que je paierais cher pour connaître, n'a pas cru une seconde au renvoi de Colette. À juste titre, je le reconnais bien humblement. J'ai pris un risque, comptant sur l'imbécillité humaine pour passer au travers des gouttes. Malchance, le Corentin a une tête, au-dessus des épaules, pas une boule d'os. Il vous a baratinée. Vous êtes tombée dans le panneau. Et il vous fait travailler pour lui.

Elle ricana :

— Joli travail pour une agrégée : trafiquer dans le tableau des clés, prendre des empreintes. Si votre mère apprenait ça…

Le ricanement se transforma en sourire mielleux.

— J'ai arrêté le coup. Pour l'instant, c'est moi qui suis maîtresse de la situation.

Elle souffla rêveusement un nuage de fumée bleuâtre.

— Pas pour longtemps, je ne me fais pas d'illusions. Mais j'ai envie de finir en beauté. Le feu d'artifice. Et vous verrez ça, ma petite. Le vrai visage de Mademoiselle Elstir ! À son maximum. La grande fête !

Elle s'excitait. Amèrement. Oui, elle le savait, c'était la fin de ses vingt années de clandestinité. Un miracle que ça ait duré si longtemps. Mais elle allait se débrouiller. Rameuter le plus possible de ses anciennes filles et de clients riches. Facile. Le réseau était au point. Elle ferait payer les clients très très cher. Ils ne seraient pas volés, les filles seraient à la hauteur. Chacune sa spécialité. L'appât du gain les ferait se déchaîner. Puis, elle, Marguerite Elstir, filerait quand elle aurait ramassé suffisamment d'argent. Vers la Suisse. Elle savait où. Et sous quel nom. Pas de soucis à se faire pour l'avenir. Depuis vingt ans, tous les six mois, elle prenait l'avion pour Genève, avec une mallette bourrée d'argent net, incontrôlable. Son compte numéro était lourd. Suffisamment pour vivre dans le luxe jusqu'à la fin de ses jours.

Deux jours, c'est tout ce qu'elle demandait. Même pas. On était vendredi matin, la soirée était prévue pour demain soir. À l'aube, dimanche, elle serait sur la route d'Orly.

Une place réservée dans le premier avion de la Swissair. Aucun risque d'être repérée en cas de malheur. Marguerite Elstir avait des relations. Plus deux ou trois cartes d'identité et passeports à des noms de fantaisie.

Elle ouvrit le tiroir central de son bureau Régence d'époque. Elle en sortit du papier à lettre et une enveloppe.

— Vous allez écrire à M. Corentin, ordonna-t-elle. Sous ma dictée.

Florence secoua la tête avec détermination.

— C'est ce qu'on va voir, commenta tranquillement Mlle Elstir qui décrocha son téléphone et fit un numéro intérieur.

— Monsieur Parkin ? J'ai besoin de vous. Tout de suite.

Le vieil Américain contempla Florence, les paupières écarquillées, comme toujours quand il essayait de mieux distinguer.

— Attachez-lui les jambes aux pieds de sa chaise, fit la directrice en rallumant une cigarette.

Florence se rua dans ses liens, jetant des coups de pieds de tous les côtés. Indifférent, Parkin attrapa la cheville droite et tira brutalement. Il avait line force herculéenne. Florence gémit dans son bâillon. Le concierge venait de lui tordre la jambe pour l'attacher en arrière. Puis il fit de même avec l'autre jambe.

Mlle Elstir s'approcha :

— Vous ne voulez toujours pas faire preuve d'intelligence ?

Furieusement, Florence secoua la tête encore une fois.

« Cinéma, se disait-elle. Cette femme est folle, mais pas bête. Elle veut me faire peur. Je ne marche pas… »

— Parkin, tenez bien la chaise, commanda Mlle Elstir en se penchant.

Doucement, elle se mit à déboutonner le corsage de Florence, qu'elle dégagea ensuite de la ceinture pour l'ouvrir en grand, découvrant les épaules.

Puis elle fouilla les poches de son tailleur et en sortit une paire de ciseaux à ongles.

Florence ferma les yeux sous le contact du métal. De deux claquements sourds, Mlle Elstir venait de trancher les deux bretelles du soutien-gorge, à hauteur des clavicules. Libérés, les bonnets du soutien-gorge glissèrent. La directrice tira dessus pour le rabattre complètement. Les seins apparurent, complètement découverts. Florence eut l'impression de manquer d'air. Terrorisée tout à fait, cette fois.

Ce que Mlle Elstir venait de faire, cela signifiait tout simplement qu’elle était prête à tout. Engagée sur une voie de non-retour. Une tornade de panique empoigna la gorge de Florence. Elle était livrée à une démente totale.

Elle hurla.

Mlle Elstir venait d’attraper ses bouts de seins entre deux doigts.

Elle serrait. De plus en plus fort. En tournant et en tirant.

Florence se rua de toute son énergie dans ses liens, cabrée, hurlant pour rien dans le bâillon qui l’étouffait. La chaise, maintenue par le vieux concierge athlétique, ne bougea pas d’un centimètre. Tout ce quelle réussit à faire : martyriser un peu plus sa poitrine.

Lentement, Mlle Elstir accentua sa pression. À présent, Florence ne bougeait plus, haletant frénétiquement. Des mouches commençaient à voleter devant ses yeux. Ses seins lui faisaient abominablement mal.

Soudain, la torture s’arrêta. Mlle Elstir s’était redressée. Elle alla chercher sa cigarette dans le cendrier et aspira une bouffée. Puis elle la reposa. Tétanisée, Florence avait cru quelle allait s’en servir pour la brûler.

— Jolie poitrine, fit la directrice en la contemplant. Il n’a pas dû s’embêter, ton flic.

Elle se pencha. Florence renversa la tête en arrière en râlant.

— Alors, c’est oui, tu écris ?

Florence, vaincue, fit signe que oui.

Un sourire mauvais fendit les lèvres minces au-dessus d’elle.

— À la bonne heure. Mais avant, on va remettre un peu ça. Histoire de te renforcer dans ta décision.

Le supplice recommença. Encore plus terrible. Cette fois les mains sèches tiraient carrément les bouts de seins à les arracher, en leur faisant décrire des cercles de plus en plus grands. Florence sanglotait, étouffée par ses larmes qui remontaient dans son arrière-gorge. La directrice, elle, poursuivait visiblement plus pour le plaisir que pour la raison donnée. Ses yeux brillaient abominablement.

Quand elle s’arrêta, Florence, la tête pendant en avant, s’aperçut, épouvantée, à travers ses larmes, que toute la masse de ses seins était

parcourue d’un effrayant réseau de veinules congestionnées. Les pointes, rouge sang, tuméfiées, avaient doublé de volume.

— Portez-la à la place de mon fauteuil, ordonna Mlle Elstir.

Quand Florence fut en place, on lui détacha la main droite. Elle souleva sa main, qui tremblait et prit le stylo devant elle.

— Attendez ! s’écria la directrice, reprenant le vouvoiement, c’est moi qui dicte.

Mais Florence se mit à griffonner un appel au secours, toute fierté abandonnée.

« Je vous en prie. Otez mon bâillon… J’étouffe… Je jure que je ne crierai pas. »

Mlle Elstir attrapa la feuille. Elle lut, parut réfléchir et :

— Bon, je vous crois. De toute façon, c’est l’heure de la récréation. Les filles crient suffisamment comme ça dans la cour pour qu’on ne vous entende pas.

Libérée, Florence se massa douloureusement les seins, puis les mâchoires, essuyant ses larmes.

Elle leva doucement la tête vers sa tortionnaire :

— Vous vous rendez compte de ce que vous faites ? Vous êtes folle ! Réfléchissez un peu. C’est terminé pour vous et vous le savez, vous me l’avez dit. Alors, pourquoi ne pas fuir tout de suite ? Laissez tout tomber !

Tendue, les yeux durs, Mlle Elstir la regardait sans répondre. Florence se désunit :

— Qu’est-ce que vous allez faire de moi ?

La directrice rit méchamment.

— Vous allez me servir d’otage, ma petite. En cas de complication. Je vais vous boucler.

Elle porta l’index à son front.

— Au fait, Parkin, il faut aller trouver la surveillante en chef. Annoncez-lui que Mlle Giraud a eu un malaise dans mon bureau et qu’elle ne reprendra pas ses cours.

Pas si folle que ça…

Restée seule avec Florence, elle se radoucit soudain :

— Petite idiote, murmura-t-elle, presque tendre, pourquoi vous êtes-vous mêlée de ce qui ne vous regarde pas ? C'est malin.

Elle se cabra :

— Mettez-vous à ma place, répéta-t-elle. Au point où j'en suis, c'est la fuite en avant obligée. Vous n'êtes pas bête. Vous pouvez comprendre.

Florence la dévisagea avec pitié :

— Je vous plains, dit-elle.

Les yeux dorés s'injectèrent :

— Taisez-vous ! Vous ne savez pas de quoi vous parlez ! Vous qui commencez seulement de vivre un peu à vingt-cinq ans, vous vous permettez de juger et de critiquer ! Avez-vous seulement une idée de ce que vous serez à mon âge ? Une folle comme moi, peut-être.

Elle se calma, à la volonté. Prenant sa gorge à deux mains.

— Au travail. Veillez à écrire naturel. Je vous ferai recommencer autant de fois qu'il sera nécessaire.

Florence reprit le stylo.

— Mon cher Boris, commença Mlle Elstir, parce que je suppose que vous l'appelez Boris, mon cher Boris, j'ai un petit ennui. Pas grave, rassure-toi.

Elle allait et venait, portant de temps en temps le doigt à sa bouche. Parfaite professeur faisant une dictée en classe. Comme le faisait Florence au début de l'année chez les petites, avant que l'inspecteur conseille sa mutation dans les classes supérieures. Amèrement, elle savoura la situation. Apaisée, la douleur de sa poitrine s'atténuait. Quelques élancements encore, une lourdeur désagréable, mais c'était presque le bonheur après les abominations de tout à l'heure.

Seulement, elle trahissait…

— M. Parkin, poursuivit la directrice, garde toutes les clés des entrées sur lui. Il va falloir trouver un autre moyen. J'y réfléchis. À lundi. Pas avant. Et, je t'en prie, ne viens pas : Ma mère débarque pour le week-end. Elle est vieux jeu, tu sais !

Mlle Elstir sourit :

— Je vous dicte ça parce que je suis sûr qu'il est déjà venu chez vous, n'est-ce pas ?

Florence baissa les yeux.

— Bon, reste la chute à trouver.

Elle réfléchit, puis :

— Vous allez mettre : À part ça, rien de nouveau, et, avant de signer, je vous conseille d’écrire : « Je t’aime. »

Elle rit.

— C’est vrai, n’est-ce pas ?

— Oui, fit Florence avec ferveur en la fixant droit dans les yeux.

Alors, quelque chose d’étrange se passa. Un voile flotta dans les yeux dorés.

— Je vous envie, murmura Mlle Elstir qui se reprit aussitôt.

« Post-scriptum : Excuse-moi de ne pas t’appeler. Je ne sors pas de l’Orphelinat avant sept heures. »

Florence reposa son stylo. Brisée. Bouleversée aussi : elle venait d’écrire à Boris ce qu’elle pensait avec une force décuplée depuis une heure. Et il fallait qu’elle le lui dise de cette manière-là, dans cette situation. Les larmes lui vinrent aux yeux.

Puis elle pensa : Pourvu qu’Aline s’inquiète, se doute de quelque chose. Prévienne Boris ! Elle n’avait que douze ans. Peut-être n’oserait-elle pas…

Mlle Elstir se pencha par-dessus son épaule.

— Recopiez-moi ça, décréta-t-elle. L’écriture est tremblée. Appliquez-vous. Et après, faites l’enveloppe.

Parkin revint, repartit poster la lettre et revint encore. Il détacha Florence et la mit debout, l’entraînant serrée d’une seule main par les coudes derrière son dos.

— Où m’emmenez-vous ? demanda-t-elle anxieuse.

— Vous verrez bien, répliqua Mlle Elstir en ouvrant la porte.

Florence suivit un long couloir avec des portes à gauche. On riait derrière celle du fond, et elle reconnut la voix de Colette. Parkin la fit attendre devant une petite porte basse, le temps de chercher la clé dans son trousseau.

Un escalier, raide, avec des marches de bois craquantes. Un autre couloir étroit et bas de plafond, celui-ci.

Au bout, deux portes, une de face, une autre à droite. Parkin ouvrit celle de droite. Mlle Elstir poussa Florence en tournant le commutateur.

C’était une chambre, petite et mansardée d’un côté. Une chambre boudoir. Deux canapés de velours rouge foncé, un divan bas recouvert de coussins indiens. Les murs étaient tendus de soie verte. Des gravures libertines du XVIIIe siècle y étaient accrochées. Pas de fenêtre, juste un vasistas très haut, dans la pente du toit. Florence était sous les combles de l’aile la plus ancienne. Stupéfaite de ce luxe insoupçonné.

Mlle Elstir alla ouvrir une porte au fond à droite :

— La salle de bains, dit-elle. Tout le nécessaire y est.

Epuisée, Florence s’affala sur le divan, refermant un à un les boutons de son chemisier. Alors seulement elle aperçut la glace. Une très haute et très large glace sur le mur lui faisant face. Elle frissonna. Décoiffée, blanche, les yeux cernés, elle se fit presque peur.

— Inutile d’appeler, dit Mlle Elstir. Personne n’entendra rien.

Elle fit un geste circulaire.

— C’est peine perdue dans toute cette partie de la maison. Derrière le tissu du mur, du liège, sur la porte aussi, et le vasistas a une double vitre. Parkin vous apportera du linge et des vivres.

Déjà, elle avait la main sur la poignée de la porte quand elle se ravisa.

— Et puis, dit-elle avec un sourire énigmatique, puisque vous êtes si curieuse, mademoiselle Giraud, je vais vous montrer quelque chose qui vous donnera matière à réflexion en attendant de ressortir.

Elle tendit l’index.

— Parkin ? Lumière à côté.

Le concierge sortit. Il y eut un nouveau bruit de serrure.

Et, tout à coup, la glace murale, devant Florence, s’illumina.

Stupéfaite, elle se leva et s’approcha. Elle toucha la glace et recula. Elle avait eu l’impression qu’elle allait tomber de l’autre côté.

Maintenant, figée, elle ne pouvait détacher ses yeux de l’inimaginable spectacle qui s’offrait à elle à travers la glace sans tain.

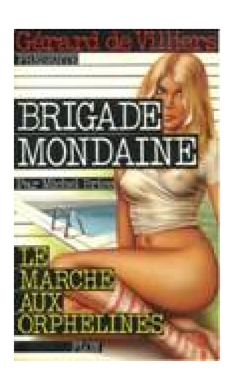
— Ici, c’est pour les voyeurs, expliqua uniment Mlle Elstir. Bonne nuit.

Elle sortit. La clé tourna dans la serrure. Florence était seule.

Soudain, la lumière s’éteignit de l’autre côté. La glace redevint glace ordinaire, renvoyant à Florence le reflet d’une jeune femme épouvantée.

Elle courut à la salle de bains, et ouvrit en grand les robinets de la baignoire. Subitement, elle avait un irrésistible besoin de tendresse. Plongée dans un bain, au moins, elle se sentirait moins seule. L'eau chaude d'un bain, c'est un peu le ventre d'une mère.

CHAPITRE XIII



Brichot secoua la tête, scandalisé :

— Il les prend au berceau maintenant ! grommela-t-il, le menton agité de soubresauts réprobateurs.

La voix, dans l'écouteur de son téléphone était aussi fraîche, claire et enfantine que celle de sa filleule Julienne, fille de Bernadette Bouchet, sa sœur aînée, mariée avec un CRS de Lisieux (Calvados) et pour laquelle il venait de se fendre d'une médaille sainte à cent soixante-dix francs à l'occasion de sa première communion.

Aline réalisa avec panique que, dans son écouteur à elle, on avait décidé d'observer la loi du moindre effort.

— Je vous en supplie, monsieur, gémit-elle. Ce que je vous dis est sérieux. Il faut absolument que je parle à M. Corentin. Très vite. On va me surprendre !

Brichot réalisa soudain qu'il était en train de jouer au salaud. Il rougit. De la main gauche, il fit signe à Rabert et Tardet, engagés dans une furieuse bataille de notes de frais à deux bureaux de lui, de la fermer une bonne fois pour toutes.

— Je me présente, dit-il d'un ton précis. Aimé Brichot, équipier et ami de Boris Corentin. Qu'y a-t-il, mademoiselle, pour votre service ?

Aline manqua défaillir de bonheur. Assise au fond de la cabine téléphonique de la salle des professeurs, pour ne pas se faire voir, ça faisait vingt minutes qu'elle essayait d'obtenir Boris Corentin au téléphone. Après une bonne dizaine d'essais infructueux, au hasard des numéros de police relevés dans le Bottin ouvert devant elle. Et au prix d'une sérieuse saignée en pièces côté tirelire.

Enfin, elle arrivait au bout. Elle tenait quelqu'un qui connaissait l'inspecteur.

— Expliquez-moi votre problème, fit Brichot, professionnel, en ouvrant son calepin. D'abord, vos nom et prénoms.

Aline eut l'impression qu'elle était en train de grimper à la force du poignet dans la fourrure d'un orang-outang goguenard.

— Je ne parlerai qu'à M. Corentin, siffla-t-elle, confirmant le jugement direct et péremptoire de son conseil de classe sur son carnet trimestriel : « Elève très douée, mais d'un caractère difficile à manier. »

Brichot éloigna l'écouteur de son oreille comme si le dard d'un scorpion s'était mis à lui chatouiller les poils du lobe.

— Nom d'une pipe ! constata-t-il avec stupeur. C'est qu'elle m'engueule, la môme !

À l'autre bout du bureau des inspecteurs des Affaires recommandées, Rabert mit en route son habituel rire gras horripilant.

— Toi, la ferme, gros lard ! grinça Brichot qui rapprocha son écouteur, choisissant d'écraser avec la fille, puisqu'il venait de se venger sur Rabert.

— À votre guise, petit tas de nerfs, roucoula-t-il avec désinvolture pour masquer sa déroute. Je vais voir s'il est là. Mais il faut me dire qui l'appelle.

— Aline. De la part de Florence. Il comprendra. Vite !

Le bon cœur et l'esprit professionnel d'Aimé Brichot firent leur réapparition en fanfare.

— Une seconde, mademoiselle, s'empressa-t-il. Il est aux Archives. Je vous branche sur le poste.

Corentin poussa un juron. C'était la catastrophe. Il reprit le contrôle de lui-même.

— Bravo, Aline, tu es géniale. Tu as raison. Ce malaise de Mlle Giraud, juste en ce moment, c'est très bizarre. Merci. Maintenant, écoute-moi bien, voici ce que tu vas faire…

Trois minutes plus tard, il fonçait demander un rendez-vous au Patron quand l'huissier l'intercepta dans le couloir.

— Monsieur Corentin ! Une lettre pour vous.

Corentin jura encore plus grossièrement quand il lut. Cette fois, c'était sûr. Il était arrivé quelque chose à Florence. Emu, il relut la chute, les mots d'amour, et le remords l'envahit aussitôt. À cause de lui, Florence était dans un beau pétrin…

Charlie Badolini essayait de calmer Corentin.

— Il faut y aller tout de suite, répétait celui-ci buté. La directrice est une folle, ça crève les yeux, je vous le dis et redis depuis le début.

Badolini tapa carrément du plat de la main sur son bureau.

— Corentin, s'écria-t-il, vous perdez les pédales ! Si je vous laisse faire, tout va échouer. La petite vous a bien répété que le concierge avait abandonné son service ce matin pour décharger de nouvelles livraisons par une porte de service inutilisée d'habitude ? Et nous sommes samedi. Bon Dieu, vous ne voyez pas que cette fameuse soirée est pour ce soir ? On peut bien attendre jusque-là ! C'est le seul moyen de coffrer le maximum de gibier. Si vous allez rameuter l'orphelinat maintenant, tout est fichu.

La réaction exacte qui aurait fait sourire de contentement Mlle Elstir, si elle avait entendu. Sans s'en rendre compte, le patron de la Brigade mondaine se faisait son complice. Sur le dos de Florence.

Mais police oblige.

Dessillé par l'engueulade de son chef, Corentin le comprit.

— Excusez-moi, fit-il sourdement.

Il se redressa et, au bord de l'irrespect :

— Je veux toute l'aide possible, le grand jeu !

— Ho ! éructa Dumont que tout ce bruit avait réveillé. Qu'est-ce qui se passe ?

Charlie Badolini daigna sourire.

— Vous l'aurez, dit-il à Corentin, c'est promis. Mais M. Dumont a raison, cessez donc de crier comme ça. Après tout, c'est vous qui avez mis ce professeur là où elle est, enfermée quelque part, sans aucun doute !

Corentin grinça des dents.

Avec un coup d'œil à Dumont, le « P.P. », il grimaça un sourire.

— OK, Patron, fit-il radouci. Mais vous m'avez couvert. Nous sommes deux responsables, non ?

Badolini ne répondit pas.

— Au boulot, fit-il en décrochant son téléphone.

En sortant de la conférence extraordinaire, Brichot tira Corentin par la manche dans le couloir.

— Boris ? fit-il par en dessous. Tu te rappelles ce que je t'ai dit l'autre soir à la maison, devant Jeannette ?

Corentin stoppa, arraché à ses pensées.

— De quoi tu parles ? Traduis ! fit-il nerveusement.

Brichot remonta ses lunettes sur son nez et, avec une tête à gifles :

— Je t'ai dit que ça ne durerait pas toujours, ton bol insensé avec tes idées à la limite de la dinguerie… Ça n'a pas raté, ce coup-ci, non ?

Corentin préféra redémarrer. En accélérant. Il avait peur de devenir méchant.

Beauvoir referma la mallette de skaï gris.

— T'inquiète pas, Boris, fit-il les piles sont neuves. Ça marchera au poil. Tu te rappelles bien le fonctionnement ?

Corentin se passa la main sur les yeux. Fatigué. Il n'arrivait pas à chasser l'idée de Florence. De plus en plus furieux contre lui-même, malgré les paroles de Badolini.

— Gravé dans l'acier, lobe pariétal, coin gauche, fit-il.

Beauvoir désigna un paquet sur la table.

— Trente barres de chewing-gum, fit-il.

Corentin sursauta. L'ironie du sort. Encore une fois, le chewing-gum allait jouer un rôle. Avec résultat, cette fois, au moins…

Beauvoir sortit son paquet de Celtique, en offrit une à Corentin, qui refusa, et tapa la sienne sur l'ongle de son pouce avant de l'allumer.

Beauvoir, ancien électricien des Services techniques de la P.P. avait passé plusieurs années à l'Identité judiciaire dont il était le meilleur élément. Chercheur inlassable, il découvrait la moindre empreinte, le plus petit indice, sur les lieux d'un crime, et passait ensuite des heures derrière son microscope électronique. Puis il s'était spécialisé dans les gadgets scientifiques, perfectionnant même bien des systèmes d'alarme, d'écoutes et de transmissions, en les miniaturisant.

Sa dextérité était reconnue au point que, malgré le manque de locaux, on lui avait installé sous les combles, un petit atelier particulier dont la porte blindée était munie d'un système de fermeture ultrasophistiqué.

Beauvoir était incomparable pour installer clandestinement, sans aucun aspect visible, des appareils d'écoute, d'enregistrement et de transmissions, pour trafiquer une voiture, une arme, etc…

Spécialiste de cette nouvelle forme de police scientifique, il ne quittait son atelier que pour venir en aide à ses collègues dans l'embarras. Il était bien souvent le « sauveur » dans les cas désespérés.

— Boris, fit-il doucement, en lâchant un nuage de fumée par les narines, tu aurais dû venir un soir plus tôt. Je t'aurais évité de faire avoir des ennuis à cette petite prof.

Corentin joua avec le paquet de chewing-gum. Pour prendre une contenance.

— Excuse, Jeannot. Je ne savais pas que ton truc existait.

Beauvoir esquissa un vague sourire, généreux.

— C'est toujours comme ça, fit-il en sourdine. On ne pense jamais à moi.

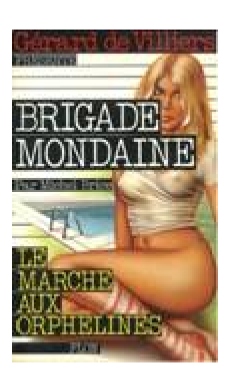
Remué, Corentin s’approcha.

— Je te promets, Jeannot, je n’oublierai pas, la prochaine fois. Allez, Ciao !

Beauvoir le regarda partir avec amitié. Les autres inspecteurs, il leur en voulait d’oublier que sa technique pouvait résoudre bien des problèmes.

Avec Corentin, tout était différent. Lui, au moins, pouvait se passer de la technique dans neuf cas sur dix. Ça s’appelle le talent.

CHAPITRE XIV



Lucienne verdit, mortellement jalouse de la tenue de Colette. Depuis une heure, Mlle Elstir les préparait pour la soirée, aidée par une très élégante jeune femme, extraordinairement distinguée, dont elles avaient appris, avec stupeur, Colette, Marion et elle-même, que c’était une des call-girls les plus recherchées de Paris. Elle se faisait appeler Clara et, cinq ans plus tôt, elle était ici à l’étage, elle aussi.

Colette allait et venait dans la chambre de la directrice, passant et repassant devant la table basse en verre fumé où reposait un plateau d’argent avec les tasses à thé de Mlle Elstir et de Clara.

Droite, fière. Elle se sentait très grande dame. On lui avait fait revêtir un tailleur de soie mauve, boutonné haut, avec une longue jupe plissée qui

flottait chaque fois qu'elle se déhanchait sur ses hauts talons. Un nœud de velours rose tirait ses cheveux en arrière. Elle portait des bas de nylon couleur chair à peine visibles.

— Arrête-toi, ordonna Mlle Elstir.

Colette se figea. Face à la directrice et à Clara.

— Qu'en penses-tu ? interrogea la directrice, professionnelle, en se tournant vers Clara. À mon avis, ça la met bien en valeur. Elle est naturellement élégante et mince, c'est ça qu'il faut jouer : la fille de famille, pudique mais très à la mode. Ça plaît toujours.

Clara sourit. Elle était elle-même en tailleur Chanel vert clair à jupe plissée, ses cheveux blonds un peu fauves eux aussi tirés en arrière par un nœud de satin rouge, des perles aux oreilles, une série de bracelets d'or et d'argent mélangés tintant à ses poignets.

— Très réussi, concéda-t-elle, mais si vous me permettez un avis, mademoiselle, c'est du côté des dessous que l'effet sera manqué.

Cinq ans après avoir quitté l'orphelinat, Clara continuait à parler à son ancienne directrice avec la même déférence. Ne lui devait-elle pas tout ? Y compris d'avoir rencontré l'homme dont elle était tombée follement amoureuse, un jeune noble de trente ans, le comte Gilles Servan de Karn ? Il l'avait épousée un mois après leur première nuit, ici même, au grenier voisin. À une condition, elle se prostituerait pour lui. Ce que faisait Clara, doublant les revenus de son mari, qu'elle rejoignait dans ses terres, en Champagne, chaque jeudi soir, pour reprendre la route de Paris et de son studio des Champs-Elysées, le lundi à midi.

Elle revoyait souvent Mlle Elstir, par reconnaissance, et ne disait jamais non quand celle-ci lui demandait de venir rehausser une de ses soirées. De toutes les orphelines passées par ses mains, Clara était la préférée de la vieille femme.

— Je te vois venir, fit la directrice avec un clin d'œil maternel.

Clara baissa les yeux.

— Que voulez-vous, l'expérience m'a appris que j'ai raison…

Elle rit :

— Vous devriez m'écouter plus souvent, fit-elle en arrondissant les épaules.

— Peut-être, rêva Mlle Elstir. Mais j'ai peur que ce soit trop tard…

— Je ne comprends pas, dit Clara en buvant une gorgée de thé.

Mlle Elstir chassa ses soucis comme un moustique insistant.

— Peu importe, je t’écoute.

Clara avança le buste.

— Colette a mis des dessous beaucoup trop sages, dit-elle. Qu’est-ce que ça va donner quand on va la faire se déshabiller, ce soir ? Pas de surprise. Aussi convenable dessous que dessus.

— C’est ça qui plaira ! rétorqua Mlle Elstir saisie. Un déshabillage convenable, pour aboutir à ce que Lucienne fera après, c’est bon, non ?

Clara tira délicatement le nœud de son chignon :

— Désolée de vous contredire, mademoiselle, mais je ne suis pas de votre avis.

— Dis toujours, fit la directrice, attentive, en allumant une cigarette.

Clara prit une longue inspiration.

— Croyez-moi, fit-elle, très sérieuse. Le choc qui produit l’effet désiré sur un client, c’est quand le pull sage, ou le tailleur classique, comme là, s’ouvre sur une poitrine offerte de façon surprenante.

Elle désigna Colette du doigt.

— Vous permettez que je m’en occupe ? Je suis certaine, d’ailleurs, que vous avez tout le nécessaire à côté.

La directrice émit un soupir amusé.

— Pour ça oui. Tu me fais assez livrer de matériel !

Quand Colette revint, précédant Clara, elle avait les pommettes un peu roses. À la fois de honte et de plaisir. Clara se rassit et, gentiment :

— Fais ce que je t’ai dit, tu veux ?

Colette se mordit un peu les lèvres, mais elle obéit. D’abord, elle entreprit de déboutonner la veste de son tailleur. Avec lenteur, comme avait dit Clara. Puis elle l’ouvrit. Sa poitrine apparut. Remontée, provocante dans un soutien-gorge noir découpé au maximum et dont les très fines bretelles s’ouvraient au rythme de la respiration.

— C’est ça qu’aiment les hommes, expliqua Clara en tendant sa tasse à Mlle Elstir.

Celle-ci versa le thé resté brûlant grâce au capuchon brodé et matelassé disposé sur la théière. Elle avança le sucrier.

Clara secoua négativement la main.

— Tu adorais le sucre autrefois, si je ne me trompe ? remarqua Mlle Elstir.

Clara eut un lent sourire :

— Mon mari me l'interdit.

— Et pourquoi donc ? jeta la directrice, surprise.

Le sourire s'accentua, très tendre cette fois :

— Il y a beaucoup de choses, comme ça, qu'il m'interdit, reprit doucement Clara.

Mlle Elstir rêva un instant, sans quitter Clara des yeux.

— C'est vrai, finit-elle par dire, tu as l'air si décente quand on te voit qu'on finit par oublier que tu es un cas à part.

Les fines paupières soyeuses de Clara recouvrirent ses yeux. Comme chaque fois qu'on évoquait son secret.

Clara était une de ces filles, plus nombreuses qu'on croit, dont toute la vie avait été métamorphosée parce quelles étaient tombées amoureuse d'un homme atteint d'un virus particulier. La lecture, à vingt ans, d'*Histoire d'O* avait fixé pour la vie la sexualité de Gilles Servan de Karn. La révélation, terrible et fascinante, sur sa véritable libido. Après, il avait cherché pendant dix ans une fille qui accepte de se plier à ses désirs. Et, ici même, à l'Orphelinat des Roses où l'avait un samedi soir entraîné un ami, il avait eu le coup de foudre. Une adolescente nue et humble qui s'était pliée jusqu'au bout, au moindre de ses désirs.

Clara.

Le lendemain, il dédommageait Mlle Elstir. Cinq millions anciens en liquide. Et Clara avait disparu, six mois durant, dans son manoir de Champagne…

Clara reposa sa tasse de thé. Elle agita l'index vers Colette.

— La jupe, fit-elle.

Colette se pencha et prit sa jupe à deux mains. Puis elle la souleva jusqu'à la taille.

— Ça aussi, les hommes aiment, reprit Clara. Tous les hommes.

Colette avait le ventre nu sous sa jupe. Son extraordinaire toison noire et bouclée encadrée par les longues attaches du porte-jarretelles, noir, lui aussi.

Le briquet de Mlle Elstir claqua :

— Je suis idiote, reconnut-elle. Tu m’as déjà dit tout ça cent fois, mais que veux-tu, je ne suis pas un homme, moi.

Elle rit :

— Et en plus, je ne les aime pas.

Elle s’arrêta et reprit, les sourcils froncés.

— Au fait, Clara, tu me fais penser à une chose. Tu devrais prendre Colette en mains. C’est une maso comme toi. Apprends-lui. Trouve-lui un Jules. Toi qui travailles dans cette spécialité, ça ne devrait pas t’être difficile.

Au mot de maso, Clara s’était cabrée. Elle regarda fixement la directrice.

— Je ne suis pas maso. J’aime mon mari, c’est tout différent.

— Si tu veux, concéda Mlle Elstir. N’empêche que tu mènes une drôle d’existence, non ?

Elle claqua des doigts.

— Tenez, les filles, Clara va vous montrer comment elle est sous son tailleur de grande bourgeoise ! Tu permets, Clara ?

Clara lui adressa un baiser.

— Bien sûr, je n’ai pas honte.

Elle prit appui sur ses coudes pour se lever. La directrice l’arrêta.

— Attends. Regardez bien, les filles, Clara est assise. La jupe autour d’elle. Clara ne s’assied jamais sur sa jupe. Elle la relève toujours avant. Et maintenant, regardez ses genoux. Ils sont un peu écartés, n’est-ce pas ? Ça n’est pas par hasard. Clara ne croise jamais les jambes. Pourquoi ? Parce que son mari le lui interdit.

Elle haussa les yeux au plafond.

— Comment peut-on être amoureuse d’un homme !…

Elle se tourna vers Clara.

— Vas-y, montre.

Clara se leva et alla prendre la place de Colette.

À son tour, elle ouvrit la veste de son tailleur.

Dessous, elle avait le buste nu. Absolument. Des seins magnifiques, un peu lourds, et dont les pointes étaient fardées d'un rouge vif.

Après, elle ne souleva pas sa jupe comme Colette. Elle enleva d'abord la veste de son tailleur, puis dégrafa sa jupe, qu'elle fit glisser à ses pieds, avant de faire un pas de côté pour s'en dégager.

Lucienne poussa un cri de frayeur. Pas tant à cause du surprenant porte-jarretelles, si serré à la taille qu'on pouvait penser en faire le tour avec les deux mains.

À cause du ventre offert.

En bonne héritière de l'héroïne d'*Histoire d'O,* Clara était entièrement épilée. Et un mousqueton pendait à la grande lèvre gauche de son sexe, si gros et si lourd qu'il l'avait distendue de la longueur de la main. Enfin, sur le pubis, là où sa toison avait disparu, il y avait un G et un K tatoués en noir. Les initiales de son mari.

Lucienne détourna les yeux, une impression de nausée dans la gorge. Marion, elle aussi, regarda ailleurs. Horriblement mal à l'aise. Affolée aussi. Et si Mlle Elstir voulait lui imposer ça ? Près d'elle, Lucienne respirait avec effort. Prise de la même panique. Non, plutôt fuir. Coucher avec des hommes, s'ouvrir à eux, oui, mais pas ça. C'était atroce, indigne. Honteux.

Colette, elle, ne pouvait pas arracher son regard du ventre percé à deux mètres d'elle.

Comme elle avait lu la jalousie tout à l'heure dans les yeux de Lucienne quand elle était apparue en tailleur élégant, c'était à son tour d'être jalouse. Une frénétique envie de tomber amoureuse la possédait comme un démon. Amoureuse comme Clara.

— Il y a de jolis soutiens-gorge du genre de celui de Colette, fit remarquer Mlle Elstir en contemplant les seins de Clara.

— Sans doute, dit celle-ci, mais Gilles n'en veut pas…

Elle sourit :

— Il y a cinq ans que je n'ai jamais mis un soutien-gorge. Ni un slip non plus.

Elle baissa le menton vers son ventre.

— D'ailleurs, avec le mousqueton, ce serait impossible.

Colette s’enhardit :

— À quoi ça sert ? fit-elle timidement.

Clara sourit avec tendresse.

— À m’attacher !

Mlle Elstir secoua la tête, compatissante. Elle redevint vite professionnelle.

— Je t’assure, Colette est de la même race que toi. Regarde ses yeux.

Clara fit trois pas en avant. Le mousqueton se balançait entre ses cuisses. Atrocement insolite.

— Vraiment ? dit-elle avec amitié à Colette.

Colette ferma les paupières sans dire mot.

Dans cette atmosphère désaxée, tous ses restes de conscience s’évaporaient. Vaincue par la pire des perversions, celles que les femmes exercent entre elles.

Clara se tourna vers la directrice.

— Mademoiselle, dit-elle, vous avez vraiment besoin de moi pour la préparation des autres filles ? Sinon, je vous laisse. Avec votre permission, bien entendu, j’aimerais aller bavarder avec Colette dans sa chambre.

La directrice souleva la main :

— Je t’en prie. Eduque-la.

Clara s’arrêta.

— J’ai bien l’intention de le faire, croyez-moi !

Clara s’en alla, toujours nue, dansante. Derrière elle, Colette nageait dans un bonheur abominable.

À peine dans sa chambre, Clara décréta :

— D’abord, mets-toi toute nue toi aussi.

Elle la regarda faire.

— Tourne-toi.

Colette obéit. Clara s’exclama gaiement :

— Je m’en doutais. On t’a déjà fouettée. Tu aimes ?

Colette détourna la tête sans répondre.

— Parfait, dit Clara et, dis-moi… Tu t’ouvres partout aux hommes ? Je veux dire, ailleurs que le ventre et la bouche ?

— Oui, murmura Colette.

Clara sourit :

— Mais tu sais déjà les neuf dixièmes des choses ! Assieds-toi près de moi. Je vais t'apprendre le reste. Tu verras, à en parler comme ça, à froid, ça à l'air dur. Mais quand tu rencontreras un homme que tu aimeras, le bonheur !…

Mlle Elstir renvoya Lucienne et Marion. À peine aimable.

— Bétail, gronda-t-elle. Race de putains banales.

Elle fit la moue. Impressionnée.

— Colette, c'est autre chose. Elle ira loin… Je me demande… Si je l'emmenais avec moi en Suisse ? Les masos, c'est ce qui rapporte le plus. Pourquoi ne pas la faire travailler sur le réseau suisse ? Genève, Zurich, des plaques tournantes…

Clara prétendait lui trouver un homme ce soir ? Et alors ? Elle forcerait Colette à la suivre, voilà tout.

Elle souleva le couvre-théière puis le couvercle et fit la grimace. Plus de thé. Elle se leva et décrocha son téléphone intérieur.

— Parkin ! Avez-vous pensé aux cachets dans l'eau du dîner ? Très bien… Vérifiez quelles boivent, je veux que tout l'orphelinat dorme à poings fermés cette nuit.

Elle avait chaud. Elle se rendit jusqu'à la fenêtre et l'entrouvrit.

Elle se figea.

En bas, à une cinquantaine de mètres à gauche, une voiture était arrêtée dans la ruelle. Une R 16 grise, banale et sale. Un jour et à une heure où il n'y avait personne dans la ruelle : les ateliers d'en face ne travaillaient pas le week-end.

Mlle Elstir rabattit vivement le rideau. Elle fit toute sa chambre, un long moment, de long en large. Perdue dans ses pensées.

Elle se dirigea vers un bureau et chercha un papier. Une carte plutôt. Celle que l'inspecteur Boris Corentin lui avait remise dix jours plus tôt.

Trente secondes plus tard, cigarette aux lèvres, elle formait le numéro de la Brigade mondaine.

Il y eut un bref échange de paroles, puis une courte attente :

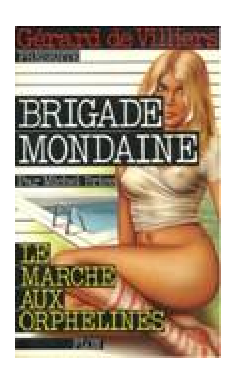
— Allô, monsieur Corentin ? Ici Mlle Elstir. Je voudrais vous proposer un marché.

En même temps, sa main ouvrit un tiroir. Elle se mit à jouer avec un petit revolver à crosse ciselée.

Comme pour se fortifier dans sa décision.

— Monsieur Corentin, reprit-elle d'une voix glacée, cette fois, je n'ai plus d'autre solution. Si dans une demi-heure la R 16 de votre collègue, rangée en bas de chez moi, n'a pas disparu, je loge une balle de 6,35 dans la tête de votre petite protégée.

CHAPITRE XV



Aimé Brichot eut envie d'une cigarette pour la première fois depuis dix ans.

Ahuri, Rabert lui tendit son paquet de Celtique.

— Si Jeannette te voyait ! grogna-t-il.

Brichot fit pivoter son torse osseux nageant dans sa veste vers la masse énorme de Rabert.

— Ecrase ! glapit-il.

Et, sur le même ton.

— Ou je t’écrase.

Rabert daigna sourire et rempocha son paquet. Attendant l’explosion de toux. Elle surgit, à faire vibrer les vitres de la R 16, dès la première aspiration.

Brichot jura épouvantablement. Il jeta sa cigarette par la portière.

— Ah, le gâchis ! gémit Rabert.

Brichot reprenait souffle, les poings pressés contre les côtes.

— Tu y comprends quelque chose ! parvint-il enfin à articuler.

Rabert gonfla ses joues pleines de viande. Fataliste.

— Boris a changé de technique, voilà tout.

Brichot martela le tableau de bord.

— Moi, je te dis que ce n’est pas normal. On est en planque devant l’orphelinat suivant le plan prévu. D’ac avec Baba. Et puis, voilà que Monsieur Corentin nous appelle par radio et pourquoi ! Pour qu’on lève la planque. Et qu’on rentre à la Maison vite fait ! Pas logique. Il y a un loup là-dessous.

— Te fatigues pas les méninges, Mémé. Boris, c’est ta flèche. Il sait ce qu’il fait.

Brichot tiqua, la lèvre agitée de tremblements.

— Pas quand il est amoureux.

Le rire de Rabert fit au moins autant souffrir les vitres de la R 16 que la quinte de toux de Brichot.

— Mémé, conclut-il en rétrogradant en seconde pour se mettre à l’allure du camion qui ralentissait devant lui sur le périphérique, c’est toi qui débloques. Qu’est-ce qui se passe ? Jeannette t’a raté ton bœuf bourguignon, hier soir ? Non, mais tu as déjà vu Boris perdre la tête ?

— Oui, une fois, dit sombrement Brichot qui se rappelait la ligne bleue des Vosges[10].

— Et il est toujours flic, non ? constata Rabert.

— Heureusement ! s’exclama Brichot qui brûlait d’envie de raconter l’affaire mais était quand même capable de respecter un serment.

Rabert passa la troisième et doubla.

— Alors, conclut-il avec bon sens, c’est qu’il n’avait pas perdu la tête, quoi que tu penses.

Brichot se concentra. Dans le cirage. Son flair de copain, autant que son flair de flic, lui disait que Corentin venait de prendre une décision contre nature. Contre nature de flic, s’entend. Quoi ? Il n’en savait foutrement rien. Mais il allait le savoir.

— Grouille, nom d’un chien ! beugla-t-il.

Rabert vibra. Il passa la quatrième.

Corentin faisait l’âne, les yeux en dessous. Plongés dans son verre de whisky.

— Fiche-moi la paix, je gamberge, tu ne vois pas ? Le coup est dur, gronda-t-il durement en retirant son bras.

Brichot se tordit les mains.

— Boris. Un truc cloche. Dis-moi. Tu me fais lever la planque. Je rentre *full speed*. Je ne te trouve pas. Et c’est bien parce que je connais le quartier que je finis par te découvrir ici, à ce zinc.

Il secoua la tête avec commisération :

— En train de te saouler la gueule systématiquement.

Corentin lui tourna le dos, vidant son verre d’un trait.

— Garçon, la même chose. Un double, glapit-il.

Il vira vers Brichot, l’œil déjà trouble.

— Tu ne bois rien ?

Brichot serra les poings.

— Boris, articula-t-il posément, si tu ne m’expliques pas, je fais un malheur.

Il aurait crié, Corentin s’en serait moqué. Le ton le fit frissonner.

Il pâlit :

— Mémé, gémit-il. J’ai trahi la Mondaine. Et, d’une voix hachée, il expliqua tout. Y compris la menace de la vieille démente… Corentin s’affala presque sur le zinc.

— Tu te rends compte, Mémé. J’ai trahi !… Il rit.

— Et pour quel bénéfice ? Deux ou trois heures de gagnées pour Florence et c’est tout. Comment veux-tu que j’empêche les gars de la P.J. de se mettre en place autour de l’Orphelinat cette nuit ? Tu les connais, les collègues. Et le patron aussi ! Trop risqué. Florence est fichue…

Brichot repoussa délicatement le verre de whisky.

— Je vais arranger ça, dit-il j’ai une idée. Corentin sursauta :

— Laquelle ?

Brichot sourit mystérieusement.

— Si je te le dis, tu vas mettre des bâtons dans les roues. Laisse-moi faire.

Il se rengorgea.

— Après tout, c’est bien mon tour d’avoir des idées, non ?

Il paya et poussa Corentin devant lui vers la sortie.

— Va marcher. Ça te dessaoulera. Rendez-vous au bureau dans une heure.

Florence Giraud, repliée dans un canapé, observait avec stupeur Lucienne et Marion.

Incapable de les reconnaître. Ses deux élèves étaient devenues deux petites prostituées outrageusement maquillées et fardées, vêtues l’une d’une robe noire, pratiquement transparente sous laquelle on devinait tout des dessous : slip minuscule, soutien-gorge découvert, bas résilles. Et l’autre déguisée en collégienne de cauchemar. Marion avait revêtu l’ancien uniforme de l’Orphelinat, celui que les élèves ne portaient plus depuis vingt ans : corsage blanc à col rond, jupe de serge bleu marine à bretelles croisées dans le dos, béret de même couleur, et cheveux séparés par des nattes maintenues par des nœuds de laine rouge : la couleur des grandes.

Seulement, le corsage était déboutonné jusqu’à la taille, ouvert en grand et glissé sous les bretelles pour que la gorge reste découverte. Marion n’avait rien dessous, à part un ruban de satin rose noué autour du cou. Et sa jupe était fendue jusqu’à la hanche sur la jambe droite.

— Lucienne, Marion, dit-elle doucement, qu’est-ce qui vous arrive ?

Les deux filles se mirent à rire. Un rire saccadé qui venait de l’estomac. Une demi-heure plus tôt, Mlle Elstir leur avait fait avaler un mélange euphorisant de sa spécialité : du rhum blanc mélangé de sucre de canne et de gingembre. Le tout très glacé. Radical pour provoquer une ivresse rapide. Et durable.

Florence referma les yeux, épouvantée. Avec des gestes précis d’habituées, Lucienne et Marion disposaient des verres sur des plateaux un peu partout, avec des paquets de cigarettes et des zakouskis. Puis elles apportèrent du champagne dans des seaux à glace, du whisky, du cognac, du gin.

Mlle Elstir entra. Habillée de noir. Bas et chaussures y compris. Une longue chaînette d’argent flottait sur sa poitrine.

— Nous voilà donc arrivées à cette fameuse soirée ! s’écria-t-elle avec vivacité.

Florence détourna les yeux.

— Allons, dit la directrice en s’asseyant près d’elle. Ne faites pas cette tête-là. Demain vous serez libre !

Elle étudia l’étiquette d’une bouteille de scotch.

— À moins que M. Corentin ne fasse des bêtises, rectifia-t-elle.

Florence sentit ses mains se glacer. Mais elle ne dit rien.

Subitement, une lumière diffuse envahit le boudoir. De l’autre côté de la glace sans tain, on venait de donner toute la lumière. Florence ouvrit les yeux, irrésistiblement attirée par le spectacle, luttant en vain pour ne pas regarder.

— Grandiose, n’est-ce pas ? commenta Mlle Elstir qui s’arrêta :

— Tiens, voilà Colette.

Florence s’arracha à son spectacle.

Colette venait d’entrer à son tour dans le boudoir. Les yeux un peu dans le vague comme les deux autres filles. L’air d’être prise d’une fièvre entêtante.

Par comparaison avec Lucienne et Marion, Colette surprit Florence. La fille était parfaitement décente. Vêtue d’un ravissant tailleur que trois mois de salaire n’auraient jamais permis à Florence Giraud de s’offrir. Très jeune fille du monde avec ses cheveux tirés en chignon, ses escarpins Chanel à

bout noir. Peut-être les bas étaient-ils un peu trop foncés. Et les gants noirs, souples et débordant, sur les manches du tailleur, détonnaient aussi dans cette élégance. Et la taille était exagérément prise.

Colette sourit gentiment à Florence qui poussa un soupir.

— Assied-toi devant moi, que je te vois mieux, dit Mlle Elstir, dont les yeux dorés jetaient un éclair.

Colette obéit. Relevant sa jupe qui s'ouvrit en corole sur le velours fraise du canapé. Puis elle ouvrit un peu les genoux, se cambra et, les bras rejetés en arrière, mains posées à plat, elle ne bougea plus. Il sembla à Florence que, dans l'échancrure de la veste portée à même la peau, la gorge se soulevait beaucoup à chaque inspiration. Comme si quelque chose obligeait Colette à respirer d'une certaine façon.

Mademoiselle Elstir se servit un scotch, attrapa deux glaçons dans un bocal et se mit à boire à petites gorgées.

— Tu parais avoir bien retenu les leçons de Clara, observa-t-elle.

Colette regarda ailleurs.

— Ses explications t'ont intéressée ? reprit la directrice.

— Oui, mademoiselle, répondit Colette, rosissant imperceptiblement.

Le verre tinta sur la tablette.

— Tout ? Jusqu'au bout ? insista Mlle Elstir.

La gorge se gonfla encore plus.

— Oui, mademoiselle, fit Colette qui se mit à égaliser négligemment les plis de sa jupe autour d'elle.

— Tu es une bonne fille, conclut Mlle Elstir. Maintenant, retourne dans ta chambre et attends qu'on t'appelle. Les clients ne vont pas tarder.

Restée seule avec celle qui jusqu'à la veille était sa directrice et qui, maintenant, avait jeté le masque, Florence essaya encore une fois de la faire revenir à la raison. Avec la force du désespoir.

— Abandonnez tout, supplia-t-elle, livrez-vous à la police. Si vous le faites, on sera indulgent avec vous. Vous le savez, c'est fini. Jamais vous n'arriverez à fuir. Vous serez prise avant.

Elle montra la porte avec un geste las.

— Et réfléchissez à ces pauvres filles que vous avez perverties. Il faut que ça cesse, qu'on les rééduque, qu'elles redeviennent normales ! Vous vous rendez compte de votre responsabilité morale envers elles ? C'est atroce.

Les yeux dorés la fixaient depuis un instant. Durement.

— Un mot de plus, siffla Mlle Elstir, et je vous tue.

Florence écarquilla les yeux, épouvantée.

La directrice brandissait un revolver.

Elle se laissa aller en arrière dans les coussins du divan. Secouée de sanglots.

Peu avant huit heures, Boris Corentin arriva à la porte de son bureau, complètement dessaoulé… Epuisé. Et furieux contre lui-même. Il avait perdu pied. Et devant Brichot. Il s'en voudrait toute la vie. Mais décidé, cette fois à aller jusqu'au bout : Sauver Florence. Et tant pis pour les moyens.

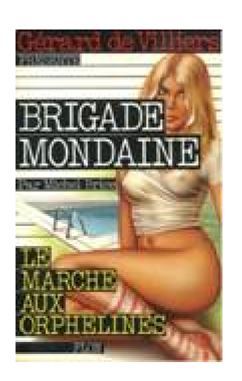
Corentin se bloqua sur le seuil. La pièce était vide. Brichot lui avait menti. Il ne l'avait envoyé marcher dans les rues que pour se débarrasser de lui.

— Nom de Dieu ! jura Corentin.

Il fonça vers son bureau, arracha un tiroir d'un coup de poignet, en sortit son Smith and Wesson, le mit précipitamment à sa ceinture. Il dévala les escaliers de la P.J. quatre à quatre.

Tant pis pour les « armes spéciales » de Beauvoir, comme pour les ordres, la hiérarchie, Badolini et toute la P.J. Il ne pouvait plus se permettre de s'arrêter à ces « détails ».

CHAPITRE XVI



Brichot grelottait d'angoisse. À cause du noir, bien sûr, dont il avait toujours eu horreur. Mais surtout à cause de l'énormité de ce qu'il faisait. Lui, policier, gardien de la loi, il était en train de se conduire comme un gangster. Pas la moindre C.R. pour le couvrir, ni même un accord verbal de ses chefs hiérarchiques, le commissaire divisionnaire Badolini ou son adjoint le commissaire principal Dumont. L'illégalité absolue. S'il était pris, c'était la comparution à tous les coups devant l'I.G.S..

L'inspecteur Aimé Brichot venait tout simplement de s'introduire par effraction dans l'Orphelinat des Roses. Son revolver à la ceinture. Armé.

Et avec l'aide d'un trousseau de clés pris sur un cambrioleur par un de ses collègues, et qu'il avait carrément subtilisé dans son tiroir avant de partir de la P.J. Le trousseau était bon. À la dixième tentative, Brichot avait eu le douloureux plaisir de voir s'ouvrir sous sa main la petite porte de service de la ruelle.

Maintenant, il était dans la place, après avoir repoussé la porte sans la verrouiller, pour faciliter sa fuite tout à l'heure. Et il fallait faire vite.

Le but de Brichot : trouver Florence et repartir avec elle.

Tout simplement.

Et il n'avait qu'une heure pour réussir son coup. Il était neuf heures du soir. À dix heures, ce serait le bouclage.

Et la mort pour Florence.

Brichot se rappelait les yeux dorés de Mlle Elstir quand il l'avait vue dans la roseraie. Des yeux qui passaient au centième de seconde de la glace au feu…

Puisque Boris était ivre, et donc incapable de réussir quoi que ce soit, c'était à lui, son copain de dix ans, de le remplacer. Et pas un autre.

L'amitié est un devoir sacré, qui passe avant le devoir tout court.

Brichot, avait vingt fois risqué de se faire repérer en arrivant dans la ruelle. Toutes les deux minutes, un ballet mystérieusement réglé se renouvelait. Une voiture arrivait, au ralenti, freinait devant la deuxième porte de service trente mètres après celle que Brichot avait donc choisie. Très vite, sans claquements de portières, sa cargaison descendait et s'engouffrait dans la porte d'où filtrait une lumière sourde. Hommes ou femmes mélangés.

Puis la voiture repartait. Et, deux minutes après, immanquablement, une autre lui succédait. Quelque part, à un carrefour voisin, un complice devait régler le débit. Sans que personne ne remarque rien. Sans doute, grâce à des signaux convenus d'avance.

Chaque fois, Brichot se plaquait dans l'embrasure de la porte. Brûlant mentalement des kilos de cierges à l'architecte génial qui, trois siècles plus tôt, avait exigé des murs épais de plus d'un mètre.

Brichot essaya de se repérer dans le noir par rapport au parloir. Il calcula. Il devait être à sa gauche, à trente mètres environ. Or, l'aile de la directrice était de l'autre côté, donc à droite de Brichot. Florence était sans aucun doute séquestrée par là.

Le problème, malheureusement, c'est que la soirée devait aussi se donner de ce côté-là… Y avait-il deux chemins pour y accéder ou un seul ? Toute la question…

Brichot rameuta à la rescousse toute l'électricité de ses cellules cérébrales. Appuyé dans le noir aux pierres énormes du mur, posées les unes sur les autres sans ciment, il réfléchissait.

Comment raisonnerait Boris ? Logiquement. Brichot appuya sur le bouton logique. Et la logique lui rappela que, dans le temps, on multipliait les couloirs et les accès dérobés. Pour éviter trop de rencontres. À Versailles, c'était comme ça. Pourquoi pas ici aussi, puisque les bâtiments dataient de la même époque ? Et peu de chance que la vieille Elstir ait fait condamner des portes ou des escaliers. Elle en avait trop besoin pour mener en paix sa charmante petite double vie.

De toute façon, il fallait faire un choix. Brichot choisit le risque. Obligado.

Il poursuivit sa progression, les mains tendues à gauche et à droite, sondant du pied avant chaque pas, luttant contre l'envie de se servir de sa

lampe de poche. La plus grosse difficulté : graver dans sa mémoire les méandres exacts et les distances du chemin parcouru.

De sourds élancements lui titillaient désagréablement l'aisselle gauche, s'irradiaient jusqu'au creux du coude. Le cœur… Brichot s'affola, tâtant son pouls. Au moins cent trente pulsations minute. Il fallait absolument se calmer. Là encore, Corentin lui vint à la rescousse : la relaxation yoga…

Comme il le voyait faire à sa flèche quand la situation devenait délicate, il se laissa aller dans le noir, jambes tendues, bras ballants, la tête descendant lentement sous son propre poids. Rien de tel pour provoquer un afflux de sang au cerveau. La grande lessive des toxines cérébrales.

Brichot était comme ça depuis deux minutes, cassé en deux, le front touchant presque les genoux, les doigts atteignant ses chaussures, ce qu'il n'était pas arrivé à réussir depuis le lycée, quand tout à coup il sentit que le sens de l'équilibre lui échappait. À cause de l'obscurité. Il vacilla, le buste balancé comme un battant de cloche mou.

Le bruit de son crâne chauve contre la dalle fit un bruit mat. Bille de peau contre pierre. La peau se fendit et se mit à saigner.

Aussitôt après, il y eut un deuxième bruit. Métallique celui-là. Brichot porta vivement la main à son étui de ceinture. Plus de revolver…

Assis par terre, Brichot essuyait son sang dans l'obscurité. Silencieux. Noyé dans un désespoir venu de l'enfance. Il avait mal. Ça coulait chaud sur son visage. Il se fouilla, tirant son mouchoir de sa poche. Le mouchoir résista, puis lâcha brusquement. Brichot perdit ses lunettes.

— Merde ! cria-t-il à haute voix.

Figé aussitôt après de terreur.

À un mètre en face et au-dessus de lui, la lumière venait de jaillir, découpant en flou les quatre vitres dépolies d'une porte.

La porte s'ouvrit.

— Vous avez des ennuis, monsieur ? demanda une masse énorme carrée sur ses jambes écartées.

L'accent était italien. La voix de basse. Mais le ton n'était ni ironique, ni méchant. Presque déférent.

Brichot, la gorge serrée comme par une tenaille de maréchal-ferrant, était incapable de répondre. Frénétiquement, il tâtonnait autour de lui, cherchant ses lunettes.

On les trouva pour lui. Et on les lui remit sur le nez. Avant de l'aider à se relever.

L'homme était un costaud en smoking boudiné par les muscles. Et il n'avait absolument pas l'air d'un gentleman. Seuls les gardes du corps ou les videurs de boîtes de nuit ont les arcades préhistoriques et le nez en forme de tomate.

Brichot cherchait avec abattement une histoire à lui raconter pour expliquer sa présence ici.

— Vous n'avez pas retrouvé le bouton de la minuterie, non ? fit la grosse voix, compatissante. Si vous voulez bien me suivre, on va vous nettoyer ça.

Une injection de bonheur rechargea les accus de Brichot à les faire exploser : le gorille le prenait pour un des participants de la soirée ! Evident : il ne l'avait jamais vu auparavant.

Conséquence logique de cette réflexion de bon sens : les accus de Brichot se revidèrent aux trois quarts. Deux personnes au moins le connaissaient ici : le concierge et la directrice. Comment réussir à les éviter ?

Il se laissa guider, la mort dans l'âme. La désolation s'ajoutant à l'angoisse : il était parvenu à quinze mètres du but.

Et il laissait derrière lui son revolver…

Le gorille poussa une porte, au bout du couloir tout près duquel Brichot était tombé.

Brichot clignota derrière ses verres inondés de sang. Et il jura d'acheter à Jeannette la friteuse Seb quelle lui réclamait depuis des mois si la chance restait avec lui. La pièce, un étonnant boudoir rempli de coussins et d'abat-jours tamisés, était pleine d'hommes. Deux femmes seulement. La directrice et Florence Giraud.

Sur le visage de Brichot, le sang parut encore plus rouge : le reste avait pris la couleur de la craie.

Florence hurla. Elle l'avait reconnu.

— Eh bien, cher ami, fit Mlle Elstir, aussi maîtresse d'elle-même que d'habitude, vous voilà bien arrangé ! Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

La charge des accus de Brichot se regonfla à bloc : elle ne l'avait pas reconnu avec tout ce sang sur sa figure. Il avait un répit de quelques minutes. Il fallait l'exploiter.

Toujours bon bougre, le gorille vint encore à son secours.

— Ce Monsieur dit-il, doit être l'ami de Tours dont M. Genet nous a annoncé l'arrivée.

— Ah, je comprends, fit la directrice avec amabilité, c'est la première fois que vous venez ici, monsieur… Joubert, c'est ça ? Et vous vous êtes perdu dans les couloirs ?

— Oui, je me suis perdu, fit Brichot avec un sourire niais.

Mlle Elstir fit un signe au gorille.

— Accompagnez M. Joubert dans ma salle de bains et aidez-le à se nettoyer. Il y a tous les pansements dans l'armoire à pharmacie, à gauche du lavabo.

Brichot reprit le rouleau de sparadrap et les ciseaux.

— Il faut en mettre beaucoup, dit-il, sentencieux. Si on ne maintient pas la plaie bien serrée, elle risque de se rouvrir.

Tremblant de peur. Parkin venait d'entrer. L'observant entre ses paupières plissées. Mais sans le reconnaître. Brichot bénit méchamment le dieu de la cataracte. Parkin repartit.

Brichot se colla encore deux morceaux de sparadrap de dix centimètres chacun et s'observa :

La moitié du crâne et toute la tempe gauche cachées il avait l'air d'un blessé de guerre. Mais au moins, ça le changeait. Les risques d'être reconnu diminuaient.

Le gorille l'avait regardé faire, sidéré.

— Je vous assure, monsieur, ce n'était pas si grave. Un peu d'hémostatique, et ça s'arrêtait de couler, j'ai l'habitude.

Il montra en riant ses arcades sourcilières massacrées.

Brichot prit l'air penaud.

— Je suis un peu hémophile, vous comprenez.

Le gorille prit l'air grave.

— Ah, c'est autre chose.

Déjà indifférent, il se mit à attendre. Brichot aspira un grand bol d'air et le suivit.

— Je compte jusqu'à dix et si à dix, elle ne m'a pas reconnu, je suis sauvé, se dit Brichot.

Mlle Elstir venait de l'accueillir, un verre de scotch tendu à la main.

— Ah, vous avez repris figure humaine ! s'exclama-t-elle gaiement.

Brichot s'arrêta de compter. À trois. Gagné. Il vida la moitié de son verre d'un coup et fila se mettre loin d'une lampe, mais à côté de Florence. Heureusement que la pièce était plongé dans la pénombre.

Très fier de son camouflage, Brichot glissa un œil vers Florence. Elle le buvait des yeux, mais n'osait rien dire : il y avait une douzaine d'hommes dans le boudoir et pourtant, pas un son, pas une parole. Juste de temps en temps un tintement de verre, le claquement d'un briquet.

Brichot découvrit vite pourquoi. En faisant le tour de la pièce des yeux. Le tour s'arrêta au bout de 90 degrés. Sur la glace. Il écarquilla les yeux et ne bougea plus.

De l'autre côté de la glace sans tain, c'était l'antre des bacchanales. Et Brichot se trouvait au balcon des voyeurs.

Devant lui, en contrebas de trois ou quatre mètres, un immense grenier aménagé de dix à douze mètres sur quinze. Les poutres étaient restées apparentes, une formidable architecture de chêne ancien, et les pierres des murs n'avaient reçu aucun plâtre ni enduit. Mais le reste était d'un luxe démentiel.

Entre les chevrons, du velours rouge était tendu et le sol était recouvert d'une moquette noire sur laquelle étaient jetés çà et là des tapis persans. Au fond, une cheminée sculptée, de taille à pouvoir recevoir un bœuf à rôtir et où brûlaient avec des flammes forcenées des troncs d'arbre longs de deux mètres. Partout, des meubles de haute époque, coffres travaillés, hautes chaises et fauteuils de cérémonie. Une interminable table moyenâgeuse se trouvait à gauche, surchargée de vaisselle d'argent débordant de saumon fumé, de faisans, de cochons de lait, de caviar, de pâtisseries et de vins fins. À droite, des divans noyés de cachemire, des canapés de cuir bas, des fauteuils profonds remplis de coussins. Des lampes disséminées

distribuaient la lumière en zones indépendantes, les unes tamisées, les autres violemment éclairées.

Au centre, un lustre pendait de la poutre faîtière : une circonférence de fer forgé d'un rayon de près de deux mètres et suspendue à une chaîne épaisse. Des bougies étaient fixées sur tout le pourtour. Et c'était leur seule lumière qui éclairait le réseau complexe de la charpente.

En bas, il y avait bien cinquante à soixante personnes. Des deux sexes. Mais pas en nombre égal. Près de deux fois plus de filles que d'hommes.

Soudain, les voyeurs autour de Brichot semblèrent pris d'un accès de fièvre. Ils se levèrent tous de leur place et se ruèrent vers la glace. Brichot resta seul en arrière avec Florence.

— Vite, partons d'ici, souffla-t-il avec excitation.

— Pourquoi Boris n'est pas là ? répondit Florence sans bouger.

Brichot mentit à moitié.

— Il n'a pas pu venir. Il m'a envoyé à sa place. Vite !

Déjà, il se levait. Il prit la main de Florence et, d'une pression ferme, l'obligea à se lever aussi.

La porte était à cinq mètres. Après, le couloir, les escaliers, un dédale de corridors gravé dans la mémoire de Brichot, un dernier couloir et au bout, la porte sur la rue. La liberté pour Florence. Pour eux deux.

Sur leur passage, un des voyeurs, un homme dans la quarantaine fatigué par trop d'excès, se retourna avec un air étonné :

— Vous êtes idiots, tous les deux ! s'exclama-t-il. C'est le meilleur moment.

Brichot leva les sourcils. Avec une grimace sous sa moustache : il avait tiré sur ses sparadraps.

— On descend participer, dit-il avec un sérieux ecclésiastique.

L'autre haussa les épaules, dégoûté.

— C'est tellement mieux d'ici, soupira-t-il en retournant jouer des coudes du côté de la glace.

Dans le couloir, Brichot dut se faire violence pour ne pas courir. Il atteignit la porte vitrée. Il l'ouvrit.

Le gorille de tout à l'heure souriait. Deux incisives manquantes.

— Désolé, monsieur, dit-il aussi aimable, il y a du nouveau. Ordre de Mademoiselle, on ne passe plus.

La moustache de Brichot se tordit.

— Faites excuse, dit-il, reprit par son éternel démon de gentillesse. On ne savait pas.

Il referma poliment la porte sur le visage intrigué du singe.

— Nous voilà frais, constata-t-il sombrement.

Florence lui pressa la main.

— Retournons là-bas, dit-elle avec affection. Boris va venir, j’en suis sûre.

Soudain, elle grimaça. De nouveau, ses seins torturés lui faisaient mal.

Brichot tordit la bouche de biais pour lui tout seul. Pensant au zinc où les verres de scotch se succédaient tout à l’heure.

Un éternuement le prit. Le dernier de son rhume avorté pour cause de trop d’émotions.

— Bien sûr, fit-il doucement. On retourne là-bas. Vous avez raison, c’est ce qu’il y a de mieux à faire.

Mlle Elstir apparut devant eux sur le seuil du boudoir. Flanquée de Mike Parkin. Et jouant négligemment avec le *Smith and Wesson* de Brichot.

Elle détailla le couple avec une indifférence feinte.

— Monsieur Parkin, fit-elle par-dessus son épaule, veuillez attacher le pied droit de M. Brichot au pied gauche de Mlle Giraud. Ensuite, vous voudrez bien en faire autant avec leurs poignets respectivement gauche et droit. Et puis, vous les aiderez à ne pas se casser la figure en prenant le chemin du canapé vert, là-bas au fond.

Elle contempla l’opération, puis se porta à hauteur du couple ficelé.

— Whisky, je crois, monsieur Brichot ? fit-elle, affable.

Elle se tourna vers Florence.

— Et vous, un jus de fruits, ça vous ira ?… Parkin, faites le service.

Après avoir longuement dévisagé Brichot, elle planta son index à la croisée des sparadraps.

— Très drôle, ton déguisement, flic à la noix, lâcha-t-elle. Mais si tu t’imagines que je t’ai oublié, tu te trompes lourdement. On n’oublie pas un mal poli qui baise la main d’une demoiselle, à l’extérieur, en plus…

Elle s’arrêta sur le seuil :

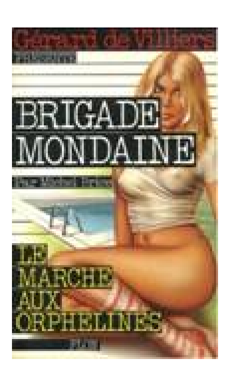
— Si vos collègues arrivent, monsieur Brichot, ajouta-t-elle du même ton uni, ça fera deux morts au lieu d’un, voilà tout.

Elle sortit.

Brichot cligna des yeux vers le gorille resté de garde : il avait passé son propre *Smith and Wesson* à la ceinture.

Il reporta son regard sur les voyeurs, collés devant lui à la glace. Ils n’avaient rien vu de toute la scène. Trop occupés par ce qui se passait en bas.

CHAPITRE XVII



Corentin regarda partir son taxi en enfouissant dans la poche de poitrine de son veston le justificatif de la course. Une précaution de pure forme. Lundi, il en était sûr, même s’il réussissait à sauver Florence, il serait mis en disponibilité de service. Avec un dossier en route pour l’I.G.S. Plus question de notes de frais. À vie. Il grinça péniblement des dents. Pourvu que Mémé n’ait pas fait l’imbécile lui aussi. L’I.G.S., Corentin s’en fichait, au fond. Il était célibataire. Il se recyclerait toujours quelque part, même si ça lui faisait mal de lâcher la Famille-Flic. Mais Brichot était marié, et avec deux filles…

Il alluma une Gallia pour se calmer et partit vers l'Orphelinat en doublant le pas.

Rassuré sur un point au moins. Le bouclage n'était pas encore en place. Il frissonna juste après. Badolini devait être en train de les chercher partout tous les deux, Brichot et lui. Il imagina les cinquante-quatre kilos secoués par une crise nerveuse. Badolini, c'était le paquet de nerfs, il ne le savait que trop.

Plaqué contre un mur, il tenta un coup d'œil à la ruelle. Rien. Pas une voiture en stationnement. Un samedi soir de grande banlieue vide et sinistre. Et pourtant, là-haut, derrière la façade en pierre de taille, l'orgie…

Il s'y attendait, mais ça lui provoqua quand même une déception : le miracle qu'il espérait ne se réalisait pas. On n'avait pas oublié, à l'intérieur, de refermer les portes à clé. Les deux portes. L'une d'entre elles, il en était sûr, avait été franchie par Brichot. Laquelle ? Il calcula si Brichot avait pris la bonne porte et donc réussi – par conséquent libéré Florence – ça se saurait. Autrement dit, ce ne serait pas le calme plat dans la rue.

Donc, Brichot avait échoué. Car il était là-dedans, pas de doute possible. Et bouclé comme Florence.

Corentin exerça une transmutation d'individus. Il se mit à la place de Brichot. Pour savoir quelle porte il avait choisie. La réponse vint, évidente : Brichot ne pouvait avoir choisi que la petite porte.

Corentin choisit la plus grande.

Sa main droite extirpa son *Smith and Wesson* de son logement de ceinture. La gauche fouilla dans la poche correspondante du pantalon.

Un long fuseau de métal noir se mit à luire faiblement sous la lumière du réverbère le plus proche. Il tourna sur lui-même, manœuvré par une main experte. Corentin vissait un silencieux au canon de son arme.

Un petit plaisir personnel formellement interdit par Charlie Badolini et tous les chefs de Brigade avec lui. Mais, au point où Corentin en était, pourquoi s'embarrasser de principes…

Le *Smith and Wesson* chuinta deux fois. La porte s'ouvrit à la première poussée de l'épaule.

Corentin passa son arme à sa ceinture et entra.

Ça sentait le lait un peu aigre mélangé avec une odeur de savon et de dentifrice. On respirait partout, avec quelques petits ronflements délicats de-ci de-là. Une lumière violette éclairait au fond une tenture tirée au carré sur des tringles métalliques. Corentin esquissa un sourire ému : il venait d'entrer dans un dortoir de futures femmes.

Il s'avança sur la pointe des pieds entre les lits, surveillant alternativement les deux rangées.

Il arrivait au milieu quand une tête blonde, sur sa gauche, se souleva lentement.

— Ah non, je vous en prie ! gémit l'adolescente.

Corentin porta son index à ses lèvres comme s'il dégainait.

— Aline, chut ! c'est moi, Corentin.

Renseigné au centième de seconde par sa mémoire auditive. Il avait tout de suite reconnu la voix du téléphone.

Aline chassa ses draps à coups de pieds et sauta par terre.

— Je vous attendais, dit-elle à trente centimètres au-dessous de lui.

Il s'empressa :

— Pas si fort. Tu vas réveiller les autres.

Aline haussa les épaules, fantomatique dans sa chemise de nuit bleutée par la lampe sourde.

— Pas de danger, fit-elle, méprisante. Elles sont toutes droguées.

— Droguées ? dit Corentin en faisant prudemment un tour d'horizon.

Aline fit semblant de cracher.

— Les vraies cloches, siffla-t-elle. L'eau puait. Imbuvable. Elles ont toutes bu. Toutes !

Elle tendit le bras vers les tentures de la surveillante.

— Même elle. On les égorgerait, elles diraient merci.

Corentin apprécia le caractère, admiratif. S'il avait eu une fille, ce qui était dans ses âges, il l'aurait voulue comme ça.

— Tu connais le chemin ? demanda-t-il, pas sur le ton qu'on emploie avec une enfant.

Aline fit signe que oui.

— Chausse-toi et couvre-toi, dit-il, redevenu paternel.

Elle obéit.

Au grenier, Marion, son corsage complètement rabattu en arrière jusqu'à ses coudes, s'activait entre les jambes d'un célèbre avocat parisien vautré dans un fauteuil près de la table à gibier. Tout en se laissant faire, Maître X…, d'une main négligente, s'enfournait dans le gosier, portion après portion, une épaule entière de cochon de lait préalablement découpée.

Un peu plus loin, Lucienne, secouée de rires chatouillés, jouait au jeu de la coupe de fruits. Il s'agissait de passer entre deux rangées de clients préalablement alignés comme à la parade, en tenant à bout de bras au-dessus de sa tête une coupe remplie de fruits. Le but à atteindre, une banane épluchée que lui tendait un vieillard congestionné, choisi comme arbitre à l'unanimité des voix et bien incapable de lui tendre autre chose. La difficulté : les mains baladeuses sur son passage. Le « gage », en cas de chute : réveiller le vieux par tous les moyens possibles.

Lucienne, s'avançait bravement, sa coupe au-dessus de la tête. Elle en était à peine au tiers du chemin que, déjà, les trois quarts de sa robe avaient été arrachés. Les mains commençaient maintenant à s'attaquer à son soutien-gorge et son slip.

Trois des voyeurs, dans le boudoir, descendirent précipitamment se mêler au jeu. Son champ de vision agrandi, Brichot réprima un cri de stupeur.

Juste au-dessous d'eux, on jouait à la jarre. Sept participants. Hommes et filles. Les hommes étaient debout, les filles à genoux contre eux. L'enjeu : la jarre. À atteindre grâce aux efforts de la fille que le sort avait octroyé à chaque participant.

Mlle Elstir, juchée sur une chaise, arbitrait. Et recevait les paris. Plus qu'importants, à en juger par l'amas de gros billets qui gonflait le panier passé à son bras.

Florence détourna les yeux, épouvantée. À peine révélée à l'amour, elle se trouvait jetée face à sa caricature la plus horrible. Le plus affreux, ce n'était pas tellement ces jeux dépravés qui se déroulaient sous ses yeux. C'étaient les couples. Partout, sur les divans, dans les canapés, des clients et des filles faisaient l'amour.

Normalement, comme elle l'avait fait avec Boris.

Mais avant de choisir une fille, les hommes payaient. Dans le panier que Mlle Elstir faisait passer, à peine terminé le jeu de la jarre.

Elle ne pouvait pas recevoir pire gifle à son amour pour Boris. Une salissure abominable la faisait pleurer. Et le cauchemar s'accélérait. Soudain, elle vit s'avancer Colette. La seule à rester habillée avec Clara. C'était si étrange, ces deux filles convenables dans cette orgie qu'elle comprit que le pire allait se produire.

À présent, il ne restait plus avec eux dans le boudoir que deux voyeurs. Toujours bien incapables de remarquer que cet homme et cette jeune femme, derrière eux dans la pénombre, étaient attachés. Et que le gorille les surveillait avec une arme à la ceinture.

Elle eut envie de crier, d'appeler au secours.

— Pas un mot, souffla Brichot qui avait deviné. C'est trop risqué.

Le gorille leur adressa un gentil sourire. Elle ferma les yeux.

Depuis le début de la soirée, Clara et Colette n'avaient pas bougé du canapé où elles s'étaient sagement assises côte à côte, chacune dans la corolle de sa jupe.

Un incroyable ballet se déroulait devant elles. Un ballet d'hommes : celui des clients spéciaux, ceux qui savaient ce que signifie l'attitude trop sage et l'habillement trop décent d'une fille qui vient à une orgie.

Jeunes et vieux, grands, petits, beaux ou laids, les « spéciaux » se penchaient sur Clara et Colette et leur parlaient d'une voix sourde. Ils disaient ce qu'ils voulaient. Et Clara fixait un prix. Pour elle-même, et pour Colette aussi, dont elle tenait tendrement la main.

Parfois, elle disait oui, mais aussitôt relevait la tête vers un autre client.

Offrait-il plus que le précédent pour ce que celui-ci demandait ? Oui ? Combien ?

— Mille francs, jeta nerveusement un jeune blond, vingt-cinq ans au plus.

— Mille cinq cents, répliqua son adversaire, un homme d'une cinquantaine d'années qui mangeait la gorge de Clara des yeux.

Raymond Pochet, le plus grand notaire de la ville…

Clara se tourna vers les autres.

— J'offre plus, dit-elle les yeux fiers. Tout ce que je viens de dire mais en plus, j'accepte de…

Des mots épouvantables sortirent de sa jolie bouche fardée avec discrétion. À côté d'elle, Colette ferma les yeux. Clara lui avait révélé bien des choses que les hommes demandent aux femmes, mais pas celle-là.

— Le tout pour cinq mille, reprit Clara, avec un doux sourire faussement candide.

Assis à cinq mètres d'elle, le comte Gilles Servan de Karn contemplait sa femme avec une satisfaction non dissimulée. Non, il n'avait pas accepté pour rien de quitter son cher manoir, son écurie, ses chiens, et sa bibliothèque. Depuis la dernière fois où il l'avait « contrôlée » dans son studio à Paris, Clara avait fait d'immenses progrès.

À présent, le silence entourait la jeune femme. Puis, il y eut une brève explosion de cris sourds et de gestes. Exactement comme à la Bourse quand les hommes d'argent se battent pour des actions.

Clara s'adjugea elle-même pour sept mille francs à un gros homme transpirant et au bord de l'apoplexie, à la fois nageant dans le bonheur à l'idée des minutes qui l'attendaient, et rouge de sortir une telle somme comme ça, en une soirée : Bellini, le boucher.

Clara se leva, très mondaine.

— Tu as vu comment on fait ? souffla-t-elle à Colette. Le vrai travail, c'est ça. Le reste n'est qu'un mauvais moment à passer.

Elle se tourna vers Bellini.

— Je suis à vous, monsieur, pour une heure. Si vous voulez me suivre…

— Où ça ? jeta Bellini, soupçonneux.

Clara lui jeta un regard rapide.

— Je pense que vous préférez une chambre.

Elle se dirigea vers l'escalier, suivie de près par le boucher.

Aussitôt, le cercle se referma autour de Colette.

Mlle Elstir, surgit et, repoussant les spéciaux, vint s'asseoir à côté de l'orpheline.

— C'est moi qui mène les enchères, décréta-t-elle.

Et Colette, avec un mélange de honte et de plaisir, l'entendit-détailler tout ce qu'elle était capable de donner.

— Vos offres ? conclut la directrice.

— Mille cinq cents francs, dit un jeune médecin aux cheveux en brosse.

— Deux mille ! lança Albain, qui avait déjà pratiqué Colette et brûlait de savoir quels progrès elle avait fait.

Dix minutes plus tard, Colette était à trois mille cinq cents. Au bord d'être adjugée à Albain, qui avait triomphé de tout ses concurrents.

— Une seconde, dit une voix claire et jeune.

Mlle Elstir vira de tout le buste. C'était la voix de Gilles Servan de Karn.

Le jeune hobereau fit tourner son verre de cognac, bien calé au creux de la main.

— J'offre le prix payé à Clara, dit-il en forçant Colette à baisser les yeux devant les siens, à une condition. Je veux le même supplément.

Colette se replia sur elle-même, la tête entre les mains.

— Idiote, grinça la directrice à voix basse. Tu tiens l'occasion de ta vie. C'est le mari de Clara.

Serrant son poignet à l'écraser, elle articula d'un ton mondain :

— C'est entendu, monsieur. Y a-t-il une surenchère ?

Silence.

— Conduis Monsieur à ta chambre, ordonna Mlle Elstir.

Colette se leva comme dans un cauchemar.

Gilles de Karn avança sa bouche avec une douceur presque enfantine :

— Tu te sens prête ? demanda-t-il dans un souffle.

Colette se cabra lentement.

— Je crois que oui, fit-elle aussi bas.

Alors, il se mit à aller et venir lentement en elle, s'arrêtant exactement quand elle était au bord de crier, la poussant peu à peu au plaisir avec une science et une divination qu'elle n'aurait jamais cru possible de la part d'un homme.

Quand il avait refermé la porte derrière lui, elle s'était mordue les lèvres jusqu'au sang, pensant à ce pourquoi il avait payé, et comme le lui avait appris Clara, elle s'était laissée aller à genoux pour se déshabiller.

Mais son client l'avait relevée ! Il l'avait portée dans son lit avec des mots tendres, il s'était étendu auprès d'elle.

Et maintenant, elle criait de bonheur comme elle n'avait jamais crié.

Elle reprit souffle, lentement. Puis elle s'aperçut qu'il était toujours en elle.

— Encore ? fit-il en découvrant ses dents, impeccablement blanches et rangées.

— Mais… fit-elle.

— Encore, dit-il.

Trois fois de suite, de nouveau elle cria. Et chaque fois, son bonheur était plus intense.

À présent, appuyé sur les coudes à côté d'elle, il la regardait.

Elle sortit avec effort des limbes merveilleux où elle flottait.

— Vous êtes fou… murmura-t-elle. Pourquoi ? Vous avez payé pour… Et vous me faites l'amour, à moi ?

Il rit.

— Clara paiera. Elle va bien refaire deux ou trois clients. J'y gagnerai, même en partageant avec la vieille taupe.

Colette ferma les yeux et, d'une voix morte :

— Je ne comprends toujours pas. Que voulez-vous de moi ?

Les sourcils finement arqués se contractèrent un peu au-dessus d'elle.

— Te faire remplacer Clara.

Elle voulut glisser de côté mais il la retint et se pencha à son oreille. Longtemps, il lui parla, à voix basse. Et elle se détendait peu à peu. À la fin, il l'abandonna et se leva pour aller chercher une cigarette. Nu. Superbe.

— Ta réponse ?

Elle le contempla, encore ivre de bonheur de tout à l'heure. Ivre aussi des cachets que Mlle Elstir lui avait fait reprendre en cours de soirée.

— Je veux bien, balbutia-t-elle.

Il s'assit à côté d'elle et passa son doigt sur ses lèvres.

— Tu es bien consciente de ce que ça veut dire ? insista-t-il.

Elle chercha sa main avec sa bouche.

— Faites de moi ce que vous voulez.

Il sourit, observant la toison foisonnante.

— Tu ne seras pas épilée, conclut-il. Ce serait dommage. Je te ferai tatouer sur les fesses.

Elle frémit. Pas de terreur. De délectation. Complètement pervertie, cette fois. Déjà à dressée.

Victime après tant d'autres filles du diabolique talent de mère maquerelle de Marguerite Elstir, directrice de l'Orphelinat des Roses.

De la chambre voisine, des cris parvenaient, assourdis. Clara sous le fouet de Bellini. Très vite, les mêmes cris montèrent dans la chambre de Colette.

Gilles de Karn avait pris la cravache disposée en évidence sur le bureau, au milieu des cours et des cahiers.

Mlle Elstir détailla Boris Corentin.

— Je vous attendais, dit-elle en soufflant une volute de fumée. Où est votre mandat d'arrêt ?

Corentin ouvrit sa veste et montra son revolver.

— Nous revoilà à égalité, constata Mlle Elstir avec un fugitif sourire.

— Exact, gronda Corentin. Je ne suis pas un flic en ce moment. Je suis un homme qui vient chercher une femme et un ami.

Il désigna Florence et Brichot, toujours attachés l'un à l'autre devant la glace sans tain. Seuls, désormais en face d'eux. Les deux derniers voyeurs étaient descendus juste avant son arrivée. Incapables de résister plus longtemps à la tentation. Et de remarquer le drame qui se déroulait dans le boudoir…

Derrière lui, Aline écarquillait les yeux. Ahurie du luxe. Heureusement, d'où elle était placée, elle ne pouvait pas voir la salle des partouzes. En entrant, Boris avait eu le réflexe, au dixième de seconde, comprenant tout en voyant, lui, de la repousser contre le mur auquel la glace était fixée. Ce qu'elle voyait : des hommes affolés, une directrice égale à elle-même, et

son professeur attachée à un policier au front barré de sparadrap. C'était tout.

La directrice eut un sourire d'excuse.

— À la guerre comme à la guerre, fit-elle.

Corentin désigna l'électrophone.

— La musique n'est pas dans le rythme avec en bas, dit-il.

— Tiens, vous avez remarqué ? s'étonna Mlle Elstir.

Corentin se paya le luxe de sourire :

— Les filles en bas, insista-t-il, ne se secouent pas dans le rythme.

— Santana n'est pas facile, remarqua Mlle Elstir.

— OK, dit Corentin, mais ce que j'écoute, c'est la première face du dernier *Spring Manifestations.* Or, elles, elles jerkent.

— Ce sont des filles, c'est tout, conclut Mlle Elstir.

— Merci, Aline, murmura Corentin. Ne bouge pas d'où tu es.

Il sourit.

— C'est un ordre.

Puis, à la directrice :

— Mademoiselle, cette fois, c'est la fin. Vous le voyez, je suis armé, et décidé. Ne comptez pas sur vos gardes du corps. L'Américain dort attaché dans le couloir.

— Quant à votre boxeur…

Il contempla le gorille, étendu par terre. Le nez dans la moquette. La nuque saignante. Ça fait mal, une crosse de *Smith and Wesson*...

— Tout cela est parfait, dit la directrice dont les yeux s'étaient voilés une seconde, mais…

Elle ne termina pas sa phrase et, tout à coup, dans une détente stupéfiante, elle bondit à côté de Florence.

Sortant en même temps son 6,35 de la poche de son tailleur.

Elle l'arma d'un geste sec et le pointa vers la tempe de Florence.

— Mais je n'ai pas dit mon dernier mot, monsieur l'inspecteur.

Corentin leva son arme. Pour la rabaisser aussitôt. Impuissant…

La directrice porta de la main gauche sa cigarette à ses lèvres :

— Je suppose que vous êtes un homme d'honneur, siffla-t-elle.

Brichot, qui sortait à peine de l'émerveillement d'avoir vu surgir sa flèche redevenue sa flèche, le vrai Boris, celui d'avant le whisky sur le zinc de la place Saint-Michel, fort, calme et décidé, se secoua frénétiquement dans ses liens.

— Ne l'écoute pas, Boris ! cria-t-il. Elle cherche à t'embobiner.

Serrée contre lui, Florence ne disait rien. Buvant Corentin des yeux.

Brichot insista :

— Les copains sont en train de se mettre en place. Elle bluffe et elle le sait. Passe-lui les menottes.

Les yeux noirs de Corentin le détaillèrent comme s'il était un tableau qu'on examine.

— Mémé, je n'ai pas de mandat d'arrêt.

Brichot se prit la tête entre les mains, aussitôt saisi par une décharge électrique. Il avait tapé sur sa plaie.

— Mademoiselle, fit Corentin entre ses dents, essayons de nous entendre. Etes-vous d'accord pour le faire de la manière que je vais vous indiquer ?

— Je vous écoute, dit la directrice, dissimulant son étonnement.

Corentin se redressa :

— Je vous donne une chance de vous en sortir vivante. Nous partons ensemble. Moi avec mes amis et vous, toute seule. Réfléchissez. Je sais tirer. Très vite. Je peux vous tuer. Là, tout de suite. Avant que vous ayez seulement commencé à presser votre détente.

— Mais… jeta Mlle Elstir, impressionnée par le calme de Corentin. Vous êtes bien présomptueux !

— À votre place, je ne courrais pas le risque, fit remarquer Corentin, glacial.

La directrice baissa les yeux. Pour la première fois depuis des années. La première de sa vie, en tout cas, devant un homme.

— Je vous écoute, fit-elle, radoucie.

Corentin agita le silencieux de son revolver.

— Jetez votre arme, ordonna-t-il, la première. Je vous jure qu'ensuite, je jetterai la mienne.

Un rictus déforma les lèvres de la directrice :

— Qui me dit que vous n’allez pas tirer ?

Corentin sourit lentement :

— J’ai juré.

Son sourire s’accentua :

— Vous venez de me le dire je suis un homme d’honneur. Non ?

Les yeux dorés se voilèrent.

— C’est vrai, reconnut Mlle Elstir avec un regard en biais vers la glace sans tain.

En bas, l’orgie tournait à la folie pure et simple.

— Alors ? insista Corentin.

— Attendez ! jeta nerveusement la directrice. Encore un détail. En bas, dans la rue, qu’est-ce qui se passe ?

Corentin prit l’air excédé.

— Nous irons ensemble chercher un taxi, et je vous déposerai où vous voudrez.

Mlle Elstir eut un haut-le-corps.

— Vous voulez dire que vous me laisseriez partir ?

Corentin s’essuya le front avec lassitude.

— Bien sûr.

Il rit :

— De toute façon, je vous rattraperai.

La directrice rit à son tour. Un rire de folle surexcitée.

— C’est à voir ! grinça-t-elle.

Elle crispa les mâchoires :

— D’accord, fit-elle, mais à une condition…

— Dites toujours, lâcha Corentin, contracté.

— Je vous jure le secret sur ce marché, dit-elle, si vous me laissez emmener Parkin avec moi.

Corentin réfléchit à toute vitesse. Le secret pour lui, c’était énorme. Personne ne saurait rien. Pas d’ennuis, car il pouvait compter sur Brichot et sur Florence. Même sur Aline. Mais pouvait-il croire la vieille folle ?

— Et si je vous rattrape, dit-il, le secret tient toujours ? Car je compte bien vous rattraper, croyez-le.

Mlle Elstir eut une grimace méprisante.

— Vous ne me rattraperez pas, monsieur Corentin, faites-moi confiance. Ensuite, sachez une chose : je n’ai qu’une parole, moi aussi.

Elle vibrait. Corentin la jaugea dans un aller-retour de paupières : elle disait vrai. La vieille race. Pourrie comme toutes les générations qui se succèdent depuis que le monde est monde, mais la race élevée dans le respect de la parole donnée. Celui qui se perd.

— Très bien, dit-il. On va essayer de réveiller l’Américain. Mais avant, le 6,35, à trois mètres devant nous.

Il y eut un silence. Un va et vient d’électricité ambiante.

L’arme de salon atterrit sur la moquette.

Aussitôt rejointe par le *Smith and Wesson.*

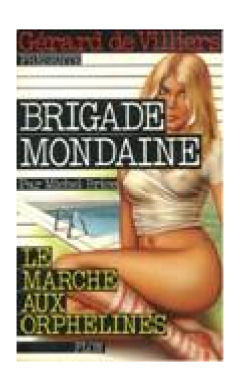
— Chapeau, monsieur le flic, jeta Mlle Elstir, très grand siècle, en rallumant une cigarette. À présent, à vous de continuer à tenir vos promesses.

Corentin s’avança.

— Les clefs des menottes, ordonna-t-il durement.

À peine libérée, Florence se jeta dans ses bras. Brichot, lui, alla vérifier que le gorille dormait toujours. Très professionnel. Mais sa gorge battait comme celle d’un condamné sauvé par le gong.

CHAPITRE XVIII



La CX 2200 gris métallisé brillait sous l'ampoule nue du garage, deux étages au-dessous des appartements privés de l'Orphelinat.

Mlle Elstir jeta dedans ses bagages, gardant contre elle sa Samsonite qu'elle était allée bourrer de bijoux, de travellers, de dollars, de liasses de billets. Plus les sept ou huit millions récupérés dans le grenier où l'orgie se poursuivait démentiellement :

— Ce sera mieux que de chercher un taxi, non ? fit-elle avec urbanité. Ici, à cette heure-ci, nous n'en trouverions pas.

— Je sais, j'ai l'expérience, grinça Corentin qui surveillait Parkin du coin de l'œil.

Mademoiselle agita négligemment la main.

— Il m'obéit au doigt et à l'œil. Il ne tentera rien, je vous le promets.

Parkin s'installa devant à droite en se massant le menton. Mais il ressortit aussitôt. Pour tenir la portière arrière à Corentin. Respectueux au souvenir d'un certain direct du gauche.

Corentin fit entrer Florence et Aline. Puis il s'engouffra après elle.

— Et moi ? glapit Brichot, décomposé.

— Mémé, rends-moi encore un service. Va dehors attendre Baba et les autres. Ils ne sont pas loin. Dis-leur que je cours après la directrice.

Il referma la portière.

— Après tout, je ne fais qu'anticiper, mademoiselle. Je vous le répète : dès que vous nous aurez lâchés à une station de taxis, je mets Mlle Giraud et Aline dans le premier, et je vous prends en chasse avec le deuxième.

— Vous ne m'aurez pas, répéta la directrice, crispée, en mettant le contact.

Corentin rit :

— Mais si, voyons. Et très vite. Vous le savez.

Sous le nez de Brichot, la CX bondit hors du garage et vira à droite avec un crissement de pneus.

Brichot la regarda foncer vers le carrefour et tourna la tête en arrière. Les copains arrivaient. À l'heure. Badolini jaillissant de la première R 16 comme un diable habillé en demi-mesure à la Samaritaine.

— Les oiseaux sont là-haut, monsieur le divisionnaire, dit Brichot. Mais la directrice est en fuite. Rassurez-vous, Corentin lui file le train… Oh, pardon, Patron.

Charlie Badolini dispersa ses hommes avec des moulinets de manchette et vira vers Brichot.

— Qu'est-ce que c'est que toute cette salade, Brichot ? Vous avez disparu tous les deux depuis trois heures ? Pourquoi ? Je veux savoir ! Et que signifie ce déguisement en forme de sparadraps ?

Brichot rentra la tête dans les épaules. Stoïque. Prêt au savon. Mais pas à trahir le secret.

Arrivée porte d'Orléans, Mlle Elstir ralentit et se rangea le long du trottoir.

À trente mètres d'une station de taxis.

Là-bas, cinq voitures en attente. La première était une DS, la deuxième une 204.

— Vous monterez dans la 204, dit Corentin d'une voix hachée.

— Boris… supplia Florence, ne fais pas de folies.

Il s'arracha à elle et sortit. Florence et Aline le suivirent.

Il se pencha à la portière.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? dit-il hochant la tête.

Mlle Elstir se cabra :

— Vous voulez mon plan de route ?

Il secoua la tête.

— Mais non. Simplement, je voudrais vous aider à raisonner. Vous êtes perdue. Vous le savez. Même si vous avez des faux papiers, ce qui ne m'étonnerait pas, vous ne passerez jamais la douane, n'importe où, dans un aéroport ou sur la route.

Il s'appuya à la carrosserie et se pencha :

— Interpol, ça existe, vous savez…

Mlle Elstir passa le doigt sur son volant. Plusieurs fois. Immobile.

— Monsieur Corentin, dit-elle enfin, qu'est-ce que vous feriez à ma place ?

Corentin sursauta. Ça n'était plus la voix de la directrice sèche et dure. Mais celle d'une femme malheureuse et désemparée.

— Je me rendrais, dit-il. Les juges sont toujours sensibles aux bons mouvements.

Devant lui, un dos voûté. Une nuque lasse. Pas de réponse.

Soudain, il bondit, le bras projeté en avant.

— Non ! hurla-t-il, ça ne vaut pas le coup.

Mlle Elstir le braqua avec le *Smith and Wesson,* qu'elle venait d'extraire lentement de son sac. Corentin reconnut l'arme de Brichot.

— Parkin l'a récupérée, expliqua vivement la directrice en souriant. Ça ne vaut pas le coup ? reprit-elle, que voulez-vous dire ?

Les yeux noirs affrontaient l'œil noir du canon.

— Ça ne vaut pas le coup de vous tuer.

Elle haussa les sourcils.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que c'est moi que je veux tuer ?

Corentin hocha la tête :

— La logique, dit-il avec calme.

La vieille femme fit tourner son canon de quatre-vingt-dix degrés vers sa propre tempe.

— Bien vu, monsieur l'inspecteur. Je n'ai rien contre vous.

Ses yeux partirent dans le vague.

— Mais contre moi, ajouta-t-elle.

— Mademoiselle, dit Corentin. Regardez-moi.

Elle obéit et sursauta.

Un *Smith and Wesson* était braqué sur elle. Celui de Corentin.

— Moi aussi, j'ai récupéré mon arme, articula Corentin. Avant que votre doigt ait pressé votre détente, votre arme aura sauté en l'air. Mon seul problème est que votre revolver ne vous blesse pas au passage. Parce que, ma balle, elle, ira dans la moquette. Sans vous faire de mal.

Mlle Elstir jeta son revolver par la portière :

— Avouez que j'aurai lutté jusqu'au bout, dit-elle avec un petit rire.

Corentin remit son revolver à sa ceinture, ramassa l'autre et l'empocha.

— Laissez-moi conduire, dit-il. C'est trop bête de payer un taxi.

Mlle Elstir ne bougea pas. Ses yeux dorés plongés dans les yeux noirs de Corentin.

— Je vais vous demander une faveur, dit-elle. Sans contrepartie. Vous êtes libre d'accepter ou pas.

Elle désigna Parkin du menton.

— Il est vieux. Il crèvera dans les trois mois en prison. Laissez-le partir avec ma mallette. Ce n'est pas le méchant bougre. Et il aura besoin de cet argent pour se récupérer. Et pour se faire opérer, quand sa cataracte sera mûre.

Corentin fixa le vieux concierge. Indécis.

— Laissez-le partir, dit Florence. Il n'est pas responsable, lui.

Mlle Elstir la regarda avec stupeur.

— Vous avez là une fille bien, dit-elle. Elle sait pardonner. Chapeau.

Corentin chassa un nuage devant ses yeux.

— Parkin, dit-il, c'est OK. Filez. Je dirai que vous vous êtes enfui.

Florence et Aline étaient rentrées de nouveau dans la voiture, à l'arrière. Collées l'une contre l'autre. Mlle Elstir se poussa à la place de son concierge qui se balançait sur une jambe dehors, la mallette à la main. Ahuri.

— *Bye-bye,* Parkin. Et *good luck,* fit-elle.

Charlie Badolini vacilla, empoigné par le plus formidable coup de sang de sa vie.

— Vous ! Enfin ! hurla-t-il. Où êtes-vous, sacré Nom de Dieu !

Corentin éloigna l'écouteur et posa les pieds sur son bureau.

En face de lui, Mlle Elstir fumait, perdue dans ses rêves. Aline dévorait un sandwich apporté par le planton de nuit. Florence avait approché sa chaise de celle de Boris et luttait pour ne pas changer de chaise.

— À la Maison, Patron, d'où voulez-vous que je vous appelle ?

— À la Maison ? bredouilla le chef de la Mondaine. Alors qu'on est tous ici, à l'Orphelinat, avec un boulot du diable.

Corentin se paya le luxe de marquer un temps d'arrêt.

— Peut-être, monsieur le Divisionnaire, mais moi je suis avec Mlle Elstir.

Il savoura les borborygmes émis à l'autre bout de la ligne et se paya un dernier luxe, l'insolence :

— Dois-je téléphoner à M. Lombard ? interrogea-t-il doucereusement.

— Non, c'est à moi de le faire ! hurla Badolini.

— Puis-je me permettre, reprit Corentin sur le même ton, de vous demander de me passer Brichot. Message personnel. Rapide. Cinq secondes.

Re-borborygmes. Puis la voix de Brichot. Fondante d'amitié.

— Ah ! Boris, quel cirque ! bégaya-t-il. Tous des notables. D'ici et de Paris…

— Je n'en doute pas, fit Corentin.

— C'est Tardet qui a mené la chasse aux dingues dans la ruelle.

— Normal, fit encore Corentin, placide. Il court vite, le petit.

— Boris, reprit doucement Brichot. Je te le dis pour que tu n'éclates pas de rire quand Baba te l'avouera : Dumont vomit dans sa voiture. Il n'a pas pu participer aux arrestations : indigestion.

Corentin approcha le combiné le plus près possible de sa bouche.

— Mémé, fit-il à voix basse, on est des chefs, non ? Et on est les seuls à le savoir, hein ?

L'écouteur gargouilla des promesses d'amitié.

Mlle Elstir écrasa délicatement sa cigarette dans le gros cendrier d'aluminium.

— Mademoiselle Giraud, dit-elle, je voudrais vous dire une chose. M. Corentin est quelqu'un de bien.

Elle hésita et, avec un visage humain :

— Pardon pour ce que je vous ai fait subir.

Florence prit la main de Boris.

— C'est oublié, dit-elle avec compassion.

— Je garderai le secret, c'est juré, reprit la directrice de l'Orphelinat des Roses.

Corentin darda ses yeux noirs vers ceux de la vieille femme.

— Je n'en doute pas une seule seconde, articula-t-il, glacial.

Puis il se tourna vers Aline, recroquevillée dans un fauteuil. Toute petite. L'air encore effrayé.

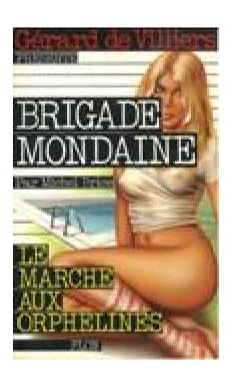
Il soupira et se leva. Il sortit. Dans le couloir, il alla mettre une pièce d'un franc dans le distributeur à boissons et à friandises.

— Tiens, dit-il en revenant. Tu aimes le chocolat ?

Aline sourit timidement, en prenant la tablette qu'il lui tendait. Corentin l'observa en lui caressant le front avec tendresse.

— Tu sais que tu es une sacrée petite bonne femme ? s'exclama-t-il, faussement bourru.

TABLE



---

[1] Appelée B.S.P. (Brigade des Stupéfiants et du Proxénétisme) depuis le 9 juin 1975 par décision de M. Michel Poniatowski, ministre de l'Intérieur, mais restée la « Mondaine » pour toute la police.

[2] Je te tue si tu bouges encore.